



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

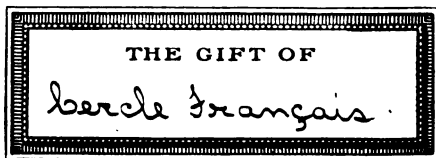
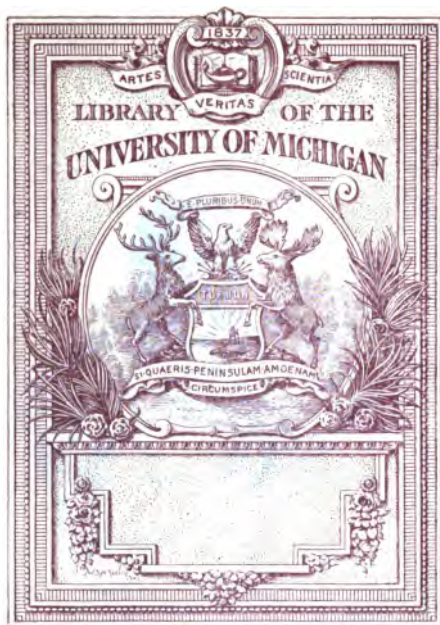
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



franc
franc



franc
franc

40

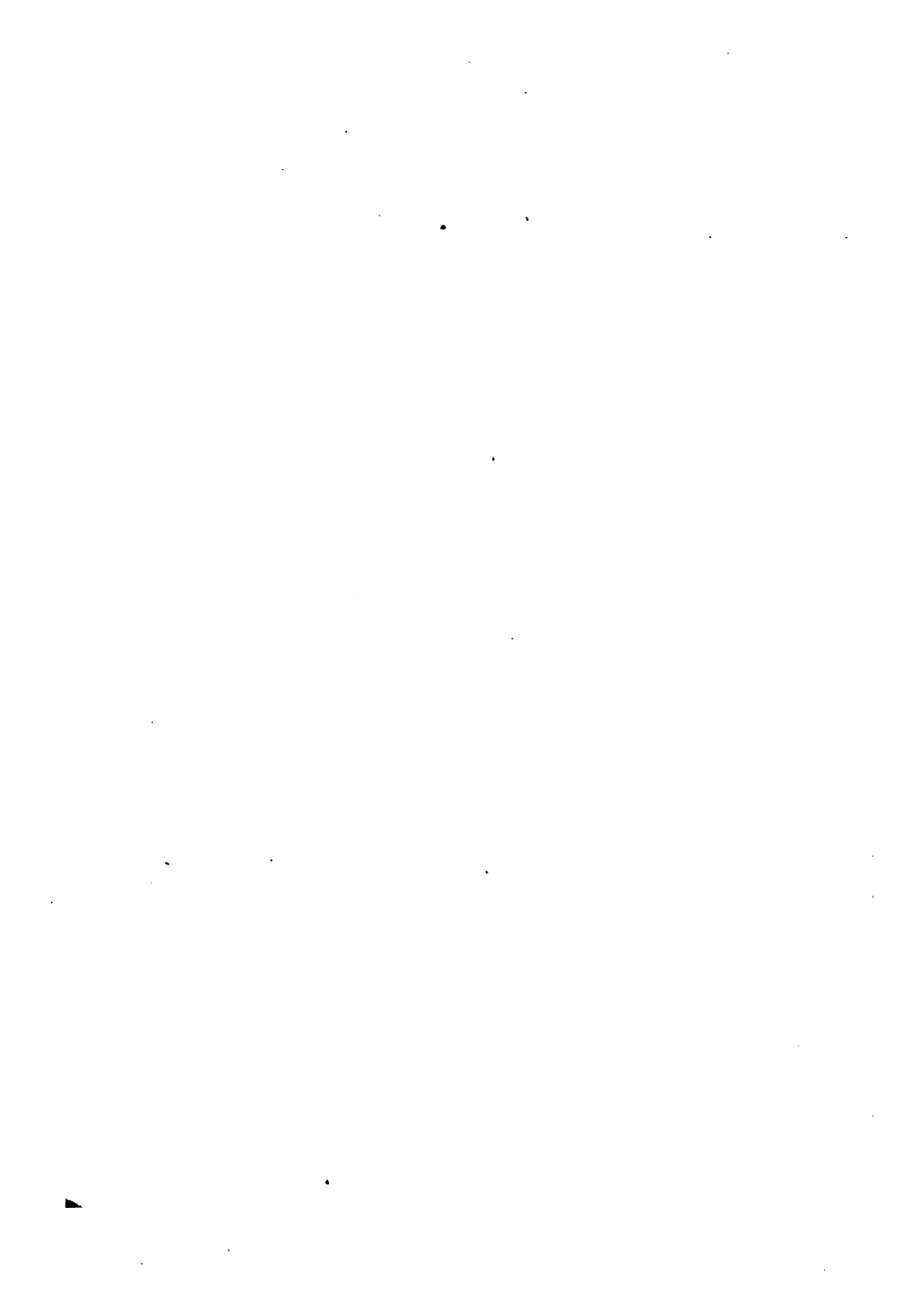
848
C591/2

14
60

Hazel Helen L. Mason.

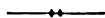
French I

2nd hour



Le Livre de la Vie

PIERRILLE



JULES CLARETIE

WHITTAKER'S

Modern French Authors.

Edited by J. BOÏELLE, Senior French Master at Dulwich College; late Examiner in French to the Intermediate Examination Board, Ireland; Occasional Examiner to H.M.'s Civil Service Commission; Examiner in Harrow School; and Corresponding Member of La Société des Gens de Lettres de France.

FOR BEGINNERS.

DAUDET'S LA BELLE NIVERNAISE. With Introduction, Notes, and Vocabulary, and Six Illustrations. Fourth Edition, Revised. 2s.
'The notes are apposite and well-expressed.'—*Journal of Education*.

CLARETIE'S PIERRILLE. (Sole Authorised Edition). With Introduction, Notes, and Twenty-seven Illustrations.

FOR ADVANCED STUDENTS.

VICTOR HUGO'S BUG JARGAL. With Life, Notes, &c. 3s.
'Well adapted for a shelf or lower fifth form.'—*Journal of Education*.

BALZAC'S URSULE MIROUËT. With Life, Notes, &c. 3s.

Modern French Course.

By A. BARRÈRE, Professor R.M.A., Woolwich.

JUNIOR GRADUATED FRENCH COURSE. Affording materials for Translation, Grammar, and Conversation. Being an Introduction to the Graduated French Course. 1s. 6d.

ELEMENTS OF FRENCH GRAMMAR AND FIRST STEPS IN IDIOMS. With numerous Exercises and a Vocabulary. Being an Introduction to the Précis of Comparative French Grammar. Crown 8vo, 2s.

PRÉCIS OF COMPARATIVE FRENCH GRAMMAR AND IDIOMS, AND GUIDE TO EXAMINATIONS. Third Edition, Revised. Cloth, 3s. 6d.

The above is in use at several large Public Schools, including Uppingham; King Edward's School, Birmingham; Dulwich College.

RÉCITS MILITAIRES. With Biographical Introductions and English Notes. Compiled by A. BARRÈRE, R.M.A., Woolwich. Second Edition. Revised. Crown 8vo, 3s.

The work is frequently in use in the Army Classes at several of the large Public Schools.

London: Whittaker and Co.

PIERRILLE

BY

JULES CLARETIE

(DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE)

ADAPTED

*WITH NOTES AND INTRODUCTION FOR USE IN SCHOOLS
AND COLLEGES*

BY

JAMES BOÏELLE, B.A. (UNIV. GALL.)

SENIOR FRENCH MASTER IN DULWICH COLLEGE
OCCASIONAL EXAMINER IN FRENCH TO HER MAJESTY'S CIVIL SERVICE COMMISSION
EXAMINER AT HARROW SCHOOL, LATE EXAMINER IN FRENCH TO THE
INTERMEDIATE EDUCATION BOARD, IRELAND, ETC.
CORRESPONDING MEMBER OF 'LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES DE FRANCE'

SOLE AUTHORISED EDITION

London

WHITTAKER AND CO.

2 WHITE HART STREET, PATERNOSTER SQUARE, E.C.

New York

MACMILLAN AND CO.

112 FOURTH AVENUE

1892

Oxford

HORACE HART, PRINTER TO THE UNIVERSITY

CONTENTS.

PREFACE	vii
PART I. CHAPTER I	I
CHAPTER II	18
CHAPTER III	31
CHAPTER IV	41
PART II. CHAPTER I	47
CHAPTER II	61
CHAPTER III	71
CHAPTER IV	78
CHAPTER V	91
CHAPTER VI	95
CHAPTER VII	106
CHAPTER VIII	109
CHAPTER IX	115
CHAPTER X	123
CHAPTER XI	137
NOTES	143

145611

27 Nov 63



P R E F A C E.

No more fitting companion to *La Belle-Nivernaise* could be imagined than this charming idyll of peasant-life in Périgord, from the pen of so eminent an author as M. Jules Claretie (*de l'Académie Française*), ex-director of *La Comédie Française*, so well-known all over the world as *La Maison de Molière*.

Every page is instinct with local colouring and redolent of the warm, sunny south, as the little drama, so true to life, unfolds itself with each successive chapter.

The notes have been made very full, and, while explaining every grammatical difficulty as it occurs, have gone to the root of every French idiom, and given, as far as possible, the corresponding English one—thus avoiding that *bane*, in our opinion, of all elementary translation books—a *Vocabulary*.

Vocabularies can never be made full or explicit, and only pander to a boy's idleness by endeavouring to supply him with just the *right* word to suit the text he is using.

We are old-fashioned enough to believe in the wholesome and salutary discipline of a *good* dictionary,

where a boy has to *think out* the right word to suit the circumstances of *time, place, or calling*, in which the *dramatis personae* of the story he is translating find themselves.

We have, while annotating this charming story, *thoroughly* tested for the purpose Gasc's *Pocket Dictionary*, published by Messrs. George Bell and Sons. It is admirable, and has never once failed us to the best of our recollection.

J. BOIËLLE.

DULWICH COLLEGE, *August* 1892.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I.



U pays, en Périgord*, sur une hauteur, le petit hameau de La Queyrie, avec ses toits rouges, semble sourire entre les arbres. Des figuiers aux larges 5 feuilles, des amandiers poudrés de blanc au printemps et des pêchers tout* roses, des ormes puissants, d'une vieillesse robuste, l'entourent comme d'un verger, puis, au loin, les coteaux chargés de vignes, les bois de châtaigniers, les champs de blé ou de maïs* 10 s'étendent comme le riche territoire du petit village. Il fait bon vivre là*, arrosant de piquette les mets

* The asterisks refer to the notes at the end of the volume.

savoureux de la noire terre périgourdine. Et c'est à La Queyrie que Pascal Lorin, 'le père Pascal*', vivait en souriant, le visage brûlé du soleil, les cheveux argentés par l'âge, mais toujours solide, et promenant*
5 sur les hommes et les choses le beau regard majestueux et placide qu'ont très souvent les hommes des champs, habitués à retourner la terre et à interroger le ciel.

Ce père Pascal était un vieux laboureur qui
10 n'avait jamais quitté La Queyrie, où il était né, où son père et sa mère étaient morts. Il vivait doucement dans sa ferme, entre sa femme et sa nièce, pauvre orpheline qu'il avait élevée* et qu'il aimait comme sa fille ; en la regardant, il se consolait d'avoir
15 perdu jadis le seul enfant qu'il eût jamais eu. Le père Pascal était une brave et digne âme, un vieillard franc, pieux et loyal. Il avait, comme on dit, toujours marché droit, évitant avec soin les chemins de traverse, rigide pour lui-même, inflexible, incapable
20 de pardon pour ses propres faiblesses, mais compatissant pour les autres et pardonnant volontiers au prochain une faute qu'il eût regardé comme ineffaçable, s'il l'eût* commise. Il y avait en lui quelque chose de la roideur*, au fond cordiale, du
25 vieux soldat. Il aimait assez à rire, et ne se sentait véritablement heureux que lorsqu'un cercle de jeunes garçons et de jeunes filles l'entourait. C'était alors leur boute-en-train*. Et comme ils l'aimaient ! Car personne mieux que lui ne savait ce qui plaît à la
30 jeunesse.

Au physique*, grand, maigre, un peu voûté, les cheveux longs, un joli sourire et des dents blanches. Les *messieurs* de Saint-Alvère le nommaient le *père* et les paysans, selon l'usage, l'appelaient le *vieux*.

Sa nièce avait nom Millette, un joli nom de là-bas. 5
Quand il l'avait prise* chez lui, Millette comptait déjà ses dix ans. Elle venait de* perdre sa mère, et il y avait longtemps que son père était mort. Elle se trouvait sans autre appui que son oncle, le père Pascal. La pauvre enfant avait bien un frère, mais 10 celui-là, disait-on, n'était qu'un *mauvais gas**. Dès sa vingtième année, il avait quitté le pays un beau jour, annonçant qu'il allait se faire soldat, et, depuis lors, on n'en avait pas entendu parler.

Pascal prit par la main l'orpheline.

15

— Te voilà seule, ma pauvre petite, dit-il en l'embrassant au front; viens avec moi, mon enfant, nous t'aimerons bien, et tu seras heureuse.

— Oui, *papa* Lorin, dit l'enfant en essuyant ses pauvres yeux rouges. . . . Mais est-ce que maman ne 20 reviendra plus ?

* * *

Deux ans s'écoulèrent.

La femme de Pascal reporta* sur la petite fille, sa filleule, tout l'amour maternel qu'elle aurait eu pour son enfant.

25

Millette l'appelait *maman*. Avec ce mot si simple et si doux la petite eût fait tout ce qu'elle eût voulu de la brave* femme.

— Tu la gâtes trop, disait Pascal quelquefois. Il faut élever les enfants un peu à la dure*, afin qu'un jour ils ne souffrent pas trop s'il leur faut faire connaissance avec le malheur.

5 Et la vieille Catherine, la *Catissou*, se mettait à sourire.

— Faut-il donc, disait-elle, la mettre à la besogne* déjà et lui faire travailler la terre du matin au soir ? Va*, ces pauvres petits, si on peut leur sauver quelques
10 rudes corvées pendant qu'ils sont jeunes, c'est autant de pris*, et ils ont été heureux, au moins, pendant quelque temps.

Elle regardait alors son mari. Pascal lui répondait invariablement : 'Tu as raison,' et prenait sur ses
15 genoux la petite fille qu'il faisait sauter en la regardant avec amour, peut-être avec fierté ; car, en vérité, Millette était déjà belle. Blonde d'un blond doré*, elle avait de grands yeux noirs, et avec cela une peau blanche, hâlée seulement aux mains. Ce n'était
20 encore qu'une enfant et déjà sa taille était bien prise, sa démarche* gracieuse.

— Mais, ma foi, disait-on bien souvent à Pascal, savez-vous qu'elle se *fait joliment fière**, la 'Millette' ? Elle a tout l'air d'une demoiselle, à la messe, le di-
25 manche. Elle est grande, avenante. Il se fera temps* bientôt de la fiancer.

— Vous allez vite ! disait le père Pascal en souriant.

Puis il regardait Millette :

30 — C'est vrai qu'elle est pourtant bien* pour une

fillette, par ma foi. . . Vous avez raison. Elle est *bien* ; oui, répétait-il, et, de plus, c'est une *brave petite* que nous aimons de tout notre cœur.

Millette ne songeait pas encore à ces grosses questions d'avenir, et ne pensait qu'à courir par les 5 bois, à jouer dans les prés, à dénicher les petits oiseaux ou à leur tendre des pièges*. Il y avait Pierrille, son ami, qui l'aidait en tout cela.

Pierrille était un jeune garçon de douze ans qui travaillait, près de La Queyrie, dans la ferme des 10 Terrade, à *Costo-Rasto* (Côte Rase*) ; ses maîtres l'aimaient beaucoup et le désignaient à tous comme un *bon sujet**.

Il savait déjà se rendre très utile, soit à la moisson, soit au fauchage, soit à la vendange. Il était adroit 15 autant que travailleur, et le père Terrade ne s'inquiétait pas de ses bestiaux ou de son cheval, tant qu'ils étaient avec Pierrille.

— Cela* deviendra un fameux laboureur, disait quelquefois le fermier en montrant le jeune garçon ; 20 c'est vif, c'est alerte, et avec ça, c'est soumis *comme tout*. Celui-là sûrement se fera un sort* !

Pierrille avait pour seul parent sa mère. C'était une vieille femme qui n'était pas riche. Elle habitait, à quelques lieues de Costo-Rasto, une méchante* 25 cabane, entourée d'un petit enclos qui ne produisait guère. Mais *son petit*, comme elle disait, avait soin qu'elle ne manquât de rien, et il lui apportait bien joyeusement l'écu de trois francs qu'il gagnait, tous les mois, chez les Terrade.

Non seulement c'était un travailleur, mais c'était un bon cœur, ce Pierrille. En menant les bœufs ou le cheval boire au *Riou**, en descendant au pré, il rencontrait souvent la petite Millette, qui était là, avec sa tante ou toute seule. Les terrains de La Queyrie et de Costo-Rasto sont voisins. Alors, après avoir fait son ouvrage, il jouait un moment avec elle et grimpait au haut des arbres pour prendre le nid qu'elle désirait.

10 Le dimanche, il venait la plupart du temps chez le père Pascal et demandait la permission de sortir, *defors**, avec celle qu'il appelait la *petite*, quoique, en vérité, elle n'eût* que deux ans de moins que lui.

— Allez, mes enfants, disait Pascal, et revenez pour
15 la soupe.

— Prends garde à* Millette, Pierrille, ajoutait la tante.

Et Pierrille se redressait d'un air important.

— Je vous réponds d'elle, disait-il.

* *

20 Un jour, c'était en automne, les deux enfants prirent fantaisie* de descendre au ruisseau pêcher les écrevisses.

— Nous aurions mieux fait, dit Pierrille, d'y songer plus tôt, j'aurais fait un *arrêt* de terre*, et nous en
25 aurions eu beaucoup plus.

— Qu'est-ce que ça fait*? dit Millette. Crois-tu que je ne vais pas en attraper beaucoup? A cette heure-ci, elles sont sous les pierres. C'est facile. Tu verras.

Ils dirent adieu aux parents et se mirent à courir vers le pré.

La Queyrie domine hardiment ces prairies. On y monte et on en descend par un sentier rocailleux, étroit, entouré de buissons pleins d'aubépine et de mûres*. 5

Millette s'arrêtait à chaque instant pour en manger.

— Tu vas te faire du mal*, *Millettoun*, disait Pierrille. Tu sais bien que ce n'est pas bon. Va, va, tu n'es qu'une enfant.

— Voyez-vous cela! Mais j'ai dix ans, monsieur 10
Pierrille. Est-ce que ce sont les mûres que je mange qui me rajeunissent? Dans deux ans, je vais faire ma première communion*, sais-tu bien!

— C'est dommage!

— Tiens! pourquoi dommage? 15

— Parce que je l'ai faite, moi, cette année, et que j'aurais voulu la faire avec toi.

— C'est vrai, c'est ça qu'aurait été gentil*! Mais tu la recommenceras donc!

Pierrille se mit à rire. 20

— Es-tu simple, *Millettoun*. Est-ce qu'on fait deux fois sa première communion?

— Ah! pas sa première, dit la petite fille, la bouche pleine de mûres, et ses lèvres roses barbouillées de pourpre. Mais une communion*. C'est 25 toujours la même chose.

— Au fait*, fit le garçon, tu as raison. Sais-tu que tu as de l'esprit, toi*?

— Tiens! . . . Tu en as bien.

— Qui te l'a dit? 30

— Je l'ai bien vu, et d'ailleurs le père Terrade le répète assez, et *papa* Lorin, et maman Catissou. . . . Tiens, l'autre jour, Jeantoux, tu sais, le berger de M. Plumardie, était venu à La Queyrie.

5 — Il aurait mieux fait de rester où il était, celui-là, dit Pierrille avec humeur. C'est un méchant esprit.

— Je le sais bien, mais laisse-moi finir . . . voilà . . .

— Tu finiras plus tard, Millette ! Nous sommes
10 au Riou.

— Ce n'est pas si long, dit la Millette ; Jeantoux donc avait laissé *s'ensauver* dans les bois la bourrique de chez lui* et il la cherchait, en pleurnichant, et il demandait à mon *papa* Lorin s'il l'avait vue*. Alors
15 *papa* Lorin lui dit : ' Si tu étais fin, tu ne la chercherais pas de ce côté, mais dans les prés où la bête va de préférence. Tu n'as qu'à t'adresser à Pierrille que tu vois là-bas (et il te montrait, toi ; tu étais justement ici avec tes moutons). Il t'aidera joliment,
20 celui-là, car c'est le plus adroit *berger* qu'il y ait*, tout gamin que tu le vois.'

— Il *dit* cela, le père Lorin ?

— Tout comme je te le répète.

— Et Jeantoux *fit* la grimace, je parie ?

25 — Oh ! ça, oui. ' Je la trouverai bien, ma *Coquette*, et sans M. Pierrillou,' *qu'il* dit, *dit-il**, et il s'en alla. Alors mon *papa* Lorin *fit* comme cela en le regardant partir. (Et l'enfant hochait la tête pour imiter le vieillard) : ' Oh ! oh ! c'est une fière mauvaise tête*,
30 ce Jeantoux ! '

— Encore s'il avait un bon cœur ! Mais au contraire.

— En voilà un que tu n'aimes pas, hein, Pierrille ?

— Est-ce que tu l'aimes, toi ?

— Quand je le vois, j'ai envie de l'égratigner. 5

— Ah ! ah ! ah ! Millette, fit Pierrille, tu me fais peur. Et si tu voulais m'égratigner aussi, un jour ?

— Toi ? Oh ! dit-elle, il n'y a pas de danger, va !

* * *

— Allons, dit Pierrille, il s'agit maintenant de prendre les écrevisses ! 10

— Le ruisseau est clair. Tant mieux. J'avais peur que le meunier de Marsaloux ne l'eût troublé*.

— On ne travaille pas le dimanche au moulin. Mais on aurait pu mettre du chanvre à rouir* ici, et alors adieu notre pêche. Heureusement il n'y a rien 15 de tout cela ! . . .

Pierrille avait ôté ses souliers et relevé son pantalon jusqu'aux genoux.

Il se mit à l'eau.

Le ruisseau n'est point profond. Il glisse douce- 20 ment, en faisant des détours et se repliant, comme un long serpent. Des saules aux troncs creux et vides, au feuillage mouvant, des aulnes aux rameaux verts comme un pré d'herbe nouvelle, l'entourent et forment au-dessus de lui comme une voûte que le vent agite 25 et qui mêle son doux froissement de feuilles au bruit uniforme, à cette harmonie calme, douce, endormie de l'eau qui s'écoule.

— Est-ce que le *Riou* est froid? demanda Millette.

— Point du tout, mais ne va pas pour cela te mettre dans l'eau. Tu te salirais. Demeure.

— Il faut que je m'ennuie* pendant que tu t'a-
5 muses? dit Millette avec une moue souriante.

— Non, mais je ne veux pas que tu mouilles ta robe. D'ailleurs il y a par ici des *grosses* qui pourraient te pincer. Demeure encore une fois. . . Oh! voyez! l'entêtée petite!

10 Elle se laissa glisser dans le ruisseau, et marchant avec précaution sur les pierres qui sortaient de l'eau, elle rejoignit son ami Pierrille.

— Tu as une petite tête à toi, tout de même, dit-il. Ce que tu veux, tu le veux bien*!

15 — Regarde donc les écrevisses au lieu de me gronder. En vois-tu? . . .

— Pas une!

— Et celle-ci . . . bon! je la tiens!

— Elle est bien jeune, la pauvrete! On verrait le
20 jour* au travers!

— Bah! qu'est-ce que ça fait? Donne-moi ton mouchoir. Oh! regarde donc comme elle frétille*! . . . Toutes celles qui ne seront pas mortes, je les garderai!

25 — Tiens donc, tu m'en donneras ma part*, j'espère?

— C'est trop juste.

— Mais, fit le *pâtour**, ce que j'ai, n'est-ce donc pas à toi, Millette?

Le visage coloré, les yeux brillants, les cheveux
30 ébouriffés, jambes et bras nus, courbés tous deux vers

l'eau dans ce cadre de verdure et d'eau, ils étaient charmants : la petite fille accroupie, soulevant les pierres avec précaution, le jeune garçon saisissant en hâte l'écrevisse qui se sauvait* d'un coup de queue donné avec force. 5

L'eau était claire. Ils apercevaient le fond du ruisseau tapissé d'un sable fin où, çà et là, quelques pierres noires, un peu moussues, semblaient des rochers au milieu d'une lande aride.

De place en place les arbres du bord faisaient de 10 l'ombre, et l'eau devenait noire. Mais un joyeux rayon de soleil perçait la feuillée*, comme pour éclairer les deux enfants, et, tout en se jouant* sur leurs visages roses, dans les cheveux blonds de l'une et dans les cheveux bruns de l'autre, il illuminait, par larges 15 plaques brillantes, le clair ruisseau qui scintillait comme s'il eût roulé* de l'or en fusion.

Rien n'est si joli qu'un rayon de soleil sur un doux sourire d'enfant.

Ses reflets faisaient ressortir la peau blanche de la 20 petite Millette et doraient le visage déjà bruni de Pierrille.

**

— En voilà déjà beaucoup, je crois, dit Pierrille. Est-ce que le mouchoir est rempli, Millette ?

— Non, dit-elle. Mais il le sera bientôt. Oh ! elles 25 font un bruit là dedans, un bruit comme si elles se battaient ! . . . Elles ne doivent pas s'amuser*, sais-tu ?

— Elles sont prisonnières ! On ne s'amuse pas quand on est forcé de rester où l'on vous a enfermé.

— C'est vrai, fit la petite en devenant tout à coup sérieuse et en se redressant. Les prisonniers sont mal-
5 heureux ! . . .

— Ça, oui bien, je les plains. Et pourtant quand ils ont fait quelque mauvais coup*, on a raison de les garder entre quatre murs, pour qu'ils ne recommencent pas.

10 — Oui, ceux-là, les voleurs et les garnements. Mais il y en a d'autres !

— D'autres ? . . . Tiens, fit Pierrille, te voilà toute triste, Millette ! . . . A quoi donc penses-tu ?

— Eh ! dit l'enfant, à mon frère Placide, qui peut-
15 être, à cette heure, est prisonnier des Bédouins, de vilains hommes, va, à ce que dit papa Pascal,—grands comme ça, et tout noirs, noirs comme des charbons . . . Quand je pense que Placide est avec eux ! . . .

Et la pauvre enfant, alors, se mit à pleurer bien fort,
20 car, sans le connaître, elle aimait beaucoup son frère.

— Tu as tort de te chagriner comme ça, petite Millette, lui dit Pierrille. Pourquoi t'imaginer que ton frère est en prison ? Qui est-ce qui te dit que cela est ? As-tu jamais vu pleurer quelqu'un pour un accident
25 qui n'est pas arrivé ?

— Ah ! c'est vrai, dit-elle en essuyant ses larmes. Je pleure *pour des riens**. C'est fini ! Mais, c'est égal, je ne veux pas garder, comme ça, ces bêtes hors de l'eau. Tiens ! Ça me fait plus de plaisir de les rendre
30 contentes que de les garder !

— Eh bien, fit Pierrille en la voyant vider tout à coup le mouchoir qu'elle tenait et le secouer au-dessus de l'eau, il valait bien la peine* de les pêcher.

— Qu'est-ce que nous en ferions ? dit-elle.

Les écrevisses s'éparpillèrent vite, vite au milieu de l'eau et se blottirent sous les pierres ou dans les racines des arbres. Ils n'en virent bientôt plus une.

— La pêche est finie, s'écria Pierrille en riant. Nous voilà les mains vides, mais nous nous sommes tout de même bien amusés.

10

Il s'élança hors du *Riou* en s'accrochant au tronc d'un saule, puis il tendit la main à Millette qui, s'appuyant sur lui, fut d'un bond sur la rive.

*
* *

— Vous n'aurez pas beaucoup de poisson à emporter à La Queyrie, vous autres, dit en ce moment, derrière eux, une voix aigre et railleuse.

Pierrille se retourna vivement, et la petite Millette, qui était assise sur l'herbe, se releva aussitôt.

— Ah ! c'est Jeantoux, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux, toi ? demanda Pierrille au petit pâtre.

20

— Je ne veux rien, répondit Jeantoux. Et, si je voulais quelque chose, ça ne serait pas de ton poisson, monsieur Pierrillou, car tu n'en as guère !

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, toi* ! . . .

25

— Je me mêle de ce qui me plaît !

— Jeantoux, dit Millette en s'interposant, tu es un batailleur et un *mauvais méchant* *. Pierrille ne te dit

rien. Ne lui cherche pas querelle. Je sais que tu ne crains pas grand'chose et qu'on te trouve prêt à l'attaque, mais si tu viens ici pour cela, je te préviens que je le dirai à M. Plumardie, ton maître, qui saura bien te faire taire !

— Je le ferai bien taire moi-même, ce petit loup-garou * ! s'écria Pierrille que Jeantoux regardait d'un mauvais œil, et ce n'est point parce qu'il a quinze ans et que je n'en ai que douze qu'il pourra m'effrayer.

10 Voyez-vous ce géant ! fit Jeantoux en se croisant les bras.

— Pierrille ! s'écria la petite fille, en se jetant vers l'enfant devenu blême tout à coup *, Pierrille ! . . .

— Laisse-moi, dit-il. Je veux lui répondre à 5 celui-là * !

— Si tu avances, dit Jeantoux en se baissant, prends garde à toi !

Pierrille s'était élancé déjà, la main levée, l'œil plein de colère.

20 Alors Jeantoux se recula d'un pas et jeta au petit pâtre, en plein visage, un gros caillou qu'il avait ramassé.

Le pauvre Pierrille poussa un cri. Il porta la main à son front et chancela.

25 Millette était déjà auprès de lui. Elle voulut le retenir dans ses bras, mais elle était trop faible. Pierrille tomba, de toute sa longueur, sur l'herbe. Il était pâle comme un mort et de son front meurtri découlait un filet de sang.

30 Jeantoux eut peur. Il devint tout à coup aussi

blême que Pierrille, et pendant que la petite fille demeurait sans bouger auprès du berger étendu, il se mit à fuir, à fuir à toutes jambes *, comme si le loup l'eût suivi.

La petite Millette, d'abord, se prit à pleurer. 5 Qu'est-ce qu'elle allait devenir, comme ça, avec son ami blessé ? Elle appelait Pierrille, elle l'embrassait, elle tâchait de le soulever, puis elle se mettait à crier, comme si on eût pu l'entendre de La Queyrie, éloignée du ruisseau de quatre portées de fusil, au 10 moins *.

Les enfants ont peur du sang. Millette s'effraya. Elle crut le pauvre enfant mort tout à fait et se mit à trembler. Mais, comme elle l'aimait beaucoup, elle se rapprocha de lui, et, justement alors, elle l'entendit 15 qui soupirait.

Elle trempa aussitôt son mouchoir dans le ruisseau et doucement, de ses petites mains, l'appliqua sur le front de Pierrille.

Grâce à la fraîcheur de l'eau, le pauvre enfant se 20 ranima peu à peu. Il rouvrit les yeux et les fixa d'un air étonné sur Millette, qui se penchait vers lui.

— Pauvre de toi *, lui dit-elle alors, est-ce que tu as bien mal, Pierrille ?

Il ne répondit point ; car, sans doute, ces paroles 25 n'avaient point encore de sens pour lui.

Quelques minutes après, il était mieux. Il se souleva sur ses coudes, et, souriant à Millette :

— Est-ce qu'il s'est sauvé, Millette, dit-il d'une voix un peu faible. T'a-t-il fait du mal * ? 30

— Oh ! pas du tout, répondit l'enfant ; mais toi . . . cette pierre ? . . . ta tête ?

— Elle est lourde, ma tête, mais je ne sens rien. Aide-moi, ma petite Millette. Il faut *nous en retourner**, vois-tu. Là ! merci.—A-t-on jamais vu un lâche pareil, dis ?

— C'est vrai que c'est un fier vaurien*, ce Jeantoux. Attends, ton bandeau se détache. Le voilà remis. Appuie-toi sur moi.

10 — Oh ! je me sens fort ; ce n'est rien. C'est un coup. Ça vous abat* ; mais voilà tout. Dans quatre jours il n'y paraîtra plus. Ah ! que je le rattrape, ce jeteur de pierres, et alors. . .

— Tiens, Pierrille, prends ce bâton pour te soutenir.
15 Mon Dieu ! je suis bien contente de te voir sur pied ! . .

— Tu avais peur, je parie ?

— Oui, pour toi !

— Petite Millette, dit Pierrille, tu es bonne, très bonne et je t'aime bien.

20 Les deux enfants ~~marchaient~~ dans l'herbe doucement, Pierrille s'appuyant sur la fillette, qui eût bien voulu porter tout à fait jusqu'à La Queyrie le pauvre blessé.

Avant de sortir du pré, ils s'arrêtèrent. Sur la
25 marge, il y a une source pure où les gens de la ferme viennent puiser l'eau. Un vieux saule est là qui semble s'y mirer. Pierrille s'assit contre l'arbre, et la petite Millette prenant dans sa main un peu d'eau claire, la tendit au blessé. Il y trempa ses
30 lèvres chaudes, et, quand elle eut renouvelé* la com-

presse qu'elle lui avait appliquée sur le front, ils repartirent.

— Bonne, tu es bonne, très bonne *Milletto* ! répétait Pierrille.

Il monta péniblement le sentier raboteux qu'il 5 avait descendu si joyeux le matin ; il était oppressé, pâle, et s'arrêtait de temps à autre pour respirer en essayant de sourire.

Quand il eut atteint* La Queyrie, il se laissa tomber 10 avant d'entrer, sur un banc de bois devant la porte, épuisé.





CHAP. II.

PAPA Lorin ! cria
Millette ; maman
Catissou ! venez,
venez, vite ! Au
5 secours !

Pascal et sa
femme accouraient
déjà, suivis de Ma-

thurin, le valet de ferme.

10 — C'est Pierrille qui se trouve mal, dit la petite
fille.

— Mon Dieu ! fit la Catissou ; mais le pauvre en-
fant est blessé ! . . .

— Il *aura tombé**, fit Mathurin.

15 — Oh ! non, dit Millette ; mais voyez-vous, c'est
Jeantoux qui lui a jeté une pierre.

— Ah ! le petit assassin ! s'écria Pascal.

Cependant Catherine avait apporté le vinaigre de
la cuisine. Elle le fit respirer à l'enfant, qui revenait
20 à lui peu à peu * ; ses joues se coloraient légèrement,

ses yeux reprenaient de l'éclat.—Ce n'est rien, ce n'est rien ! disait-il.

Et il souriait avec effort.

Alors, ce furent de tous côtés des questions, des soins, des attentions, car les Lorin étaient les gens les 5 plus miséricordieux du monde.

— Il faut le coucher, ce petit, disait la mère.

— Donne-lui la chambre bleue, répondait le père.

Et lui, avec toute sa reconnaissance dans le regard, disait : 10

— Je vous remercie, monsieur Lorin . . . madame Lorin, je vous remercie. Ce n'est rien de rien* . . . J'ai assez de jambes pour regagner Costo-Rasto, et je ne veux pas que mes maîtres soient inquiets.

— Mais, mon garçon, ils n'auront point sujet de 15 l'être. Mathurin va, d'un pas*, leur dire ce qui arrive, et quand ils sauront . . .

— Je vous assure, vraiment, que je n'ai point de mal autant que vous le croyez. Voyez (et le pauvre enfant se levait aussitôt), je me tiens droit, j'espère . . . 20 et je marche comme ce matin.

— Le fait est que la chose aurait pu être plus grave. Dans une semaine ce sera fini.

— Pour moi, oui ; mais pour Jeantoux . . .

— Allons donc ! laisse-le où il est, mon garçon ; 25 c'est un méchant que je ferai châtier par son maître. Ne t'y fie point au camarade* ! . . . Avec lui, un coup de couteau, je crois, serait peut-être bien vite reçu.

— Bon ! je ne le chercherai guère, mais s'il vient à moi* . . . 30

— Allons, allons ! c'est assez de Jeantoux comme cela. As-tu faim ?

— Pas beaucoup, dit Pierrille.

On se mit à table dans la *grand'salle**. C'était une
5 vaste pièce carrelée, aux murs à peu près nus*, où
les poules ne se faisaient pas faute d'entrer, ce qui
donnait à *Caressant*, le chien de la maison, l'occasion
de chasser quelque chose.

Pierrille avait un peu de fièvre. Il ne mangea pas.
10 La mère Lorin lui fit de la tisane* et des compresses.
Sa blessure était légère ; la pierre avait entamé la
peau seule, mais fortement. La plaie prenait depuis le
haut du sourcil gauche jusqu'à la racine des cheveux :
sans doute le caillou avait glissé le long de l'os sans
15 pouvoir pénétrer profondément. En inclinant un peu
à gauche, il attaquait la tempe, et le coup était
mortel.

Jeantoux, de retour sans doute chez M. Plumardie,
ne dut pas* manger de bon cœur, ce soir-là.

* *

20 La brune venue, Pierrille*, après avoir remercié les
Lorin, reprit le chemin de Costo-Rasto en s'appuyant
sur Mathurin.

Ses maîtres le mirent au lit et le pansèrent à leur
tour. Tout fut en désordre dans la ferme, et les Terrade
25 s'alarmèrent comme si cet enfant eût été le leur. On
ne sait jamais ce qu'est le mal* quand il commence, et
c'est chose triste de voir un des siens couché, tout
saignant, dans un lit. Heureusement, le lendemain, à

son réveil, Pierrille se trouva bien et autant en santé que possible. Il se leva et vauqua*, pendant une partie de la journée, à des travaux peu fatigants. Sur les deux heures après le midi, il se coucha dans la grange au foin, dormit, et reprit ainsi quelques forces. Au bout de huit jours, comme l'avait dit Pascal, il n'y paraissait plus*. Le garçon était redevenu agile, courageux et prêt à tout, comme devant. La jeunesse a le sang si bon que le mal doit être dix fois fort pour l'abattre. 'C'est, disait M. Terrade, comme un serpent 10 dont les tronçons se rattachent entre eux après qu'on les a coupés*.'

Le dimanche vint. Pierrille alla chez le curé de Saint-Alvère qui l'aimait beaucoup et lui avait appris à lire, à écrire, à compter, et il lui enseignait à penser. 15 Comme il sortait de la cure, il rencontra le mauvais Jeantoux. Les enfants sont batailleurs. Il y eut encore une rixe. Cela se passait sur la place de l'Eglise. La foule était grande. La colère doublait, sans doute, les forces de Pierrille. Devant tous, cette fois, Jeantoux 20 eut le dessous*. L'autre le tenait étendu à terre, le genou sur la poitrine et les mains au cou.

— Si je voulais, pourtant, je t'étranglerais, dit Pierrille. Allons relève-toi, mauvaise bête.

Jeantoux s'en alla blasphémant.

25

— Je l'ai payé de son caillou, dit Pierrille avec fierté en revenant à La Queyrie, le soir même.

— Oui ; mais, dit le père Pascal, assez de querelles, à présent. J'irai trouver le maître de Jeantoux, M. Plumardie. On renverra le garnement* à son père, qui 30

habite la Linde. Le père Jeantoux est un brave homme, que je plains d'avoir un tel fils. Ah ! les enfants, ajouta Pascal, cela* vous donne bien de la joie, mais, souvent aussi, cela vous en cause du chagrin et
5 du chagrin ! . . . Plus haut qu'une meule, vrai de vrai* !

Le père avait prononcé lentement ces paroles. Il se fit autour de lui un grand silence, et quand il reprit d'une voix sourde :

10 — Savez-vous que ce Jeantoux me fait souvenir de Placide ?

Catissou hocha la tête et Pierrille se mit à regarder la petite Millette, devenue tout à coup pensive comme les autres.

* * *

15 C'en était fait*, pour ce soir-là, à La Queyrie, de la gaieté et de l'entrain qui y régnaient d'ordinaire.

On avait nommé Placide. C'était la blessure encore vive de la famille. Quand on parlait *du neveu*, les fronts s'attristaient, le silence se faisait : on pleurait
20 même quelquefois.

Il y avait si longtemps que l'enfant prodigue était parti ! Et si longtemps qu'on n'en avait entendu parler. Était-il mort ? On l'ignorait. Et s'il vivait, que faisait-il ? Où était-il, le *neveu* Placide ? Pourquoi ne don-
25 nait-il jamais de ses nouvelles* ? Autant de questions sans réponse, tristes interrogations qui n'amenèrent à la ferme que des larmes qu'on voulait cacher et des soupçons qu'on entendait pourtant.

— Eh bien ! disait-on parfois à Pascal, votre neveu vous va revenir peut-être un jour officier, ou tout au moins décoré. C'était une tête brûlée * : il a dû faire son chemin là-bas, car on se bat, vous savez, on se bat tous les jours contre les Bédouins. Migayrou (de 5 Sainte-Foi) et le grand Soulayre ont même été tués dans ces batailles.

Alors le père Pascal soupirait, ne répondait rien, et son imagination lui montrait son neveu malheureux, prisonnier des Arabes ou égorgé par ces 'hommes tout 10 noirs' qui faisaient si grand'peur * à Millette.

— C'est pourtant moi, se disait-il avec regret, qui lui ai ordonné de s'engager. Sans moi, il serait peut-être encore ici, parmi nous, rangé maintenant et dur à l'ouvrage. Mauvaise tête et bon cœur ; avec cela on 15 fait quelquefois un brave homme !

Il y a ainsi des douleurs voilées dans toutes les familles, et comme des plaies toujours saignantes dont on étanche le sang en secret pour que l'œil des indifférents ne le voie pas. Ces douleurs-là sont les 20 pires ; car, à chaque moment, un étranger y peut porter le doigt * sans qu'il le sache, et vous faire crier. Sans compter ceux qui ont deviné le mal que vous étouffez et qui se font joie d'y enfoncer l'ongle, afin que la douleur soit plus vive. 25

La petite Millette ne savait au juste * quel était son frère, et on ne lui avait point expliqué tout à fait pourquoi il avait quitté le village ; mais, ce frère, elle l'aimait, instinctivement, de toute la force de son cœur, et ne l'oubliait jamais dans la prière 30

qu'elle faisait, chaque soir, pour ses parents et ses amis.

On disait parfois, au café, à Saint-Alvère, que le cas de Placide était bien simple. A la suite d'une
5 extravagance de jeune homme, d'une folie, d'une bêtise, l'oncle Pascal lui avait conseillé de partir, ce que le neveu avait fait sans broncher et sans réfléchir, comme on fait toutes choses quand la passion vous guide au lieu de la raison.

10 Lorsque Millette demandait son frère, quand elle était petite, on lui répondait qu'il était soldat, et cette réponse lui suffisait ; si elle eût insisté, le pauvre père Pascal eût été embarrassé. Comment conter à l'enfant des histoires de dettes, etc. ?

15 Si les juges savaient interroger comme les petits enfants,—ces acharnés* demandeurs,—il n'y aurait point beaucoup de coupables qui se vanteraient de savoir répondre en justice*.

Mais Millette avait grandi. Sa petite raison se
20 formait comme sa petite personne, et voilà qu'elle demandait toujours son frère, et pourquoi il ne revenait pas.

Aussi bien c'était elle, la pauvre, qui amenait souvent la pensée des Lorin sur le souvenir de
25 Placide et qui mettait*, sans le vouloir et sans le savoir aussi, le chagrin dans la maison.

Bien souvent la Catissou lui avait ordonné de se taire, mais ils sont tenaces, les enfants, et reviennent sur le même sujet cent fois, comme les vieillards, ces
30 hommes retournés à l'enfance*.

Dès qu'elle entendit nommer son frère, Millette alors demanda avec élan* si on avait reçu quelques nouvelles de lui.

La Catissou lui fit vivement signe de ne point parler ; mais il était trop tard, Pascal avait entendu.

— Tais-toi, dit-il assez sévèrement à la petite. Tu sais bien que je n'aime pas qu'on me parle de Placide.

— Papa Lorin, fit Millette, est-ce que c'est moi qui en ai parlé ? 10

Le laboureur la regarda. La petite figure de l'enfant était si naïvement étonnée, si gentille et si rose, que le front du vieux se dérida et qu'il se leva pour l'embrasser.

— Là ! dit-elle alors, en donnant à son tour un 15 baiser à son oncle, tu vois que j'avais raison puisque tu me pardonnes. Si je te fais de la peine, papa Lorin, ce n'est jamais de ma faute, va, jamais !

— Il n'y a pas moyen, fit le laboureur, de la gronder aucunement ! Elle ferait taire monsieur le 20 curé au sermon* ! Allons, ajouta-t-il, va jouer avec Pierrille, et ne descendez pas au pré. Il se fait tard.

* * *

Les deux enfants sortirent en courant. Le soir venait.

— Nous n'aurons pas le temps d'aller au clavier, 25 dit Pierrille.

— Bon ! nous irons un autre jour, fit Millette.

Les deux diables* avaient découvert, la veille, dans

une *garnissade**, un clapier de lapins qu'ils s'étaient bien promis de chasser à la première occasion.

— Je t'aurai un furet, petite Millette, cela vaudra mieux, seulement tu ne lâcheras pas les lapins comme
5 tu as lâché les écrevisses, l'autre jour . . . ou sans cela. . .

— Oh ! les lapins, dit Millette, je les garderai et les élèverai, pourvu que le furet ne les étrangle pas tous. Mais tu me fais songer, toi, sais-tu, que tu
10 m'as peinée, oui peinée tout de bon, en te battant avec le Jeantoux ?

— Si je t'ai fait de la peine, petite *Milletto*, j'en suis fâché, mais si c'était à refaire, je le referais.

— Tu es donc un *combattant*, toi aussi ?

15 — Tiens donc, quand il le faut* ! . . .

— Pierrille, ça porte malheur, va, d'aimer à se tirailler avec les autres* . . . On appelle Jeantoux un *mauvais méchant*, parce qu'il aime ainsi à se battre, et voilà que tu vas faire comme lui ! Va, si mon frère
20 Placide n'avait pas été ami *des colères**, comme il l'était, tu l'aurais maintenant à côté de toi, et il m'embrasserait, et m'aimerait comme papa Lorin.

— C'est vrai ! dit Pierrille devenu songeur. Allons, pardonne-moi, je ne le ferai plus.

25 — Oh ! tu es tout pardonné, toi. Mais, dis, est-ce que tu aimerais bien Placide, s'il revenait à La Queyrie ?

— Je l'aimerais tout à fait. D'abord, vois-tu, j'aime les soldats. J'en ai vu un, une fois, tiens, Joliet, qui
30 revenait d'un pays qui est loin, loin, peut-être à

cinquante... oui, cinquante lieues; il était habillé... mieux qu'un monsieur... avec des pantalons rouges et du galon brillant sur la manche... là... On dit que les gendarmes sont des soldats, eh bien! ils n'ont l'air de rien à côté de Joliet*, qui pourtant était, 5 autrefois, un homme comme nous. Je l'ai vu, (dans le temps!)

— Comme tu parles, Pierrille! Alors, tu n'aimerais Placide que parce qu'il serait bien habillé et qu'il serait soldat? 10

— Tu ne comprends point: si je te dis que j'aime les soldats, c'est que j'aimerai Placide.

— Alors, tu ne l'aimeras point parce qu'il est mon frère?

— Oh! si, tout de même. Ça ne nuit pas. Mais, 15 pour la vérité, je ne l'aimerai pas à cause de ça. Comprends. J'aime bien M. Lorin et M^{me} Catissou, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! je les aime parce qu'ils sont bons, 20 qu'ils m'aiment aussi et qu'ils font cas de* ma mère, mais non point parce qu'ils sont tes oncle et tante.

— Et moi, alors, pourquoi m'aimes-tu?

— Toi?... ah ça! Millette, tu es bête! Je t'aime bien, c'est sûr, mais est-ce que je sais pourquoi je 25 t'aime?

* * *

— Ecoute-les donc, femme, dit le père Pascal à la vieille Catherine en lui montrant les deux enfants

assis sur un gros tronc d'orme dans la cour : on dirait deux chérubins, ma parole, et j'aurais envie de les embrasser tous les deux.

Les braves gens retenaient leur souffle et se plaignaient droits derrière le tronc d'arbre. Les petits causeurs ne pouvaient pas les voir.

— Vois-tu, dit encore le petit pâtre, tu aimes Placide comme j'aime ma mère. Elle est loin de moi, comme lui de toi, petite *Millettoun*, mais j'ai plus de chance :
je l'embrasse quelquefois, et alors je suis bien content, mais pas autant qu'elle, va ; moi je ris, elle pleure ; mais elle dit qu'elle est heureuse de pleurer. C'est ça une bonne mère, ma petite, oh ! mon Dieu, comme ta maman Lorin, tiens. Elle a été malade quand les
Terrade m'ont loué*, il y a deux ans : je ne l'avais jamais quittée*, moi, elle était habituée à me voir tous les jours. Tu sens comme ça lui a fait de la peine, cette séparation. Moi j'ai pleuré, mais au fond j'étais fier et je me disais : 'Tu es joliment heureux* de
pouvoir soulager ta mère, toi.' Et le père Terrade qui me dit qu'il dit* : 'A ton âge déjà, petit, tu fais ce qu'aurait fait ton père, un homme, lui ; tu soutiens ta mère et tu lui donnes le bien-être ; c'est bien, mon garçon.' Tu comprends, petite Millette, comme j'avais
du baume au cœur ; j'aurais embrassé le père Terrade, quoique ça soit un vieux qui ne tient pas aux cajoleries, sans mensonge* Et depuis ce temps, oh ! j'ai mon écu rond tous les trente jours, et je ne le garde pas longtemps en poche. C'est pour la mère. Elle
prend la pièce blanche et m'embrasse. Ça lui fait un

mois*. Voilà une chose qui me passe qu'on vive un mois sur une petite pièce ronde qui ne pèse point seulement une figue mûre. Enfin, c'est comme ça ! Pour en revenir à toi, petite Millette, ton frère, tu le regrettes, je parie, comme je regrette ma maman 5 Jonettou, qui n'est plus à côté de moi, et tu voudrais le voir autant que je désirerais l'embrasser, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est la vérité, Pierrille, seulement, moi j'ai ma mère et mon père, et je les vois tous les jours ; 10 j'ai papa et maman Lorin, et toi aussi, Pierrille, et je vous aime tous comme tu aimes ta mère !

— Oh ! les braves enfants ! s'écria la Catissou qui n'en pouvait plus*, tant elle cherchait à étouffer ses larmes, il faut que je les embrasse ! 15

Les deux enfants se retournèrent. Il faisait un peu nuit. Pierrille se jeta instinctivement au-devant de Millette et se mit à crier :

— Qui est là ?

— Eh ! Pierrille, dit la petite fille, c'est papa et 20 maman Lorin !

— Vrai, mes enfants, ajouta la bonne femme, et les prenant l'un après l'autre dans ses bras, vous êtes deux petits cœurs du bon Dieu*, et c'est gentil à vous d'être aimants comme cela. 25

— Vous nous écoutiez ? fit la petite, et si pourtant nous avons dit du mal, ah ? . . .

Cette réponse fit rire les deux Lorin et valut encore à l'enfant des baisers, puis on se sépara, et pendant que la Catissou faisait dire à sa nièce la prière du 30

soir, Pierrille gravissait en chantant la *chôme* montagnieuse* de Costo-Rasto.

Bientôt après Catissou disait à son *homme* :

— Ces deux enfants ont de la raison déjà. Ils
5 s'aiment bien et sont faits l'un pour l'autre. Les
voudrais-tu marier ensemble ?

— Est-ce que tu ne le voudrais pas, toi ? Moi, je
les marierais.

— A la bonne heure*, Pascal, tu penses comme moi ;
10 nous les marierons.

S'il y a un sommeil du juste sur la terre, ce fut
celui qui visita, cette nuit-là, les habitants de La
Queyrie.



CHAP. III.



L se passa deux ou trois mois ainsi sans aucun nouvel incident, et l'automne fit place à l'hiver qui se montre assez rude en ces contrées.

5

On ne pensait plus à Jean-toux*.

Le père Pascal l'avait fait renvoyer à son père. On réussit à le caser* à Mussidan, assez loin de Saint-Alvère. Le temps passait; Pierrille était toujours 10 un fils aimant et dévoué, un garçon adroit et laborieux; il partageait, comme auparavant, tout son temps entre le travail, les visites à La Queyrie et les entrevues avec sa mère; seulement il grandissait. C'est-à-dire qu'il faisait plus d'ouvrage à la ferme et 15 que les Terrade avaient augmenté ses gages, ce qui donnait à la Jonettou, comme on appelait la mère de Pierrille, un peu plus de bien-être*. A mesure qu'il prenait de l'âge, il se faisait pleinement* beau garçon

et tout son corps se développait comme un jeune arbre sous le soleil chaud. Sa figure enfantine devenait mâle, ses yeux avaient plus d'éclat, son front s'élargissait et on y lisait l'intelligence. A douze ans, 5 Pierrille était le plus joli *petit* de Saint-Alvère, il fut à dix-huit ans le plus beau garçon du pays. Et sa mère, la pauvre femme, s'en montrait fière. Elle vint une fois se promener dans le village, et elle se carrait au bras de son fils*, elle qui ne sortait jamais de sa 10 chaumière et qui vivait, loin de tout le monde, au milieu des champs.

C'est que, *vérité vraie**, Pierrille était devenu bel homme. Il était grand et de taille bien prise, la poitrine large, les bras nerveux, les jambes droites 15 et solides. Malgré tout, sa beauté n'était point celle du paysan, et ses *attaches*, comme disent les messieurs, étaient fines*. Si Pierrille eût voulu faire le dandy au village, il eût trouvé plus d'une friponne à qui conter fleurette*, et qui volontiers eût répondu; 20 mais Pierrille ne se souciait guère de cela. On disait même qu'il était fier parce qu'il parlait rarement aux filles et ne les invitait point souvent pour la danse. La vérité est qu'il avait une danseuse toute trouvée* dans Millette Lorin, et que cette danseuse n'était pas 25 à dédaigner.

Si Pierrille avait grandi, la nièce du père Pascal n'était point restée en chemin, et si le gars* avait embelli, elle avait eu bien soin de l'imiter. Le beau petit couple qu'ils faisaient, et comme ils donnaient 30 plaisir à voir*!

Un mois après que Pierrille eut accompli* ses dix-huit ans, à la Saint-Jean, Millette atteignit sa seizième année. Ce n'était plus une petite fille, et voilà qu'il fallait bientôt songer à la marier. Elle était grande et brave. Elle avait de longs yeux bleus, ses cheveux 5 blonds étaient superbes et elle gardait toujours un teint de demoiselle*, quoique un peu plus coloré par le soleil, comme une grappe rose de raisin muscat. Sa taille n'était ni trop fine, ni trop grosse, et telle qu'il sied à* une femme. Elle était bien prise de corps et 10 marchait gracieusement comme la plus élégante fillette de Bergerac ou de Nontron.

Elle n'avait pas été plus instruite que les autres paysannes, mais elle n'était cependant pas ignorante 15 comme elles, parce que Pierrille, qui avait appris bien des choses, lui répétait, chaque jour, les leçons qu'il recevait de l'instituteur ou du curé, et les pages des livres qu'il lisait. Aussi parlait-elle* bien : elle avait l'esprit ouvert, et, avec cela, faisait une bonne ménagère. 20

Le père Lorin ne l'avait jamais envoyée aux champs, seulement il avait tenu à ce qu'elle soignât* la maison et les volailles de l'intérieur, pour qu'elle se rendît* un jour utile dans son ménage. La Catissou avait élevé sa nièce à son image. Elle lui avait appris les fins 25 plats*, comme on les fait, et les lamproies au vin bleu ou les *tortillons* de la nièce valaient ceux de la bonne tante.

Quand Millette eut ses seize ans, le père Pascal voulut fêter cette date, l'âge de jeunesse. Toutes ses 30

connaissances furent réunies à La Queyrie et il y donna un joli souper, où M. le curé vint un moment pour faire honneur à cette enfant, qu'il avait baptisée et vue grandir, et qu'il avait instruite* dans le caté-
5 chisme.

Une grande table était dressée dans la cour, sous le hêtre, où nichaient les pintades, et c'est là qu'on soupa. Millette, au centre des convives, avait à sa gauche son oncle, à sa droite M. Plumardie, et en face
10 d'elle Pierrille, dont la mère n'avait pas pu venir, quoique les Lorin l'eussent bien fait prier* par son fils.

Elle était simplement vêtue, la Millette, mais si bien plantée*, saine, fraîche comme un brugnon !
15 Chacun la complimentait sur ses seize ans, et, tout en plaisantant, lui demandait si bientôt elle allait s'établir*. Elle ne répondait rien ou répondait qu'elle n'y pensait point encore.

Les Lorin rayonnaient, et les convives, dont le vin
20 et la bonne chère exaltaient l'amitié, faisaient mille sincères compliments et félicitaient leurs hôtes. Il n'y avait guère que deux ou trois fillettes par-ci par-là qui se tinssent* silencieuses, et les mauvaises langues répéteraient bien la cause de leur silence. Millette
25 était jolie, jolie à faire naître l'envie. Comme ces jalouses Pierrille se taisait. Il paraissait tout triste ; son visage était pâle et contracté. Le jeune homme ne parlait point, il ne mangeait guère et ne buvait pas davantage. A coup sûr, il avait du souci*, et Millette,
30 qui n'y avait pas pris garde d'abord, s'en aperçut

cependant bien à la fin, et cela lui coupa bientôt sa gaieté.

Elle trouva, dès ce moment, que le souper durait et désira qu'il fût fini*. Dès qu'on se fut levé de table, elle s'approcha de Pierrille et lui demanda pourquoi il baissait ainsi la tête, sans rien dire, et demeurait tout absorbé. Pierrille la regarda d'un œil affligé.

— Il y a trop de monde*, Millette, pour que je te parle, dit-il : ces choses-là, je ne veux pas qu'un autre les entende.

— Que vas-tu donc me dire ? demanda-t-elle.

— C'est une affaire à nous.

— Je veux la connaître.

— Eh ! je veux bien tout te dire, tout, mais à toi seule.

— Tout à l'heure nous sortirons ensemble, Pierrille, et tu me parleras.

— A tout à l'heure donc, fit le jeune homme.

Millette était intriguée, et, comme elle n'avait pas moins de curiosité que les autres filles, il fallait à tout prix qu'elle sût* ce que Pierrille pensait. Elle s'en doutait bien un peu pourtant !

— Mon père, dit-elle à Pascal en s'approchant de lui, regarde donc Pierrille, et vois comme il a l'air triste. . . .

— Je l'aperçois bien, dit le laboureur, et c'est vrai que le garçon paraît soucieux. Sais-tu ce qu'il a ?

— Je le lui ai demandé et il ne me l'a point dit. C'est un secret, à ce qu'il paraît.

— Tiens, tiens, tiens* ! fit le bonhomme, il a donc des secrets pour toi ?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas ? demanda Millette en regardant son oncle qui souriait tout drôlement.

Pascal réfléchit, se gratta le front, et répondit :

— C'est vrai, au fait* ! Pourquoi n'en aurait-il pas ?

— Donc il en a, continua-t-elle, et je les veux savoir.

10 — Tâche de le faire parler. C'est ton lot*, ma fille.

— Dans une demi-heure je saurai tout, père. Il osera peut-être parler, si tout ce monde n'est plus là.

— Est-ce que tu veux renvoyer les invités, toi ?

— Pourquoi faire* ? Je vais sortir avec Pierrille.

15 — C'est juste. Va !

Elle dit tout bas quelques mots au jeune homme, et, sans qu'on s'en aperçût, ils s'éloignèrent un moment.

— Voyons, dit Millette, quand ils furent assez loin de la maison pour qu'il n'y eût point d'écouteur* dans
20 les environs, pourquoi es-tu triste, Pierrille, et que restes-tu là, à réfléchir comme un homme qui a de la peine ?

— Aussi bien, Millette, dit-il, c'est que j'ai de la peine* !

25 — T'ai-je donc fâché, dis ?

— Pas du tout, Millette. Ni toi, ni personne. On ne m'a rien fait. Je n'étais même pas soucieux comme cela avant le souper, et ce n'est que depuis . . .

— En vérité, Pierrille, je ne te comprends point. Qu'est-il donc arrivé pendant le souper ?

— Rien.

— Alors, pourquoi ce silence ? . . . pourquoi ? . . .

— Tiens, Millette, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre . . .

— Eh bien, par exemple, Pierrille, je te remercie*. Comment, je ne peux pas comprendre ce qui te fait de la peine à toi, je ne peux pas savoir ce qui te rend triste ? Tu dois me cacher ce que tu penses, comme si je ne t'aimais point ?

— Ah ça ! tu m'aimes donc, Millette ?

— Cette demande* ! . . . Est-ce qu'il y en a un autre que j'aime comme toi ?

— Bien vrai ?

15

— Tu le sais bien.

— Oui, je le sais ; mais je veux que tu me le dises. C'est que je t'aime tant, vois-tu, que je veux que tu m'aimes comme on n'aime pas* ! C'est un besoin, vrai. Si ton amitié me manquait, je mourrais.

20

— Pierrille ! . . .

— Je parle du cœur, Millette. Ce que je dis, c'est la vérité. Je t'aime autant que ma mère, et tu sais si je l'aime, ma pauvre vieille ! Pour que je sois content de ma journée, il faut que je t'aie* vue. Mais ce n'est pas assez, je rêve de toi. Je voudrais ne jamais te quitter !

— Mais, Pierrille, je le voudrais aussi. Tu es mon frère et mon ami. Je suis tout heureuse lorsque je te vois, et j'ai souvent envie de pleurer lorsque tu me quittes.

30

— Bonne Millettoun ! si tu savais comme tu me fais du bien !

— Tant mieux. Or, pourquoi te mettre comme cela des idées de séparation en tête ?

5 — Pourquoi ? dit Pierrille, pourquoi ? ... Tiens, voilà où tu ne vas plus* me comprendre, Millette ! Pourquoi ? C'est qu'il faudra peut-être nous séparer ... un jour ... je ne sais quand ... peut-être demain ...

10 — Demain ? ...

— Non pas demain sans doute ... mais plus tard ... Ah ! Millette, je deviens fou en y pensant ... j'ai mal ... j'ai la fièvre ...

— Pierrille !

15 — Comprends-tu ce que je veux te dire, Millette ?

— Non ! ... je ne comprends pas.

— Tu le vois bien ... J'en étais sûr, va ! ... Après tout, tu ne peux pas me comprendre. Ecoute-moi. As-tu entendu ce que tout le monde te disait, à cette
20 fête ?

— Oui, j'ai entendu. Qu'est-ce qu'on disait ?

— On te demandait ... Ecoute-moi bien, Millette, on te demandait si tu songeais ... si tu voulais te marier ... on te parlait de fiançailles, et de dot, et de
25 je ne sais quoi*, et tu riais !

— Sans doute, Pierrille. Est-ce que je pense à me marier, moi !

— Oui, bien, tu pourrais y penser ! tu as tes seize ans. Tu n'es pas laide. Il y a Pierrouné (de la
30 Dreyrio), il y a Placial, il y a Numa Germain qui sont

à marier* . . . Tu pourrais bien songer à t'établir; j'y songe bien, moi !

— Toi, Pierrille ?

— Moi ! Et pourquoi pas ?

Millette le regarda un moment d'un air étonné, puis 5 elle dit, hochant la tête :

— C'est vrai, pourquoi pas ?

Un moment après, elle demanda :

— *Contre qui** te marieras-tu ?

— Moi, Millette ?

10

— Oui, dis !

— Est-ce que je le sais ?

— Tu ne le sais point ?

— Par ma foi, non. Je n'ai point d'amoureuse, moi ! Mais si je me marie . . . eh bien donc je prendrai la 15 première venue, fût-elle laide comme Madeleine Poujade ou sotte comme la Glutron ! Après tout, s'écria-t-il, je ne me marierai pas !

— Pierrille ! Pierrille ! s'écria la jeune fille en essayant de le calmer ; mais qu'as-tu donc ? Tu pleures 20 . . . Ah ! je vois bien que je t'ai fait de la peine !

— Toi ?

— Oui, moi. Comment ? je n'en sais rien, par exemple ; mais tu *m'en veux**, c'est sûr. Qu'est-ce que je t'ai fait, Pierrille ? . . . Tu ne m'aimes plus, je 25 parie !

— Je ne t'aime plus, petite Millette ? Ah ! que dis-tu là ? Je ne t'aime plus ? Mais regarde-moi donc : je pleure, c'est parce que j'ai eu un moment l'idée que tu voulais te marier, toi . . . je suis malheureux, c'est 30

parce que je te voyais déjà loin de moi, au bras d'un autre . . . avec un autre nom . . .

— Tais-toi, Pierrille! s'écria-t-elle, tu me crois donc bien méchante d'avoir eu cette idée, parce que quelques *fanadors** m'ont parlé mariage? Je ne veux pas te quitter, Pierrille : tu es mon frère, et je resterai avec toi toujours!

— Toujours? Ah ça! mais Millette, tu n'aurais donc pas crainte de te marier avec moi?

10 Elle le regarda dans les yeux*. Elle souriait :

— Est-ce que je voudrais, s'écria-t-elle, me marier avec un autre?





CHAP. IV.

C'EST après la Saint-Jean* que se fait la moisson. On part de bonne heure le matin, la serpe à la main, la chanson aux lèvres. Tous les gens de la ferme sont réunis et prêts à la besogne. Le curé de Saint-Alvère avait tous les ans l'habitude d'ouvrir le 5 cortège*. C'était un petit homme gros, court, l'œil brillant, la lèvre fine, le nez barbouillé de tabac ; il marchait le plus vite qu'il pouvait, un peu essoufflé, en tête des moissonneurs dispos, qui hâtaient le pas.

Toute la troupe chante et rit d'ordinaire. Une fois 10 arrivés, les moissonneurs se groupent. Le plus vieux de tous s'avance vers le champ de blé et coupe une poignée d'épis avec sa faucille, qui semble toute neuve tant elle est brillante, repassée d'hier*. Puis il présente ces épis au curé, qui les prend, les bénit et les 15 égrène lentement dans ses mains.

Tout le monde avait mis genoux en terre : le prêtre seul était debout, élevant au-dessus de sa tête les grains de blé qu'il avait recueillis*.

— Bénie soit la moisson que Dieu nous a donnée !
5 s'écriait le prêtre dans le grand silence des champs où le chaud du jour s'éveillait*. Bénie [soit] la chaleur qui a fait mûrir les épis, béni l'œil tutélaire qui a veillé sur nos campagnes !

Ensuite forçant un peu sa voix cassée :

10 — Aux pauvres les épis tombés, dit-il, ne ramassez point les glanes qui sont le bien du malheureux ; aux oiseaux du ciel quelques grains épars, et la paix à toute créature. Respectez les nids cachés dans les blés, et les grillons qui sont les hôtes du foyer !

15 Et il acheva en disant.

— *Amen !*

Le curé jeta alors aux vents la poignée de blé qu'il avait dans la main,—la part* de l'oiseau—et l'on vit les alouettes battre des ailes en criant après ces grains
20 qu'elles saisissaient en l'air et becquetaient au vol.

— Dieu bénit le travail, ajouta le prêtre à la fois solennel et bonhomme*. Gagné à la sueur du front, le pain est meilleur. Travaillez, gens de la moisson.

Il prit un peu de tabac entre ses doigts, sourit aux
25 moissonneurs, et se releva pendant qu'on lui disait :

‘Merci bien, monsieur le curé.’

Puis, comme le soleil se dégageait à peine des dernières brumes du matin la chère* moisson commença avec les chants des travailleurs.

30 Elle allait être joyeuse et belle, tout* illuminée de

soleil. Le ciel était bleu, sans nuage, et les hirondelles y volaient avec les alouettes qui s'échappaient des grands blés en s'élançant en rond dans les airs avec leur *lire lire* continuels*. On voyait, au milieu des champs jaunis, les moissonneurs courbés, faisant leurs gerbes, jetant au vent quelque refrain de village ou de caserne.

Et le blé tombait sous la faucille, s'amoncelant sur la terre rasée : parmi les épis apparaissaient, comme des escarboucles ou des saphirs dans un écrin d'or, ¹⁰ des coquelicots brillants ou de simples bleuets.

Souvent les blés, en tombant, découvraient, encore occupé entre deux sillons, quelque nid d'oiseaux trop petits pour prendre leur volée, des brins de chaume, de légers flocons, et, au milieu de ces débris merveilleusement ¹⁵ arrangés, toute une famille couverte à peine de duvet ou de plumes naissantes, et qui, transie*, s'éparpillait avec de petits cris plaintifs dans les blés encore respectés, où la faucille, la méchante faucille infatigable allait bientôt les surprendre. ²⁰

Il se trouva un de ces nids dans le sillon de Pierrille ; il le ramassa doucement : les petits oiseaux étaient trop jeunes pour s'enfuir ; il les porta à Millette.

Les pauvres petits levaient la tête hors du nid et ²⁵ ouvraient, en remuant leur cou grêle, un grand bec qui criait famine*.

Elle alla cueillir quelques figues et se mit à les leur donner, écrasées entre ses doigts :

Puis, quand elle eut gardé* les oiseaux un moment : ³⁰

— Il faut les rendre à la mère, dit-elle, tiens.

Pierrille prit le nid en souriant et le porta dans un sillon écarté et déjà moissonné, où les *vieux*, qui suivaient leurs petits en volant, les allèrent trouver
5 avec des cris de joie.

Tout le monde travaillait avec courage, et chacun, à mesure que le soir venait, comptait de l'œil les gerbes amassées dans sa journée! Pierrille était le roi de la moisson. Il avait le don du travail facile
10 et ses tas de blé s'amoncelaient les uns après les autres derrière lui. Bras nus, le front en sueur, le visage animé*, il était vraiment beau dans le travail, avec ses cheveux épars, son œil vif, tenant sa gerbe d'une main et sa faucille de l'autre. Le père Lorin
15 le regardait, plein d'admiration. Il aimait ce jeune homme intelligent, actif, et le suivait de l'œil comme l'artiste regarde, dans une rue, passer quelque type de fière beauté.

— Savez-vous, dit-il au vieux Terrade, que votre
20 *laboureur* est le plus rude travailleur du pays?

— *Obé**! je le sais, fit le fermier, il n'y a pas le pareil de Pierrilliou à dix lieues à la ronde.

— *Plo dè ségur!* (Assurément!)

— Il vous fait d'affilée* une corvée qui prendrait
25 *des temps* à d'autres. C'est un vrai homme, quoi!

Mais vous le savez bien vous-même, père Pascal, et du jour où il s'établira, celui-là, je vous réponds* qu'il aura une maison bien montée. Je voudrais avoir une fille.

30 — Il serait son mari? fit Pascal en souriant.

— Si cela se pouvait, oui*. . . Et au besoin il serait bien le mari de votre Millette. . . Non ?

— Je ne dis pas, fit le laboureur en hochant la tête, car les meilleurs des paysans aiment encore les ambages*.

5

Cette conversation de Terrade avec Pascal fut cause que le soir celui-ci prit à part Pierrille, et lui dit :

— Mon garçon, tu as tes dix-huit ans passés, tu te fais un homme, il me semble que tu es assez grand pour parler. Ainsi réponds-moi le cœur sur la main, 10 et sans crainte, vu que je sais de quoi il en retourne*, et m'est avis* que je ne cherche point à trop t'en imposer : Tu aimes la Millette, n'est-il pas vrai ?

— Oui, père Lorin, dit le jeune homme franchement.

15

— Très bien, c'est répondu, ça*. Alors si tu aimes la Millette, tu veux l'épouser ? Mais tu sais qu'on ne se marie point ainsi, comme des enfants, sans réfléchir. Tu n'es point riche, Pierrille, et je n'ai guère d'argent à donner à la petite. On a du pain sur la planche à 20 La Queyrie et même de la pâte à gâteaux, mais d'argent blanc non, c'est rare là comme partout. Vous ne feriez donc pas un brillant mariage. Il faut penser à l'avenir. Je pourrais bien vous garder, une fois mariés, à La Queyrie, mais à votre âge, on 25 aime l'indépendance. Vieillesse et jeunesse ne vont point ensemble* ; je vois les choses de loin. Il faudrait que vous ayiez une maison à vous, mais pour cela il y a encore et toujours l'argent qui manque. Il faut songer, non seulement à vous, mais aux enfants à 30

venir. Pourquoi t'étonnes-tu ? C'est ce que chacun doit compter. D'ailleurs, mon garçon, il est une autre question encore, tu n'as point satisfait à la conscription*, et quoique fils de veuve, il se pourrait
5 (pardonne-moi ; mais réfléchis à ton bien), il se pourrait que des circonstances. . . Mon ami, tout est possible ! Ta maman Janettou peut . . .

— Mon Dieu ! dit Pierrille effaré, voulez-vous parler de la mort de ma mère ?

10 — Moi ! non, mon garçon, non certes, mais . . . ta mère . . . elle n'est point vieille, vois-tu, elle pourrait se remarier. . .

— Ma mère, c'est impossible !

— Il faut songer à tout, Pierrille, il faut attendre
15 que tu aies satisfait à la loi*. Millette sera ta femme, je te le promets, parce que je sais qu'elle t'aime. Tu as deux ans encore à passer avant l'âge de la conscription. Pendant ces deux ans amasse de l'argent, et demande aux Terrade des gages* en proportion de
20 ta besogne. Voyons, garçon, je ne peux pas mieux te dire, deux ans sont bien vite avalés. Eh bien ? . . .

— J'attendrai, père Pascal, dit Pierrille.

DEUXIÈME PARTIE.



CHAP. I.

TOUTES les journées n'amènent point un incident marquant dans la vie, et c'est surtout pour les gens de la campagne que des mois entiers se succèdent sans événements, comme le ruisseau roule son onde d'une manière uniforme.

Cette uniformité*, c'est le bonheur après tout, et ceux qui sont assez bien doués pour n'en point concevoir d'ennui sont gens enviables, car ils savent se borner* et c'est peut-être, après tout, la science suprême. Ils vivent d'une vie peu accidentée, non point facile cependant, car elle a plus que toute autre ses luttes dures et ses fatigues, mais réglée, 15 calme et comme dessinée par avance. Le lendemain ressemble à la veille et la veille aux jours précédents. C'est toujours le travail, le combat harassant, quotidien, sans gloire, mais non sans récompense, le labeur incessant, opiniâtre, farouche et sans plainte. 20

Pierrille allait avoir vingt ans. Il voyait les jours, les mois se succéder et le temps approcher où Millette serait sa femme. Il venait toujours à La Queyrie comme par le passé, et chaque fois avec un
5 contentement nouveau. Les Lorin le traitaient déjà comme quelqu'un de la famille, et le recevaient à bras ouverts, car il apportait à la ferme l'entrain et la bonne humeur.

Millette et lui s'aimaient plus que jamais ; c'était
10 une fête pour les deux jeunes gens de se voir et de causer ensemble.

* * *

Le mois d'août touchait à sa fin. —

On s'occupait, dans les granges, à *dépiquer* le blé



et à le *vanner**, car les vignes étaient chargées et
15 promettaient une vendange abondante et prochaine.

Qui fût entré, un soir de ces journées-là, à La Queyrie eût alors aperçu assis sur un tas de paille et adossé contre une muraille, se réchauffant au soleil couchant, le père Pascal, les bras croisés, regardant, avec cette espèce de calme nonchalant propre aux 5 campagnards, Mathurin, son *valet**, et trois autres ouvriers gagés battant avec de longs fléaux une large couche de blé étendu sur le sol.

Il pouvait être six heures et le temps était chaud. 10

— Nous n'aurons pas de vent pour demain, dit le père Pascal, et les femmes ne pourront vanner.

— Croyez-vous ? dit un des ouvriers.

— Dame ! le temps me paraît pour longtemps calme. Il faudra dépiquer tout le blé avant de 15 commencer le vannage et d'ici à ce que tout soit fini, peut-être que le bon vent sera venu.

— Alors, dit Mathurin, il est inutile que la Moriano et ses filles viennent demain ?

— Ma foi, oui, je le crois, fit Pascal. Tu pourras le 20 leur dire ce soir.

— Je le dirai.

— Ah ça ! demanda un des dépiqueurs, savez-vous que la vigne est superbe, à La Queyrie ? Celle de Ratevoul n'en approche point, et n'est surtout pas 25 aussi hâtive.

— Oui, oui, fit Lorin avec le contentement du propriétaire dont on vante le bien, la pièce du Cadet me donnera comme six barriques de vin et autant de piquette*.

— C'est ça un terrain* ! fit le paysan.

Le père Pascal passait pour fort riche, car sa terre était d'excellent rapport et assez étendue ; mais après tout, il n'était guère plus avancé, pécuniairement
5 parlant, que les autres laboureurs. Cependant il n'était pas fâché qu'on lui attribuât* plus qu'il n'avait, non point par sotte gloriole, mais parce que, par malheur, la renommée dorée* n'est pas chose inutile.

Aussi, tout sensé qu'il fût*, ne put-il s'empêcher
10 de prêter l'oreille avec complaisance aux propos du dépiqueur, qui se mit à louer, mètre par mètre, tout le terrain de La Queyrie.

L'arrivée de Millette interrompit le parleur. La jeune fille portait, pour les lapins de l'étable, un
15 panier rempli de feuilles. Elle vint à son oncle et le prit par le bras, puis s'adressant aux travailleurs :

— Eh ! dit-elle, c'est l'heure du repas !

— Bien, demoiselle.

Ils eurent bientôt rentré le blé et remis leur veste.
20 Les voilà suivant la jeune fille et le laboureur, qui s'appuyait fièrement sur le bras de sa nièce.

Le couvert était mis *dans la cuisine : le *tourain* — la soupe mêlée de blancs d'œufs, fumait dans les assiettes et la piquette rose brillait dans les brocs.

25 — Arrivez donc ! dit la Catissou. Tout sera brûlé, c'est sûr.

— Alors, fit Pascal, nous nous en prendrons à nous-mêmes* et non à la cuisinière.

On se mit à table.

30 Chacun mangea de grand appétit, comme gens dont

le grand air a creusé l'estomac, et tout fut trouvé excellent, parce que la faim n'est point difficile*.



Après le repas, Pascal dit à Mathurin qu'il lui fallait visiter un plant de potirons au milieu des bois de châtaigniers, à vingt minutes de la ferme. 5

— Viens avec moi, fit le fermier.

Pascal et son valet partirent.

Il y avait à peu près dix minutes qu'ils s'étaient éloignés, lorsque *Caressant* se mit à japper dans la cour.

5 — Qui donc vient là ? dit la Catissou.

Millette se mit à la fenêtre. Elle vit un homme vêtu d'une blouse à collet rouge et portant en bandoulière une sorte de portefeuille en cuir.

— C'est Jean Niçard, dit-elle.

10 — Niçard ! Et que vient-il faire ici ?

* * *

Jean Niçard était le facteur de Saint-Alvère.

Il écarta du pied *Caressant*, qui sautait après lui, puis se baissa et passa la main sur le chien qui se coucha en agitant sa queue et en regardant le facteur
15 avec ses bons gros yeux*.

— Vous voilà donc par ici, Niçard ? dit Millette de la fenêtre.

Niçard se releva vivement, et mit son chapeau de feutre à la main*.

20 — Oui, demoiselle Millette, et je vous apporte une lettre.

— Pour nous ? ... une lettre ? fit Millette. Ah ! mon Dieu !

Et elle sortit aussitôt de la maison en accourant
25 vers le facteur.

— Une lettre ! Donnez ! donnez !

Elle prit vivement la lettre, et regardant l'écriture avec avidité :

— Qui donc peut nous écrire ? fit la Catissou en accourant à son tour ; qui donc ? . . .

Et la voix de la pauvre femme était tout émue.

— Regardez donc, ma mère : c'est peut-être *lui* ! . . .
dit Millette ; regardez donc l'écriture . . . 5

— Ah ! mais tu sais bien que je ne sais pas lire, moi !

— Si je savais seulement comment il écrit* . . . je reconnaîtrais . . . dit la jeune fille.

— Vous ne pouvez donc pas décacheter la lettre ?
dit Niçard en riant. 10

— Elle est adressée à *mon père*.

La Catissou hésitait aussi !

— Oui, oui, attendons, mon enfant. Si ce n'était pas *lui* ! Merci, Niçard . . . merci.

— Ah ! ma mère, voyez-vous, dit Millette, je suis 15
sûre que cette lettre est de Placide !

— Tu me rends folle, toi. Si tu te trompais ? . . .
Je n'en puis plus. J'ai les jambes coupées*. Et
Pascal qui ne revient pas !

— Il est aux champs, fit Millette. J'y vais ! 20

— Tu perds la tête* ! Reste, reste donc ! Millette !
. . . Millette ! Ah ! bien oui, dit la bonne femme, pendant que sa nièce prenait sa course* comme une affolée.

Et, tout émue, elle se laissa tomber, affaissée*, sur un escabeau. 25

* * *

Millette courait à perdre haleine* dans le petit sentier qui conduit aux champs.

Elle s'arrêta, au bout d'un moment, essoufflée, et s'appuya contre un arbre. Elle ne pouvait plus respirer. 30

— Mon Dieu, pensa-t-elle alors, mais si cette lettre n'était point de Placide ?

Elle la tenait dans sa main. Elle la regarda, à l'espèce de lueur que le crépuscule contenait encore, 5 comme un reflet du jour.

L'écriture en était grosse, un peu tremblée* et comme celle d'une main peu exercée.

— Oh ! si je pouvais lire ! dit Millette. C'est que j'ai peur de faire du mal à mon père Lorin . . . Si je me trom- 10 pais ! Mais non, non, ajouta-t-elle, cette lettre est de mon frère. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis sûre !

Elle entendit alors, à quelques pas de là, un bruit de voix et elle distingua celle de son oncle. Elle s'avança et vit devant elle, un peu dans l'ombre, trois 15 personnes qui s'avançaient en causant.

— Père ! cria-t-elle.

— Tiens, lui répondit Pascal, tu es là ! Que diable* y fais-tu ?

Elle s'avança, et Pascal, alors, la prenant par la 20 main, lui dit, en la présentant à un grand jeune homme, dont elle n'aperçut, dans l'obscurité, que la carrure athlétique et la haute taille :

— Reconnais-tu ce monsieur-là ?

— Ma foi non, dit-elle.

25 — Ah ! ah ! fit le jeune homme, vous aviez meilleure mémoire que cela autrefois, demoiselle !

Millette tressaillit et fit un pas en arrière.

— Jeantoux ! dit-elle.

— Oui, dit Pascal, c'est Jeantoux . . . Donne-lui la 30 main, va. Il a quitté Mussidan . . . il revient à

~~Saint~~-Alvère, à ce qu'il paraît, et *calme**. (Le laboureur appuya sur ce mot.)

Millette tendit à Jeantoux sa main, et le jeune homme la prit en la serrant assez fortement, croyant peut-être l'effleurer à peine. 5

Elle ne put retenir un ~~petit~~ cri.

— Qu'as-tu donc ? fit Pascal.

— Vous ~~ai-je~~ fait mal, demoiselle ?

— Un peu . . . ce n'est rien . . . Pardon, monsieur Jeantoux . . . Mon père, dit-elle à Pascal, Niçard vous 10 apporte une lettre . . . à l'instant . . et c'est pour cela . . .

— Une lettre pour nous ? fit Pascal.

— Une lettre de Placide, peut-être.

Le laboureur poussa un cri étouffé et s'arrêta net.

— Comment dis-tu ? balbutia-t-il. 15

— Je dis, père, que c'est peut-être une lettre de Placide.

— Mon Dieu ! qui peut te faire penser cela ? Où est-elle, cette lettre ?

— Je l'ai là . . . Mais il fait nuit. Viens . . . viens. 20

Elle le prit par la main et l'entraîna.

— Est-ce que c'est indiscret, demanda Jeantoux, de vous accompagner jusqu'à Ratevoul . . .

— Non pas, répondit Pascal. Et il répéta avec joie : Une lettre de Placide ! 25

* * *

Ils trouvèrent Pierrille assis aux côtés de la Catis-sou. Quand les nouveaux venus arrivèrent, le jeune homme se leva, courut embrasser Millette et serrer la main au vieux Lorin.

Celui-ci lui montra alors Jeantoux, qui se tenait droit, un peu raide et sans remuer, derrière lui ; puis il lui dit simplement :

— Voilà Jeantoux revenu, mon garçon.

5 Pierrille poussa un cri de surprise, et la mère Lorin ne put s'empêcher de reculer.

Jeantoux avait ôté son chapeau. Il salua la fermière et Pierrille.

— Bonjour, lui dit alors celui-ci. Tu vois, j'ai
10 grandi, j'ai travaillé.

Et il lui tendit une main franchement ouverte.

— Sans rancune, Jeantoux*.

— Sans rancune, dit l'autre.

Millette les étudiait tous les deux, un peu inquiète.
15 Quand elle les vit se traiter ainsi, elle ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Alors elle s'assit, et montrant la lettre qu'avait apportée Niçard :

— Faut-il lire ? demanda-t-elle.

20 — Lis ! s'écrièrent à la fois les Lorin et Pierrille.

Elle s'approcha de la chandelle, prit la lettre, hésita un moment, puis en rompit brusquement le cachet et chercha avidement la signature. Alors elle pâlit, et se laissa tomber sur sa chaise.

25 — Mon Dieu ! . . . Ce n'est pas lui ? dirent-ils. Ce n'est pas lui, ma pauvre Millette ?

Elle murmura d'une voix faible :

— C'est lui !

Trois cris de joie éclatèrent en même temps, trois
30 cris de bonheur. La bonne Catissou se jeta dans les

bras de Pascal et Pierrille s'élança vers Millette, qui se remettait peu à peu de son émotion. Tous étaient pâles, émus, tremblants, ils pleuraient, ils riaient, ils souffraient, et ils étaient heureux.

Jeantoux suivait cette scène d'un œil à peu près indifférent, et dans tout cela ne voyait qu'une chose : le pur et beau visage de Millette, sur lequel tombait la lumière, et qui semblait rayonner dans l'ombre. Il avait quitté une enfant, et il retrouvait une femme, une jeune fille, grande et belle, dont la voix l'avait troublé tout d'abord, et dont les traits lui causaient une impression étrange, à peu près analogue à une sorte de frisson qui lui avait couru sur le corps* au contact de la main douce et petite de Millette. Aussi ne fixait-il* son regard que sur elle, peu soucieux de ce qui se passait autour de lui.

— Lis ! avait dit Millette à Pierrille . . . et elle lui tendit la lettre, qui tremblait dans sa main.

Pierrille prit la lettre, et d'une voix haute il lut non sans émotion :

20

Marseille, 24 août 185 . . .

‘ Je vous ai écrit dans ces derniers temps plusieurs lettres datées d’Afrique, mais vous ne les avez probablement pas reçues, car vous n’y avez donné aucune réponse. Celle-ci puisse-t-elle vous parvenir ! Elle vous dira que, lassé enfin des campagnes et des coups de sabre, j’ai pris mon congé et je retourne au pays pour faire le *pendant* du *Soldat laboureur**.

‘ Me voilà en route et je suivrai à deux jours de

30

distance la présente, qui vous trouvera, je l'espère, en bonne santé.

‘ A mesure que j’approche, j’ai peur, croyez-vous, de ne point vous retrouver tous . . . Il y a ~~si~~ *long*-temps que je n’ai eu de ~~nouvelles~~ du pays ! Si long-temps ! . . .

‘ Enfin, préparez-vous à recevoir à La Queyrie un *brigadier* de chasseurs d’Afrique*, et toi, tante Lorin, à te promener dans Saint-Alvère avec un chevalier
10 de la Légion d’honneur !

‘ Et ma petite *Milletoune*, comme elle doit être grande !

‘ A bientôt !

‘ Votre ~~neveu~~,

15

‘ PLACIDE LORIN.’

— Ah ! le garnement, s’écria Pascal en pleurant de joie. Lui, lui, ici ! . . . brigadier ! Ah ! Dieu de Dieu ! . . .

— Mais qu’est-ce que tu as donc, Lorin ? dit Catis-
20 sou.

— Moi ! . . . rien ! . . . Je n’ai rien . . .

— Tu es pâle . . .

— Et toi donc ! . . . Mais, songe, femme, songe donc, viédase, le *gas** qui va revenir !

25 — Et chevalier ! . . . Oui . . . Il va venir ! . . . dans deux jours !

— Dieu ! bon Dieu ! . . . je n’en puis plus ! dit Pascal. Mon neveu ! . . . Tu as bien lu, hein, Pierrille ? il y a bien Placide Lorin ? . . . C’est ton frère,
30 ma petite Millette . . .

— Mon frère ! Ah ! vois-tu, père, s'écria Millette, je savais bien qu'il reviendrait !

— Embrasse-moi, toi ! répondit le laboureur.

Et il serra la jeune fille dans ses bras.

— Allons-nous-en, dit tout bas Mathurin à Jean-
toux. 5

Et il fit mine *de l'entraîner.

— Restez, au contraire, dit Lorin ; reste, Mathurin, tu es de la famille ! Et toi, Jeantoux, demeure également . . . Tu es un brave garçon . . . tu es revenu, toi 10 aussi* . . . Demeure, Jeantoux.

— Ah ! mes enfants, mes enfants, je suis bien heureux ! ajouta-t-il.

Et, à son tour, il s'assit, accablé par son émotion.

* * *

Une heure après, tout était joie et bruit dans la 15 ferme de La Queyrie. Le père Lorin allait et venait, en chantant comme un jeune homme, pendant que la Catherine trouvait tout en désordre dans son logis et dérangeait chaque objet en le voulant ranger ; Millette causait avec Pierrille et ne pouvait tenir en 20 place ; elle avait pris ses aiguilles et sa laine à tricoter et s'était assise auprès de la lumière ; mais elle était trop émue pour rien faire de bon et elle laissa bientôt là son tricot, après l'avoir horriblement embrouillé.

25

— Ma foi, lui disait Pierrille en riant, je ne t'ai jamais vue comme cela ! . . .

Pierrille la suivait partout. Il était aussi heureux qu'elle, et prenait le retour de Placide comme un

bonheur de famille. Quoiqu'il ne connût pas le frère de sa fiancée, il était sûr de trouver en lui un ami, il était sûr de l'aimer, par la simple raison qu'il lui eût été impossible de ne pas aimer ce qu'aimait Millette.

5 Quand vinrent à peu près les dix heures*, Pascal dit à son monde :

— Mes enfants, il est temps de se coucher. Tu t'en vas à Costo-Rasto, Pierrille ?

— *Oui bien**, monsieur Lorin, répondit le jeune
10 homme, et je vous salue.

Il tendit la main au fermier et embrassa Millette au front, puis d'un ton joyeux :

— Bonsoir, madame Lorin, bonsoir la compagnie, dit-il en saluant à la fois Mathurin et Jeantoux.

15 Puis il partit lestement.

— Allons, dit alors Pascal Lorin, bonsoir à tous ! Tu couches avec Mathurin, toi, Jeantoux ?

— Pour cette nuit, oui, monsieur Lorin, répondit Jeantoux, et je vous remercie de votre gîte.

20 — Il n'y a pas de quoi, vrai*, fit le père Pascal en montant l'escalier de bois qui conduisait aux chambres de la ferme. Allons, à demain !

Millette salua Jeantoux à son tour et suivit son oncle.

25 — Viens donc ! dit Mathurin au jeune homme qui demeurerait comme cloué à la même place, les prunelles rivées sur la Millette. Qu'est-ce que tu as donc à regarder là ?

— Moi ? je n'ai rien, dit Jeantoux. Marchons !

CHAP. II.



LE lendemain, Jeantoux était parti pour Saint Alvère, Mathurin avait attelé à la charrue les bœufs de travail, et Pascal s'en était allé faire ce qu'il appelait son *tour de vigne**. 5

L'époque de la vendange approchait et il lui fallait activement surveiller l'état du raisin, afin de le cueillir au moment de sa 10 qualité*.

Chaque matin, il prenait son bâton, et il s'en allait, cueillant ça et là un raisin, passer une heure environ dans ses vignes ; là il s'épanouissait *à l'aspect de ces pieds vigoureux qui pliaient sous le fruit, de ces 15 grappes blanches, vermeilles ou roses, toutes grosses et bien fournies, sur lesquelles tombait d'aplomb* un soleil chaud qui les mûrissait.

Caressant le suivait, ou plutôt le précédait en courant comme un fou dans les champs. Quelquefois 2

le fermier surprenait au gîte* un lièvre, que le chien arrêta avec des yeux ardents, ou des perdreaux qu'il voyait s'enfuir sous ses pieds avec un dur battement d'ailes. Il se réservait alors le droit de les venir
5 chasser *quelque jour**, comme il disait, car il y avait à La Queyrie certain fusil à pierre*, dont le père Lorin faisait grand cas.

Mais le paysan n'est point chasseur. Pascal donnait plutôt son temps au labour, à la vendange et à
10 l'ensemencement de ses terres. Tout le butin qu'il rapportait à la ferme de ses tours de vigne consistait en fruits tombés des arbres. Il en emplissait ses poches et les déposait, à son tour, dans le tablier de sa femme ou de sa nièce.

15 Ce jour-là, le vieux laboureur demeura bien deux heures dans ses champs à relever quelque cep abattu, à redresser quelque branche mal venue*, arrachant par-ci par-là les feuilles qui pouvaient empêcher le raisin de mûrir.

20 Il s'oubliait dans ces petits travaux et, occupé de ces soins, ne prêtait pas d'attention à ce qui se passait autour de lui, quand il entendit dans les taillis son chien aboyer fortement et avec une certaine persistance. Les aboiements, d'abord assez éloignés, se
25 rapprochaient et devenaient plus forts.

Pascal, courbé sur un pied de vigne qu'il émondait de feuilles parasites, se releva et siffla Caressant.

— Je parie, se dit-il, que le voilà encore aux prises* avec le dogue de Costo-Rasto. Pourtant l'autre
30 n'aboie pas. Caressant ! Ici, Caressant !

Le chien accourut aussitôt à la voix du maître, mais toujours aboyant et tournant sa tête vers l'espèce de *garnissade* dont il sortait.

— Quel diable de gibier y a-t-il là ? fit Pascal.

Au même instant un homme apparut sur la lisière 5 du bois et le laboureur pâlit en poussant un cri !

L'autre entendit, répondit. C'était un homme d'une trentaine d'années*, bien découplé, vêtu d'un habit militaire. Il accourut.

Le laboureur le regarda d'un air égaré, et sans rien 10 lui dire ouvrit ses bras. Le soldat s'y précipita avec un *ah !* qui venait du cœur.

Tous deux pleuraient et riaient à la fois, pâles de joie, les lèvres blêmes, se serrant dans les bras l'un de l'autre. 15

Tout le corps de Pascal tremblait ; ses yeux étaient fixes, son visage blanc comme un linge. Il tenait dans ses mains les mains du jeune homme et les serrait de toutes ses forces. Ses lèvres remuaient ; il voulait parler, les sanglots le suffoquaient. Il ne pouvait 20 que presser dans ses bras le soldat qui, ému et blême, pleurait comme un enfant.

* * *

Cette émotion dura longtemps et ne se calma que peu à peu. L'oncle et le neveu ne s'étaient encore rien dit, les larmes leur avaient coupé la parole* ; 25 qu'importe ? ils s'étaient compris. Après ce dialogue muet, le premier qui parla fut Placide.

— Ma tante ? dit-il simplement.

— Elle t'attend. . . .

— Millette ?

— Millette aussi . . . répondit Pascal en s'essuyant le front. Nous t'attendions tous ! Mais, vois-tu . . .
5 tu nous disais . . . dans deux jours je serai chez vous . . . Aujourd'hui . . . nous ne savions pas . . . Ce n'est que demain . . . Ah ! vrai Dieu, que tu m'as fait du bien, mon garçon* !

Le laboureur ne bougeait pas ; il se tenait droit
10 devant son neveu et le dévorait des yeux. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vu et, depuis son départ, Placide avait tellement changé ! Quand il était parti, c'était un grand garçon, long et maigre, sans barbe, avec un teint pas trop bruni. C'était maintenant un
15 homme fait, taillé en Hercule*, au teint bronzé par le torride soleil d'Algérie*. Il était vêtu de la veste de petite tenue, du pantalon garni de cuir et coiffé de la calotte des chasseurs d'Afrique.

— Laisse-moi te regarder ! disait Pascal . . . Comme
20 te voilà fait, sapristi ! On dirait d'un loup*. Il y fait chaud, hein ? là-bas . . . Ah, cette croix, c'est crâne* et joli, ce ruban rouge et ces galons ! . . . Mais tu as un autre uniforme hein, tout flambant* ?

— Oui, mon oncle, dit Placide qui ne tenait pas en
25 place. Ma valise est à Pézuls. Mais nous allons à La Queyrie, hein ?

— C'est vrai. Tu as raison. Je reste là, moi . . . sans songer aux autres. Viens, mon garçon . . . Ah ! Jésus, elles vont être heureuses de te voir !

30 — Millette est bien grande ?

— Bon Dieu ! c'est une femme ! elle ne parle que par toi* . . .

— Quelle idée !

— C'est la vérité. Son frère Placide ? Je crois bien . . . Ah ça ! mais sais-tu que tu nous as long- 5
temps laissé manquer de tes nouvelles !

— Je vous écrivais cependant . . . Mais nous étions dans le fin fond de l'Atlas au *diable vert** ! Vous n'avez pas reçu de lettres ?

— Deux, tout au plus, depuis le temps* ; avec la 10
dernière cela fait trois. Ne parlons plus de ça. Tu nous reviens pour tout à fait ?

— Ah ! ma foi, pour toujours ! J'ai assez du service. On se lasse de tout. Mais vous, pourtant, mes amis, comment cela a-t-il marché* ? 15

— Tout droit, *camarade*, et nous avons gagné nos galons aussi. Ce n'est pas sans travailler, va ! Quand tu es parti, les charges étaient lourdes et il n'y avait guère de linge à la maison, si tu t'en souviens ; aujourd'hui nous sommes à l'aise . . . pas trop d'argent, 20
mais les armoires sont garnies*.

— Dieu soit loué ! vous êtes heureux !

— Nous l'étions à peu près il y a huit jours. Nous le sommes tout à fait* aujourd'hui.

— Et pourquoi ? demanda Placide. 25

— Parce que tu nous es revenu, garçon ! s'écria le laboureur.

* * *

— Allons, dit Pascal un instant après, nous approchons, camarade. Te reconnais-tu par ici ?

— Si je m'y reconnais ? Qu'est-ce que vous dites là ? Je n'ai pas oublié un seul arbre du pays, une
5 fougère, un châtaignier ! Je l'ai là tout entier, le pays *, voyez-vous !

Et il se frappait le front.

— Ah ! ah ! fit Pascal, voilà qu'il continue à me dire *vous* maintenant ! Un être qui fait courir les
10 Bédouins comme des lièvres ! Est-ce que je te fais peur, moi ? Tutoie-moi *, je te prie. Tiens, ajouta-t-il en s'arrêtant, la vois-tu ?

Ils étaient arrivés à quelques pas de La Queyrie et le fermier montrait, au milieu de la cour, Millette entourée
15 de ses poules. Elle leur jetait des grains de blé, et riait de l'empressement des poussins qui se culbutaient en courant avec de petits gloussements argentins.

— Ma sœur ! balbutia Placide en s'appuyant contre un arbre pour la regarder . . . Oh ! comme elle est
20 grande !

— Crois-tu ? dit le père Lorin.

— Elle ressemble à ma mère, dit le soldat, dont les yeux se mouillèrent de larmes. C'est bien comme
cela que je me la figurais *. Est-elle jolie ! Elle est
25 bonne, n'est-ce pas ?

— C'est un cœur d'or.

— Ma petite Millette ! . . . Et vous dites qu'elle m'aime ? Bon ! voilà que je pleure à présent !

— Ah ! ce ne sont pas ces larmes-là qui font mal !

30 — Je vais l'embrasser ! s'écria Placide.

Il fit un bond et fut en trois pas dans la cour.

Son cœur battait à se rompre * ; il étendit ses bras vers sa sœur et, avec un cri qui partait de l'âme :

— Millette ! Millette ! s'écria-t-il. 5

Elle se retourna. Elle le vit. Elle accourut et s'élança dans ses bras.

Placide, comme un fou, baisait sur les cheveux, sur le front, sur les lèvres, sa sœur qu'il serrait dans ses bras, comme si on eût voulu la lui arracher. Quand il avait fini il recommençait. Il ne pouvait dire que des mots sans suite * :

— Millette ! Ma sœur ! Ma bonne petite sœur ! Ma petite Millette !

Et elle était bien heureuse ! 15

Il y avait là, dans la cour, deux ouvriers qui venaient justement pour dépiquer le blé.

— Où est ma femme ? leur demanda Pascal. L'avez-vous vue * ?

— Elle est au pré, dit l'un d'eux. 20

Pascal courut à la terrasse, et se faisant un portavoix de ses deux mains, il héla par trois fois la Catis-sou, qui n'entendait guère. Puis il revint aux ouvriers, et leur montrant Placide :

— Le voilà, mon neveu, dit-il. Tiens, tu en parlais, 25 toi, Reynou. Le voilà ! C'est un brigadier, ni plus, ni moins ! Embrasse-t-il sa sœur, hein ? Sont-ils adorables tous les deux * !

Et les dépiqueurs répondaient :

— Vrai, ma foi, c'est un rude gas*. 30

— Je l'avais vu tout petit, disait l'un. Il promettait bien d'être *fier** ! Le voilà rudement embelli !

— Et brigadier ! . . . disait l'autre.

— Et décoré !

5 Puis Pascal allait à son neveu, le prenait par la main :

— C'est Reynou, lui disait-il. Il t'a vu tout petit. Celui-là, c'est Jonillon. Ils te connaissaient.

Puis, parlant à sa nièce,

10 — Le voilà donc, ce frère* . . . Ah ! ah ! le voilà ! Tu es heureuse, hein ? Et toi, crois-tu qu'elle est bien*, ta Millounette ? Je n'y tiens plus. Catissou ! Catissou ! Elle ne vient pas, voyez ! Ah ! si elle te savait là, camarade ! Catissou ! Allons ! tenez . . . je vais la
15 chercher, moi, dit-il enfin.

Et il se mit à courir vers le chemin qui conduisait aux prés.

* * *

Les deux jeunes gens le suivirent. Millette avait pris le bras de son frère et s'y appuyait joyeusement.

20 Il la regardait d'un œil satisfait et lui disait :

— Petite sœur, je te trouve à mon goût. Tu es venue* grande et belle comme je te voulais !

Puis, avec un sourire qui faisait paraître sous sa moustache noire des dents blanches à faire envie à une

25 coquette :

— Et toi, ajouta-t-il, est-ce que je te conviens* ?

Alors elle disait sérieusement :

— Quand je rêvais de toi, c'est ainsi que je te voyais !

Au bout du chemin, Pascal dit en jetant un regard sur les prés :

— Eh bien ! je ne la vois pas, moi !

— Elle est au ruisseau, pourtant, dit Millette. Descendons, nous allons l'appeler. 5

Quand ils furent dans le pré :

— Cache-toi là, dit-elle à son frère.

Elle montrait le tronc d'un vieux saule tout rongé. Le soldat s'y blottit.

— Oh ! ces enfants ! ces enfants ! murmurait 10
Pascal.

— Appelle maintenant, dit la jeune fille.

— En voilà une, dit le laboureur, qui joue de moi comme elle veut*.

Puis il appela : 15

— Catissou ! Catissou !

On entendait, derrière les aulnes, dans un pli que faisait le ruisseau, le bruit régulier d'un battoir.

— Elle est là-bas, dit Millette.

— Catissou ! Catissou ! répéta Pascal. 20

La bonne femme avait entendu. Ils la virent s'avancer vers eux, les bras nus, tenant encore d'une main son battoir et de l'autre le linge qu'elle lavait.

— Eh bien ! dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Viens, ma tante, dit Millette. 25

— Femme, dit le père Lorin, on te demande par ici*.

La ménagère devint pâle et, instinctivement, se prit à trembler.

— Voyons . . . voyons . . . que me voulez-vous ? 30

— Rien, ma tante . . . c'est . . .

— C'est un monsieur qui te demande, tiens !

— Un monsieur ! . . . Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites là ? . . . Placide ! . . . Placide !

5 — Le voilà, mère, s'écria le jeune homme en s'élançant vers la mère Lorin.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle. Ah ! Jésus !

Et elle devint blanche, insensible et s'évanouit dans les bras de son neveu.

10 — Catissou ! Catissou ! criait Pascal . . . Femme, c'est lui ! . . . N'aie point de peur, va ! De l'eau, mes enfants, de l'eau ! La voilà toute pâmée*.

Millette courut à la petite source où elle avait jadis pansé la blessure de Pierrille, et y trempa son mou-
15 choir, puis elle bassina les tempes et le visage de sa tante.

— Sapristi*, répétait Pascal, qu'est-ce que ç'aurait donc été si tu n'étais pas revenu ?

Au bout d'un moment, Catissou rouvrit les yeux,
20 qu'elle fixa sur Placide.

Elle poussa un long soupir de joie, et prenant dans ses mains la tête du jeune homme, elle la couvrit de baisers.



CHAP. III.

DÈS ce jour, La Queyrie prit un air de fête.

Quand le père Lorin rencontrait, dans les champs, quelqu'une de ses connaissances :

— Eh bien ! leur disait-il, avez-vous vu mon neveu, vous ? Et si l'on répondait : Non,

5

— Venez, ajoutait-il.

Et il conduisait *cet ignorant** à La Queyrie, où on lui présentait Placide.

On parlait, du reste, assez du brigadier dans le pays ; chacun le voulait voir, et les gamins, qui enviaient son pantalon rouge et sa croix, allaient jusqu'à

grimper* à La Queyrie pour l'apercevoir causant avec son oncle, sa tante, ou se promenant avec sa sœur. Jeantoux était venu à la ferme, pour faire connaissance avec celui qu'il nommait M. Placide, mais peut-être
5 aussi pour revoir mademoiselle Millette.

On était au jeudi de la semaine. C'est jour de foire à Saint-Alvère, et Pascal avait à vendre ses bœufs, bien engraisés, pour racheter son attelage d'hiver*.

— Nous irons tous à Saint-Alvère, avait-il dit la
10 veille. Et le lendemain Millette et Placide se trouvaient prêts, dès les six heures, l'une avec son costume coquet de paysanne: bonnet de tulle, jupe courte de ratine, tablier rouge, bas bleus et souliers à boucles; l'autre avec son uniforme *astiqué**, galons au bras et
15 croix d'honneur sur la poitrine.

Pascal s'habillait dans sa chambre. La Catissou devait garder la maison. Mathurin arrangeait les bœufs dans l'étable.

Le frère et la sœur se promenaient dans la cour, en
20 causant :

— Eh bien! disait Placide, et M. Pierrille, viendra-t-il aujourd'hui ?

— Sans doute, répondit Millette. Il l'a promis.

— Sais-tu, petite sœur, que je ne l'ai pas encore vu,
25 et qu'on m'en a parlé assez souvent depuis trois jours pour que je sois désireux de le connaître ?

— C'est vrai. S'il n'a pas pu venir, c'est qu'il était allé voir sa mère. Elle habite bien près du Bugue. Il a dû* revenir hier à la nuit. Tu vas le
30 voir ce matin.

- Très bien.
- *Savoir, Placide**, s'il va te plaire ?
- Pourquoi pas ?
- Je ne sais. Je voudrais bien qu'il devînt ton ami. 5
- S'il t'aime comme toi et *les vieux* le disent, et s'il te rend heureuse, oui, Millette, ce sera mon ami.
- Alors, tu l'aimeras.
- Il t'aime bien ?
- Oh ! beaucoup. 10
- Réellement ?
- Tiens ! c'est sûr ! Et moi aussi !
- Bonne petite sœur ! Vous ne vous fâchez jamais ?
- Jamais. D'abord, il me cède toujours tout*.
- C'est commode. 15
- Tu dis ?
- Rien.
- Méchant, va ! Non, vrai, vois-tu, Pierrille est un cœur droit, qui mérite l'affection de tout le monde, un bon travailleur et un fils dévoué ! . . . 20
- Allons, est-ce que tu crois que je ne le vois pas tel qu'il est ? Oui, ce doit être un digne et loyal garçon, puisque tu l'aimes. *Le vieux* me l'a dit : vous serez heureux ! Je suis content d'être arrivé avant le mariage, j'ai eu assez de journées dures à 25 avaler* pour que je savoure ce jour-là.
- Comme tu es bon, mon frère !
- Moi ? Où as-tu vu ça* ? Demande à mes amis les Bédouins si je suis bon !
- Taquin ! 30

Le père Lorin avait achevé de s'habiller, Il descendit, vêtu d'une sorte d'habit bleu, d'un gilet à ramages et d'un pantalon de couleur claire. Son cou était emprisonné dans une énorme cravate et son col relevé lui montait jusqu'aux oreilles. Il portait un grand chapeau de feutre brun et tenait à la main une grosse canne à pomme de cuivre.

— Eh! eh! les enfants! dit-il, nous voilà! Il ne s'agit plus que de partir*. Je suis sous l'uniforme aussi, moi, et rasé de frais. Regarde, Placide. Seulement, je n'ai pas la croix. La croix! Décidément ça te va bien: ça me réjouit l'œil. C'est fait exprès pour la tournure, ce ruban-là! Dis donc, tu nous raconteras un peu, là-bas, comment tu as attrapé ça*, hein! je te ferai voir le brigadier de gendarmerie. C'est un dur-à-cuire* aussi, celui-là, mais de la vieille école... Tu lui parleras campagne, pas vrai! Ah ça! ajouta-t-il, où est Mathurin? Mathurin! Bon, passe devant, mon garçon, et mène les bœufs à bonne place au foirail*. Tu m'entends? Très-bien! Ce sont de belles bêtes tout de même, mes enfants! une paire joliment assortie. Qu'attendons-nous encore?

— Pierrille, mon père, dit Millette. Je l'ai fait avertir par Mathurin.

25 — Pierrille? Ah! oui, fit le laboureur. C'est vrai! ce pauvre Pierrille! Je l'oubliais, moi, tous ces jours-ci.

* * *

Il était dix heures et tout se trouvait prêt pour le

départ. La Catissou, qui restait à la ferme, regardait complaisamment, du seuil de sa porte, le frère et la sœur qui causaient en se promenant lentement dans la cour. Le cœur de la bonne femme se gonflait de joie et elle jetait un regard d'orgueil sur les deux 5 jeunes gens, son fils et sa fille, comme elle les appelait.

C'est qu'avec son uniforme bleu de ciel et garance, avec son maintien martial, Placide était un beau garçon. C'est que Millette était vraiment jolie à faire 10 tourner toutes les têtes comme la girouette du clocher quand il fait du vent.

Mais la jeune fille paraissait émue, troublée et regardait du côté de Costo-Rasto, espérant toujours voir son fiancé sur la route. L'inquiétude lui était 15 entrée au cœur ; elle avait je ne sais que * pressentiment de mauvais augure qui lui faisait peur, et elle pensait avec crainte que, depuis quatre jours, Pierrille n'avait point paru à la ferme.

Placide ne fut pas sans remarquer cette émotion, 20 mais il ne voulait pas l'augmenter en parlant de Pierrille. Il affectait donc de causer de choses et d'autres, comme si, par ses propos, il eût pu distraire la jeune fille. Enfin, voyant qu'il n'y réussirait pas :

— Allons, dit-il, tu es décidément inquiète de ton 25 fiancé, ma petite sœur ?

— Oui, répondit-elle, j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé* du mal. Quatre jours sans venir, et il te sait là ! Oh ! il y a quelque chose de * nouveau, c'est sûr, et ce quelque chose-là me fait peur. 30

— Calme-toi. Voyons, tu as tort de t'alarmer, peut-être. Réfléchis... Viens à Costo-Rasto; ce n'est pas loin, et je saurai de suite de quoi il en retourne*. Si Pierrille est là-haut, je l'amènerai. Va, ne crains
5 rien, c'est un prisonnier à qui je ne ferai point de mal!

Le jeune homme s'éloigna rapidement et prit par le sentier des bois. C'était le chemin qu'il affectionnait autrefois, quand il était petit, et il se souvenait y être bien souvent venu dénicher les merles.

10 Une demi-heure après il était de retour.

— Eh bien! s'écria de loin Millette qui l'attendait au passage*.

— Pierrille ne viendra pas ce matin, dit Placide.

Mon Dieu!

15 — Ne crains rien: c'est sa mère qui est malade.

— Sa mère! dit la jeune fille avec un soupir. Ah! ce n'est pas lui! Mais est-elle bien malade, la pauvre femme?

— Les Terrade ne le savent même pas. C'est
20 Chéry, le cantonnier, qui a rapporté cette nouvelle à Costo-Rasto, ce matin. Pierrille avait fait dire à ses maîtres de nous avertir, et s'ils ne l'ont point fait, c'est qu'ils n'ont personne à la ferme. C'est là tout. Ton inquiétude est-elle calmée?

25 — Non... je ne sais pourquoi, mon frère... Ah! je suis sûre qu'il y a un malheur, là!

— A quoi vas-tu songer! Allons, puisqu'il faut tout te dire, Pierrille sera ici, sans faute, sur les deux heures de l'après-midi.

30 — Comment le sais-tu?

— Par les Terrade, qui le tiennent de* Chéry.
Sacrebieu ! eh ! tu es défiante, toi, petite sœur !

— Pardonne-moi, mon frère, j'ai si peur pour lui !

— Mademoiselle, fit le soldat avec une emphase
comique, je vous pardonne !



CHAP. IV.

PASCAL et son neveu partirent seuls pour Saint-Alvère, Millette ayant

désiré attendre Pierrille à la ferme.

- 5 Le laboureur monta sur son *Coco*, son cheval, petite bête noire, vive et craignant la mouche*, comme disait le père Lorin. Placide fit le trajet à pied aux côtés de son oncle.

Celui-ci se tenait droit et ferme sur son cheval qui
10 amblait le pas élégamment. Quelquefois *Coco* s'emportait et le cavalier montrait alors à son neveu qu'il *savait aussi conduire un cheval*, à quoi le chasseur d'Afrique répondait par un sourire.

- Pendant les vingt minutes que dura la route,
15 Pascal ne rencontra pas une seule personne sans lui présenter son neveu le brigadier. Il en était plus fier cent fois, tout méchant propos à part*, que de ses blés

ou de ses vignes, et, pour un cultivateur, je vous assure que ce n'est pas peu dire.



Arrivé à Saint-Alvère, il mit *Coco* à l'écurie chez Nicole, en prenant le bras de son neveu, il se lança

fièrement dans la foule des gens que la foire rassemblait. Ils allèrent ainsi vendre et acheter les bœufs au foirail, et les bouviers regardaient avec une sorte d'admiration *lou nebou dé o paï Lorin* *.

5 Le bonhomme se carrait, plein d'orgueil, et lançait à droite et à gauche des coups d'œil qui semblaient défier quiconque de lui opposer un héros pareil à Placide.

Si* le jeune homme eût été vain, il n'eût pas manqué de se faire prendre en *mauvais œil* ; mais sa con-
10 tenance gracieuse, polie et toute franche, adoucissait ce que l'allure du père Lorin pouvait avoir de rogue* aux yeux généralement peu bienveillants de ces gens de village.

Le sous-officier plaisait à tout le monde, et chacun
15 se disait en admirant sa tournure militaire :

— Par ma foi, c'est un beau gaillard et qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux* ; avec cela, l'air franc et avenant, un *brave* soldat, vrai !

On allait même jusqu'à dire que le vieux Lorin
20 avait raison d'en être fier.

Celui-ci conduisit son neveu un peu partout, au foirail des moutons et des porcs, à celui de la volaille, à celui des rubans et de la mercerie, au milieu de la foire, parmi les paysans et les paysannes qui voyaient
25 non sans complaisance le brigadier les saluer en passant.

Il entra même au presbytère. Le curé accueillit le jeune homme en véritable ami, le complimentant sur sa décoration, lui offrant une prise* et lui parlant
30 du temps d'autrefois, où il l'avait connu si *diable* :—

Car, disait le bonhomme, je vous ai fait faire votre première communion, monsieur le chevalier de la Légion d'honneur.

Puis, de là, et pour faire contraste, sans doute, le père Lorin entra au café. Il y avait, sur les murs, 5 une douzaine de médaillons peints à *fresque*, et représentant des scènes variées de la guerre d'Afrique. Il fallut absolument que Placide cédât* au désir de son oncle et racontât comment s'étaient passés les combats, dont quelque barbouilleur nomade avait 10 doté, en règlement de compte*, le *café du Château-Vieux*.

Placide fit de son mieux le récit des dernières campagnes, de la prise de la Smala, de la bataille d'Islay, de l'assaut d'El Aghouat, et d'autres combats 15 encore dans les broussailles ou le désert, et il excita au plus haut point l'admiration de ses nombreux auditeurs. Le vieux père Lorin rayonnait et eût volontiers embrassé son neveu devant tout le monde. Il avait cela d'excellent* qu'il aimait Placide pour 20 Placide et non pour lui-même.

Bref, le sous-officier obtint, ce jour-là, un triomphe complet, au grand contentement de son oncle qui put se vanter, avec raison, de n'avoir point perdu sa journée, d'autant plus—on n'oublie jamais le 25 solide*—d'autant qu'il avait réalisé, en outre, un assez beau bénéfice dans la vente et l'achat de ses bestiaux.

* * *

Il faisait presque nuit quand le père Lorin songea

qu'il était grandement temps de s'en retourner à La Queyrie.

— Comme toutes ces visites vous retardent, dit-il à Placide, et encore n'avons-nous pas vu tout notre monde*. Je t'aurais voulu présenter à M. Pradel, le médecin qui t'a soigné, il y a bien longtemps.

— Bon ! dit Placide, ce sera pour une autre fois.

— Sans doute, fit le laboureur.

10 Ils allèrent demander Coco à l'écurie, puis Pascal se mit en selle et donna un coup d'éperon au cheval qui partit au petit trot.

Ils n'avaient pas fait dix minutes de chemin sur la route qu'ils virent venir à eux, au galop d'un gros 15 cheval de trait*, un jeune homme, vêtu à la façon des paysans, et que, malgré la brume, Pascal reconnut au bout d'un moment.

— Camarade, dit-il à Placide, voilà le Pierrille en question*.

20 C'était en effet Pierrille, pâle, échevelé, l'air égaré. Il allait la tête baissée sur son cheval, sans regarder autour de lui.

Comme il passait à côté de nos deux voyageurs, le père Lorin l'appela brusquement :

25 — Ho ! Pierrille, ho ! cria-t-il.

Le jeune homme détourna la tête et arrêta son cheval d'un coup de poignet vigoureux.

— Où vas-tu ? dit le laboureur.

— A Saint-Alvère !... Si vous saviez... Ma mère 30 se meurt... Il faut que M. Pradel me suive...

— Attends-nous, garçon ! fit Pascal en tournant bride . . . Ta mère ! . . .

— Ah ! dit Pierrille avec énergie, il faut la sauver !

Il aperçut Placide et vit bien que c'était le frère de Millette, mais il ne lui dit mot. 5

On s'arrêta devant la porte de M. Pradel.

Pierrille et Pascal entrèrent. Placide prit la bride des chevaux et les maintint*. M. Pradel dînait, il se leva aussitôt de table, ordonna de seller son cheval, prit son chapeau, son manteau et sortit. Pascal lui 10 présenta alors son neveu, et le soldat et le médecin échangèrent une cordiale poignée de main.

Pierrille se promenait de long en large sur la route poussant du pied les cailloux, et de temps en temps se frappant le front avec désespoir. 15

Quand le cheval de M. Pradel fut sellé, on partit. Jusqu'à La Queyrie on marcha au trot, et presque sans échanger une parole.

Placide eût pu* essayer d'engager avec Pierrille quelque conversation, mais il ne l'osa point, trouvant 20 toute espèce de parole banale en face de la douleur du pauvre garçon.

Une fois au pied de La Queyrie, Pascal s'arrêta.

— Nous vous quittons, dit-il. Courage, Pierrille ; courage, mon enfant. 25

— Mon oncle, dit alors Placide, je vais prendre votre place sur ce cheval et j'accompagnerai ces messieurs. Je ne veux pas laisser Millette dans l'inquiétude, et je reviendrai avec Pradel, portant des nouvelles. 30

— Bien, mon garçon, fit Pascal qui descendit de cheval. Va ! et bonne chance !

Le chasseur d'Afrique sauta en selle, et les trois chevaux partirent, pendant que Pascal gravissait pas à pas le sentier de La Queyrie, où les pâles verres luisants commençaient déjà à briller parmi les buissons.

* * *

La nuit gagnait peu à peu* : il faisait heureusement une belle nuit claire et une lune splendide. Les champs et les bois semblaient comme baignés dans une lumière grise qui donnait à tout* des proportions étranges, et les hauts peupliers allongeaient sur la route leurs grandes ombres rectilignes. Presque aucun bruit, seulement un murmure : le ruisseau qui coulait dans les prés, en longeant le chemin, les insectes de nuit qui chantaient dans les herbes.

Les fers des chevaux rendaient, en frappant sur le sol, un bruit mat suivi d'un tintement argentin. M. Pradel marchait en avant, enveloppé dans son manteau, et Pierrille, nu-tête, le suivait, à côté de Placide.

Nul ne parlait. De temps en temps, Pierrille animait son cheval en le frappant du pied et l'animal secouait sa crinière en hennissant. C'était tout.

25 Une heure peut-être s'écoula ainsi.

Enfin, Placide se rapprocha de Pierrille, et lui demanda amicalement* s'il avait passé par La Queyrie en se rendant à Saint-Alvère.

— Non, répondit Pierrille avec tristesse . . . Le mal est prompt et le temps presse.

— Sommes-nous encore bien loin de votre mère ?

— Dans une demi-heure nous la verrons . . . 5

— Hâtons-nous, dit Placide.

Et, donnant un coup de talon à son cheval, il lui fit prendre aussitôt le galop.

Ils n'échangèrent plus une seule parole, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. 10

La mère de Pierrille habitait une sorte de cabane construite à chaux et à sable* un peu avant d'arriver au village de Vers.

Du dehors, on voyait briller à travers l'unique fenêtre de ce pauvre logis la lumière tremblante et 15 faible d'une chandelle de résine.

Pierrille sauta vivement à bas de son cheval, et frappa à la porte de la chaumière. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années vint ouvrir.

— C'est vous, monsieur Pierrille ? dit-il. 20

— C'est moi. Eh bien ! ma mère ?

— Elle dort.

Le jeune homme entra, avec précaution, suivi du docteur et de Placide. A la clarté de la résine, il s'approcha du lit où dormait sa mère. A côté, une 25 vieille femme, ridée comme une pomme de l'autre saison, une voisine, la mère de cet enfant qui avait ouvert à Pierrille, veillait.

— Chut ! dit la vieille, elle repose maintenant. Laissez-la ! 30

— Y a-t-il longtemps, demanda le docteur, qu'elle est ainsi ?

— Peut-être bien une heure, monsieur . . . et ce sommeil lui est venu après une crise effrayante où j'ai cru qu'elle allait passer*.

M. Pradel s'était penché vers la malade, dont le profil pâle, amaigri, ossifié, se dessinait* sur le lin jauni de l'oreiller. Pierrille épiait avec inquiétude la physionomie du docteur ; mais cette physionomie
10 était impassible, et le jeune homme n'y put rien lire.

— Eh bien ? fit-il alors, à voix basse . . .

M. Pradel prit à part le pauvre garçon et lui dit gravement :

15 — Soyez fort, mon ami . . . Je vous prie, ayez du courage. Votre mère est perdue.

Le pauvre Pierrille poussa un gémissement de douleur.

— Morte . . . morte ! dit-il.

20 — Pas encore, non ! mais tout effort serait inutile. On ne peut la sauver. Cet état de prostration où vous la voyez est peut-être la fin de tout.

— Mon Dieu ! ma mère ! ma mère ! Ah ! s'écria Pierrille, eh ! bien, moi, je la sauverai, moi !

25 M. Pradel leva légèrement les épaules, et prenant la main du malheureux :

— Calmez-vous, calmez-vous, dit-il. Voyons, soyez un homme, mon ami !

— Ma mère ! . . . ma pauvre mère ! répétait Pier-
30 rille, dont toute la surexcitation était tombée tout à

coup . . . Oh ! elle ne m'entend plus déjà . . . elle est morte ! . . . Ma mère !

Placide s'élança vers lui au moment où il allait se jeter comme un désespéré sur le corps de la pauvre femme, en l'entraînant au dehors, pendant que M. 5 Pradel s'asseyait au chevet de la mourante :

— Mon ami, lui dit-il, au nom de Dieu, soyez fort ! Du courage !

— Ah ! . . . dit Pierrille. Si vous saviez comme je l'aimais ! . . . Ma mère, c'est ma mère, entendez-vous ? 10 Oh ! mais vous me comprenez, vous, vous ! *mon frère.*

— Pauvre enfant, murmura le soldat, oui, je comprends tout ce que vous souffrez, tout. . . Mais vous êtes un homme, Pierrille. . . Voyons, Pierrille, je vous 15 en prie, soyez fort . . .

— Oui, dit le jeune homme, vous avez raison. Merci. Voyez, je n'ai plus rien*. C'est fini. . . Je suis fort comme vous le dites. Venez. . . Ah ! venez . . . je veux la revoir. Elle vit encore ! . . . Elle vit ! 20

La pauvre femme était toujours dans ce triste état d'abattement et d'insensibilité où ils l'avaient trouvée*. Pierrille se tenait debout auprès du docteur, et se mordait les poings jusqu'au sang, l'œil fixe, muet, et comme pétrifié dans sa douleur. 25

Une heure au moins s'écoula.

Il se faisait dans cette étroite et sombre pièce un silence lugubre, qui contrastait avec la calme beauté et les doux murmures du dehors. La nuit était belle, claire, pure ; une douce brise agitait les bois, et la 30

lune éclairait doucement cette cabane noire et triste, où quelqu'un allait *passer*, où mourait dans son coin la paysanne après avoir traîné le licou du labeur*...

5 Placide se tenait auprès de la fenêtre entr'ouverte, assis sur un méchant escabeau, les yeux fixés sur le visage contracté de Pierrille, que la chandelle éclairait d'un reflet rougeâtre. La voisine s'était retirée, accompagnée du petit garçon qui avait remmené à Vers
10 le cheval que Pierrille avait emprunté. Il ne restait donc plus dans la chaumière que le docteur, les deux jeunes gens et la mourante.

M. Pradel fit signe à Placide de s'approcher, et quand le jeune homme fut auprès de lui :

15 — Je vais partir, je n'ai plus rien à faire. La pauvre femme ne reprendra point connaissance et s'en ira ainsi, doucement, doucement.

— Bien, fit le soldat, je demeure.

— Mon ami, dit le docteur à Pierrille, si votre mère
20 revient à elle, donnez-lui quelques gouttes de cette potion que j'ai préparée* tout à l'heure. C'est là tout ce que je peux ordonner. Du courage, et adieu !

— Merci, répondit le jeune homme.

Au bout d'un moment, on entendit le cheval de
25 Pradel partir au trot, et le bruit se perdit peu à peu dans l'éloignement*.

Alors, le fiancé et le frère de Millette demeurèrent seuls au chevet de la pauvre femme qui allait mourir.

* *

Elle ne reprit pas connaissance ; elle mourut, comme

l'avait dit le docteur, au milieu de cette prostration suprême qui l'avait saisie, et quand l'aube vint, le pauvre Pierrille sentit la main de sa mère se glacer peu à peu dans la sienne.

Et quand elle fut froide et raide, il se leva comme une statue, la regarda, et, avec un grand cri sauvage, déchirant, un cri qui tenait du sanglot et du rire*, il se laissa tomber comme une masse dans les bras que lui tendait Placide.

Douce et mâle étreinte qui unissait pour jamais ces deux êtres, car, s'il est un lien cher et puissant, c'est celui qui attache le malheureux à l'homme qui comprend son malheur.

Quand Pierrille se dégagea des bras de Placide, son visage était, en apparence, calme et froid, mais deux grosses larmes lui coulaient des yeux. Il regarda Placide et lui serra la main sans rien dire, et puis il le conduisit au chevet de la morte, et d'un accent comme enfantin :

— Ami, dit-il avec un sourire navrant, c'est ma mère ! . . . Maman ! ajouta-t-il ensuite en éclatant en sanglots, maman !

Et il se précipita sur le cadavre, l'embrassant, le pressant dans ses bras, lui parlant, comme si la mort n'était pas sourde.

Placide se sentait étouffer. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. L'air frais lui fit du bien. Il regarda le fiancé de Millette sanglotant, agenouillé près du lit mortuaire, et des larmes attendries coulèrent sur ses joues hâlées.

Elle dura longtemps la prière du fils au chevet de sa mère, longtemps il dura ce sanglot déchirant qui partait du cœur de l'enfant et que la morte n'entendait pas. Enfin Pierrille se releva, et regarda autour de lui de l'air égaré d'un homme qui s'éveille.

En apercevant Placide, il dit :

— Maintenant, je veux aller à La Queyrie. . . Ah ! voyez-vous, Placide, j'ai besoin de parler à Millette.

— Venez donc, dit le soldat.

10 Pierrille jeta encore un regard sur le lit, il regarda ce visage contracté par l'agonie, poussa un dernier sanglot et sortit brusquement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la vieille voisine qui venait savoir des nouvelles de la pauvre
15 malade.

— Entrez là, lui dit Pierrille en montrant la cabane, et priez pour elle.

La bonne femme tressaillit et entra.

— Allons, partons, partons ! répéta par deux fois
20 le malheureux, avec toute la folie du désespoir.



CHAP. V.

Le cheval de Placide avait passé la nuit dehors, attaché par son licol à un arbre. Pierrille le monta et Placide alla redemander la jument qu'on avait déjà prêtée* la veille.

Pierrille était très aimé à Vers, et l'oncle de Placide y était même connu. On lui prêta de bonne grâce la jument, et les deux jeunes gens reprirent au galop 10 cette route qu'ils avaient déjà parcourue* durant la nuit.

— Il y a quelques heures, dit Pierrille, en passant par ici, j'espérais encore. Maintenant, tout est fini.

Le soldat lui répondit alors gravement :

15

— C'est le sort.

Chez nous, il existe encore ce sentiment de résignation qui tient à* la fatalité et fait qu'on se croise les bras sous les coups du malheur.

Jusqu'à La Queyrie, voilà tout ce qu'ils dirent. Comme ils s'engageaient dans le sentier* de la ferme :

— Allons, dit Pierrille, je vais apporter le deuil dans cette maison, où il n'y a maintenant sans doute
5 que la joie !

Les Lorin et Millette avaient entendu le pas des chevaux sur la route, et ils accoururent ensemble.

Lorsque Millette aperçut son fiancé pâle, abattu, les yeux rougis, les joues caves, elle ne put retenir un cri
10 d'effroi, et s'élançant vers lui :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout émue, Pierrille, qu'as-tu donc ?

— Ma mère est morte, Millette, répondit le jeune homme.

15 Elle poussa un soupir de douleur et demeura pétrifiée.

— Ah ! mon pauvre garçon ! dit Pascal en tendant les bras à Pierrille, qui s'y précipita avec effusion.

Il se fit alors entre* ces cinq personnes, toutes frap-
20 pées par un même coup, un silence triste et sombre comme celui de la mort.

Millette s'était approchée de Pierrille et lui avait pris la main, pendant qu'il appuyait son front contre la poitrine du vieux Lorin, tout ému. Derrière eux,
25 Placide et la bonne Catissou se tenaient embrassés ; la bonne femme sanglotait et le jeune homme contemplait d'un oeil morne le triste fiancé de sa sœur.

Cela dura longtemps. Enfin, Pierrille se dégagea des chères étreintes de Pascal et de Millette, puis
30 d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée* :

— Je vous demande pardon, les Lorin, dit-il, de venir comme cela pour vous apporter les larmes et le chagrin. . . Mais je sais que vous m'aimez . . . je sais que vous l'aimiez aussi . . . et . . . (et d'ailleurs allez, ce n'est pas ma faute! . . . Ah! mon Dieu! mon 5 Dieu! . . .

— Garçon, dit Pascal gravement, c'est l'arrêt de là-haut*. Il y a des moments où il faut s'incliner là-devant. C'est une épreuve!

— Ma pauvre mère! . . . murmurait le malheureux. 10

— Oui, continua le laboureur, elle était bonne et tu l'aimais. . . Elle était ta joie, comme tu étais son orgueil. Tu espérais la garder toujours auprès de toi. Dieu ne l'a pas voulu. Que veux-tu*? Ecoute, mon 15 pauvre : Il y a vingt ans, j'avais un fils, moi aussi, et j'e l'aimais comme tu aimais ta mère. Il avait cinq ans déjà, il nous souriait, nous connaissait, nous parlait. Ne pleure pas, femme, ce fils est mort. Nous avons dit le cœur déchiré : 'Mon Dieu, que votre volonté soit faite. . . ' Et, garçon, au lieu d'un, il 20 nous a donné deux enfants. . . Les voilà, Pierrille. . . Dieu fait bien ce qu'il fait. Après la souffrance, il nous donne la consolation, le baume après la blessure.

Le vieillard s'arrêta. Pierrille le regardait avec 25 des yeux avides et pleins de larmes, et il lui dit :

— Parlez encore, monsieur Lorin . . . parlez. . . . Ah! vos paroles me font du bien.

Les deux femmes pleuraient, et Placide se mordillait la moustache en frappant du pied. 30

L'émotion le gagnait aussi*.

— Je n'ai plus rien à te dire, reprit le vieux Lorin. Prie pour ta mère, et comporte-toi comme il convient à un homme. Voilà le devoir* ! Et puis, garçon, 5 pense qu'il te reste encore ici-bas une famille et des amis, deux vieillards qui t'aiment comme un père et une mère, Pierrille, et au foyer desquels ta place est toujours gardée comme à un enfant de la famille.

— Oh ! s'écria Pierrille. Vous avez raison de me 10 plaindre et de m'aimer, car je souffre, je souffre bien... Et j'ai tout fait pour la sauver !



CHAP. VI.



ix mois à peu près se
passèrent. S'il est un
souverain remède à toute
blessure, c'est le temps,
et les moins ingrats.

subissent cette loi fatale qui veut que l'oubli des
morts entre dans le cœur de l'homme presque aussi
vite que l'herbe et la mousse poussent sur leurs
tombeaux. Non que ce soit l'égoïsme qui ferme
l'oreille du vivant à ces voix d'outre-tombe*, mais
c'est que la douleur engourdit comme le sommeil
et que toute blessure morale se cicatrise, avec les
jours, comme les blessures physiques. Peu à peu,
avec le temps, les morts sont pour nous seulement
des absents. On s'habitue à en parler comme d'un
ami qu'on a quitté hier et qu'on reverra demain. On
les croit vivants et quand on y songe, on se les re-
présente allant et venant, gais ou tristes, comme on
les a toujours vus*. La blessure s'est fermée. On

peut y porter la main* : elle ne se rouvrira plus. D'ailleurs, on a toujours, pour se rattacher au monde, quelque affection née d'hier parfois, et qui, vous paraissant avoir existé toujours, vous paraît encore
5 éternelle. Cela est ainsi. A mesure qu'une fleur se fane, une autre fleur s'entr'ouvre, et tout se renouvelle, et tout se succède dans l'ordre immuable des choses.

A Pierrille orphelin, sans parents, il était resté les
10 Lorin, c'est-à-dire l'amitié, il était surtout resté Millette, c'est-à-dire l'amour. Le pauvre garçon avait d'abord bien souffert, en songeant qu'il ne reverrait plus celle qu'il chérissait tant et qui l'avait tant aimé ; longtemps, malgré tous ses efforts, il n'avait pu, sans
15 pleurer, penser que cette séparation était éternelle, mais, peu à peu, et comme toujours, son cœur s'était, pour ainsi dire, ranimé au milieu de l'affection des gens de La Queyrie, auprès de l'amour pur et saint de Millette.

20 De jour en jour, sa tristesse avait diminué, ses larmes s'étaient taries, son cœur s'était apaisé. Le sourire était revenu à ses lèvres, un soir, sur la terrasse, comme il causait avec sa fiancée. Un autre
jour, il avait oublié le passé en songeant à l'avenir.
25 Il revenait peu à peu à son ancienne gaieté, à son langage enjoué*, à son rire franc, et la bonne Millette, dont tout cela était l'ouvrage, s'applaudissait intérieurement de cette espèce de convalescence.

Quand les six mois furent passés, tout avait repris
30 à La Queyrie son aspect accoutumé, et rien n'y était

changé, si ce n'est qu'autour du foyer de la ferme s'asseyait un enfant de plus.

Placide s'était remis au labour et à ce qu'il appelait la *manœuvre*, comme s'il n'eût jamais fait que cela. Il avait, depuis longtemps, quitté l'habit serré* du 5 chasseur d'Afrique pour la veste bleue du paysan, et le sabre du soldat pour la bêche ou le hoyau du travailleur.

Seulement le père Lorin avait voulu *absolument* que son neveu gardât* au moins son ruban rouge à la 10 boutonnière de sa veste, et Placide se distinguait des autres paysans par ce signe glorieux et aussi par cette démarche assouplie et un peu rude qui est le propre des militaires.

On l'aimait beaucoup à Saint-Alvère, ce brave 15 garçon de *brigadier*, et quand Pascal disait, en montrant à un visiteur une sorte de trophée du sabre et de deux longs pistolets arabes tout damasquinés qui appartenaient à Placide et qu'on avait suspendus* 20 dans la grande salle :

— Ceci est à *lui* ! ce sont ses armes !

Le visiteur répondait par un salut très respectueux, comme au service*.

Placide était devenu l'ami intime de Pierrille et celui-ci lui portait une véritable affection fraternelle. 25 Les deux jeunes gens causaient souvent ensemble, et toutes leurs conversations roulaient à peu près sur le sujet qui les intéressait davantage l'un et l'autre : la Millette.

— Tu seras un bon mari, je pense ? disait le frère, 30

avec cette loyauté franche qui faisait le fond de son caractère.

Et le fiancé répondait avec un sourire assuré :

— Ne crains rien. Je l'aime tant qu'elle ne pourrait
5 pas avoir un sort meilleur que celui que je lui ferais.

— Brave garçon ! répliquait alors Placide. Tu ne
sais pas tout le plaisir que tu me fais en me disant
cela. C'est que je veux pour ma petite sœur un
avenir beau comme le ciel de l'Algérie, ma foi, et
10 quand je suis sûr que mon souhait s'accomplira . . .
eh bien ! Pierrille, je suis plus content que quand le
père Bugeaud m'a posé la croix, là*. . . Vrai de vrai !
C'est la vérité !

Un jour il dit à Pierrille :

15 — Combien as-tu d'argent à toi, pour entrer en
ménage* ?

— Dame ! fit le jeune homme, j'ai bien cent cin-
quante écus. Ce n'est pas le diable*.

— Ma foi, non. . .

20 — Mais cela suffit pour en gagner d'autres, et quand
on a le cœur à l'ouvrage, la huche au pain* s'emplit
tous les jours, tu peux le penser.

— C'est vrai, dit Placide, mais il faut songer aux
mauvais côtés de tout, mon ami. Je ne sais pas si
25 les vieux ont assez d'argent pour vous monter un
intérieur, je ne le crois pas. Et si tu tombais au
sort*, dans trois mois. . .

— Ah ! . . . fit Pierrille, oui . . . le sort ! . . . Bah !
est-ce que je partirai ? j'aurai un bon numéro !

30 — Je te le souhaite. Mais si tu ne l'avais pas ?

Un homme coûte gros*. . . Eh bien ! comment ferais-tu ?

— Placide, Placide, dit Pierrille en secouant la tête, ne parlons pas de ça . . . quand j'y songe, je suis tout triste. Laisse-moi mon assurance que j'aurai un bon 5 lot*, j'aime mieux cela !

Pierrille ressemblait à un homme qui ferme les yeux afin de ne point voir le fossé qu'il lui faut franchir.

Placide le comprit.

— Soit ! répondit-il simplement. 10

Et il se prit à penser, à part lui*, que sa Millette serait bien malheureuse s'il lui fallait se séparer de son fiancé.

— Bah ! conclut-il après un moment de réflexion, nous n'en sommes pas encore là*. 15

*
* *

Et pourtant on y arriva, car le temps, qui enlève la souffrance, l'apporte aussi souvent. Les trois mois qui séparaient encore le pauvre Pierrille de cette époque, passèrent vite aussi, et le jour vint où il fut mandé à Saint-Alvère pour satisfaire à la loi du 20 recrutement.

Placide seul l'accompagna. Les Lorin demeurèrent à la ferme, auprès de Millette, qui était toute transie* et qui priait.

Les jeunes gens étaient réunis sur la place de la 25 mairie, en habits de fête, tous bruyants et tapageurs, comme gens qui cherchent à s'étourdir sur* le sort qui les attend.

Il était midi, quand Pierrille arriva, un peu pâle et cachant mal son émotion sous un sourire, chacun l'entoura, lui tendit la main et le salua comme un collègue.

5 — Allons, Pierrillou, dit le grand Mathieu, le fils de l'aubergiste, tâche d'amener* un bon numéro, car ta Milletto pleurerait s'il te fallait la quitter avant le mariage.

il me dit
15 — Et, ajoutait Peyrounil, un fin parleur, bien se pourrait qu'elle ne t'attendit pas* si tu la quittais comme cela pour le régiment.

Ils n'y entendaient peut-être point raillerie*, mais ces propos déchiraient le cœur du pauvre garçon, qui leur dit enfin, doucement :

15 — Je vous en prie, ne me parlez pas de cela !

Jeantoux n'était pas loin. Il vint, le sourire aux lèvres, vers les jeunes gens et leur tendit la main.

— Eh bien ! dit-il, voilà le moment* ! Tout sera décidé dans une heure. On dit que tu n'es pas très
20 rassuré, Pierrille ?

— Je suis comme je suis, dit le jeune homme avec un peu d'humeur et en cherchant à s'éloigner.

— C'est juste, fit Jeantoux, et ce n'est pas moi qui te blâme.

25 — Alors, pourquoi me parler ? Laisse-moi.

Jeantoux reprit avec un faux air de bonhomie qui ne lui allait point mal* :

— Décidément, dit-il, *ils* avaient raison.

— Qui, *ils* ? demanda Pierrille.

30 — Eh ! parbleu, les camarades* . . . Lanier, Espérou

il se levait = il m'aurait

et les autres... disaient tout à l'heure qu'on t'avait vu pleurer comme un enfant, hier, à la nuit, dans le chemin de Costo-Rasto, et, comme je leur soutenais que cela n'était pas...

— Tu le soutenais à tort*, dit Pierrille, qui avait légèrement rougi... Il fallait les laisser dire. Qu'est-ce que cela me fait que des mauvais gars jasant sur mon compte?

— D'autant plus, ajouta Placide qui observait Jeantoux depuis quelques moments, d'autant plus que si ces messieurs trouvent mauvais* ce que font les autres, et nous surtout, on peut leur répondre qu'ils viennent nous le dire à nous-mêmes et qu'on les satisfera comme ils voudront. Ceci soit dit pour tous ceux qui se mêleraient de mettre leur main* à ce qui ne les regarde nullement. Vous m'entendez, Jeantoux?

— Je vous entends, dit le jeune homme avec son expression méchante.

— Très bien alors, fit l'ex-brigadier qui lui tourna le dos en entraînant Pierrille.

M. M. M.

Jeantoux les regardait s'éloigner en haussant les épaules;

— Si le bon Dieu était juste, murmura-t-il, comme il vous donnerait un mauvais numéro à ce grand faraud-là!

Il les vit entrer à la mairie, et les suivit alors, non sans une certaine émotion, car il ne pouvait songer

sans tressaillir que si Pierrille partait, la Millette serait libre. Il entra dans la salle où se tenait le conseil et vit Placide, debout, parlant avec Pierrille, qui baissait la tête et semblait absorbé.

- 5 — En voilà un, pensa-t-il, qui n'en imposera pas à la chance par sa bonne mine* !

Au même moment il avisa Claude Gautier, un de ses amis de cabaret, qui était entré, lui aussi, dans la mairie comme spectateur.

- 10 — Eh bien ! lui dit-il, qu'est-ce que je t'avais promis l'autre jour ? Regarde-moi si je n'avais pas raison. Le Pierrillou ne fait plus son *fendant* à l'heure qu'il est* ! Le voilà plus blanc qu'un linge et tremblant comme la feuille.

- 15 — Oh ! répliqua Claude Gautier, tremblant . . . il n'en est pas encore là* !

— Guère moins, va. Ces apprivoiseurs de femmes ne sont pas les plus courageux quand il s'agit de* choses sérieuses.

- 20 Claude fit un mouvement qui signifiait : 'Tais-toi donc, les voisins pourraient nous entendre !' se croisa les bras et regarda Pierrille, que le maire appelait justement et qui s'avancait tout droit vers l'estrade.

- 25 Le pauvre garçon faisait tout son possible pour paraître calme, et quand il eut la main dans l'urne, il jeta sur Placide un regard poignant qui voulait dire bien des choses.

Placide répondit par un geste d'encouragement.
30 Alors, le *fiancé* présenta son numéro au maire.

— Trois ! lut celui-ci gravement, et aussitôt il courut un grand murmure dans la cour.

Pierrille demeura muet, figé à sa place, et Placide fit un mouvement de colère qu'il accompagna d'un juron énergique. 5

Cependant l'autre mauvais gars, le Jeantoux, criait de gaîté :

— *Numéro trois !* Vive la vie ! voilà la Millette veuve avant d'être mariée ! Hé ! Gautier, mon ami, viens, je régale et je paie bouteille* ! Du Frontignan, 10 si tu veux ! Viens, Gautier !

* * *

— Allons, disait Pierrille en reprenant tristement, appuyé sur le bras de Placide, le chemin de La Queyrie, il faut avouer que je ne suis pas de ceux qui ont beaucoup de chance, moi, tout de même ! 15 Fini ! c'est fini pour moi. Les Lorin ne sont point riches à déboursier une si forte somme, et pas plus les Terrade qu'eux. Je n'ai rien à moi ; il me faudra partir.

— Qui sait, répondit Placide, et la révision* ? 20

— Ah ! oui, fit Pierrille, parlons-en.

— Le fait est que tu n'es point taillé dans le moule de ceux qu'on refuse.

— Il y a des moments où je comprends qu'on se coupe un doigt* pour ne point servir. 25

— Oh ! oh ! ce n'est pas une bien belle idée, cela, dit l'ex-brigadier. Le gouvernement vous prend tout de même et vous envoie, pour sept ans, dans une

compagnie de discipline, en Algérie. Amusez-vous donc ! Ce n'est pas que l'Algérie soit un vilain . . . vrai Dieu ! un ciel, une sève, des arbres . . . et le reste . . . mais sept ans de punition, fichtre ! . . .

5 J'espère que ce n'est pas sérieux ce que tu dis là ?

— Non ! non, ce n'est pas sérieux . . . Je ne sais pas ce que je dis . . . Ah ! mais, Placide, c'est que, vois-tu, quitter Millette . . . la quitter ! C'est un coup dans le cœur* ! Et elle, mon Dieu, qu'est-ce qu'elle va
10 dire, la pauvre fille ?

— Elle va pleurer, comme toi, mon brave Pierrille . . . Mais ne pouvez-vous faire que cela ? Allons, du courage, on s'en va trouver M. le Maire et le curé et M. le juge, et on tâche d'avoir des protections, une
15 avance d'argent, est-ce que je sais* ? Rien n'est perdu tant que tu n'as pas le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, voyons, Pierrille . . . et il peut se trouver un hasard, un bonheur* . . . Ah ça ! morbleu, on a vu plus étonnant que cela ! Réfléchis . . . Qu'est-ce qu'il
20 y a donc d'irréparable dans ton affaire ?

Pierrille regarda Placide d'un air étonné, car il y avait, il ne savait quel accent inaccoutumé dans les paroles de l'ancien soldat. On eût dit qu'il cherchait à ne point trop parler et que ce qu'il disait lui échappait malgré lui, dans son émotion. Il était pâle, il
25 souriait, il s'efforçait de paraître calme et, quelque troublé que fût Pierrille, il* avait encore assez de sangfroid pour s'apercevoir que le frère de Millette devenait tout ému malgré lui-même.

30 — Ah ça ! Placide, tu as quelque chose* . . . Je ne

sais ce que c'est . . . mais tu es tout changé. Voyons, qu'as-tu ?

Le *brigadier* essayait de sourire.

— Rien, par ma foi, rien . . . Que veux-tu que j'aie* ? je cherche à te consoler, voilà tout . . . Je te dis qu'il ne faut pas te désespérer encore, et c'est la vérité. On pleure aujourd'hui, on rira demain, peut-être. Moi, je n'ai rien . . . Si j'avais quelque chose, ce serait du chagrin, mais je n'en ai pas, car (je ne sais pourquoi) je suis sûr que tu ne partiras pas. Une idée comme ça* ! 10

Pierrille demeura pensif, et Placide se tut jusqu'à La Queyrie, où, en arrivant, ils trouvèrent toute la famille dans la consternation et les larmes.

On savait déjà la nouvelle.

C'était Jeantoux qui avait dépêché vers la ferme 15 un gamin, afin d'apprendre à Millette quel numéro avait amené son fiancé.

— Tiens, avait dit le mauvais drôle, voilà un sou pour toi, et ne dis pas que c'est moi qui t'envoie.

— Ah ça ! pourquoi cela ? demandait Gautier. 20

— Parce que je ne veux point passer aux yeux de la *Millette* pour un oiseau de mauvais augure, quoique je sois pourtant satisfait de me dire que c'est par moi qu'elle saura l'affaire*. Il faut toujours se garder une porte de derrière. 25

C'était, à ses moments*, un fin matois que le Jeantoux. Malheureusement, quand la passion l'emportait, adieu son esprit et sa ruse ! Il ne restait plus chez lui que la violence et la rudesse, choses qui ne peuvent jamais, dit-on, mener à bien. 30

Jeantoux
le maître



CHAP. VII.

E lendemain, sur le midi,
Jeantoux vint à La Queyrie.
Il apportait, disait-il, *ses*
consolations pour la famille.

5 Placide et Pascal étaient aux champs. La Catissou
coupait, dans la pièce du Cadet, du petit blé d'Espagne*
pour les bœufs.

Jeantoux ne trouva à La Queyrie que Millette,
mais c'était elle surtout, elle seule pour parler vrai,
10 qu'il cherchait. Il se sentit joyeux en la voyant et
l'aborda chapeau bas et le compliment à la bouche.

— Ah! c'est ~~vous~~, Jeantoux, dit la jeune fille en
l'apercevant; vous venez donc à La Queyrie mainte-
nant?

15 — Est-ce un reproche? demanda le jeune homme.

— Non, répondit-elle, ou, si c'en est un, c'est celui
de ne pas venir souvent nous voir.

Millette était bonne, et elle avait la confiance que donne la bonté. Elle se laissa aller* avec Jeantoux à une de ces conversations intimes, où chacun trahit avec une sorte de joie le secret de ses bonheurs et de ses chagrins. 5

Elle parla de Pierrille, elle lui dit combien elle l'aimait, oh ! de tout son cœur, et qu'elle l'aimait comme ça depuis l'enfance.

C'était rappeler à Jeantoux un passé qu'il haïssait.

— Oui, dit-il, depuis l'enfance, je le sais bien, 10 demoiselle. Il vous aimait dès ce temps-là, lui aussi ! Tout petit, vous alliez ensemble au *Riou* . . . Je m'en souviens. Et comme vous aviez plaisir à le suivre ! . . . Vous n'aviez de bonté que pour lui. Vous ne vous souvenez pas de ces jours passés. Moi, je ne 15 les ai guère oubliés*, demoiselle. Je vous aimais bien, de mon côté. Oui. Je vous suivais . . . Je vous regardais de loin . . . Vous ne me voyiez pas . . . Mais Pierrille n'avait que les sourires, moi, vous me considériez comme un ennemi . . . Oui, comme un ennemi 20 . . . Millette, et me faisiez bien de la peine !

— Pauvre Jeantoux ! dit-elle en lui tendant la main.

Cette main, Jeantoux la prit et la serrant avec force :

— Ah ! vraiment, Millette, moi aussi je vous aimais 25 bien . . . autant que lui, Millette, et je vous le dis, je vous aime encore ! . . . Ne me faites point de mal, écoutez-moi, Millette.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en le regardant fixement, ah ! Jeantoux, vous le haïssez donc toujours ? 30

— Millette, je ne parle pas de lui, dit Jeantoux, je dis que je vous aime !

Elle se dégagea brusquement.

— Laissez-moi, malheureux ! Vous me faites du
5 mal . . . Et la main tendue : Jeantoux, dit-elle, voici
cette porte. Ne la repassez jamais plus. Vous êtes
notre ennemi. Allez-vous-en !

— Vous me rendrez fou ! dit le misérable.

Il la regarda un moment avec un éclair* mauvais
10 dans ses yeux fauves puis, sans répondre un mot, il
s'élança au dehors, pâle, hagard, comme s'il eût com-
mis un crime.



CHAP. VIII.



UR la grande place de Saint-Alvère, Claude Gautier, aidé d'un jeune gars d'une quinzaine d'années, déchargeait une charrette de foin. Perché comme il l'était sur le tas, il vit de loin, 5 venant de son côté, le grand Jeantoux, la tête basse.

— Hé! Jeantoux, Jeantoux, ohé!
lui cria-t-il, qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien, répondit le jeune homme en s'ap- 10
prochant de la charrette . . . ou plutôt si . . . je vais
te dire ce qui m'advient. — Ah ! cette *Millettoune*
me cause bien du mal, va* !

— Descends, viens chez Lambert. Je vais te conter
tout. Viens donc.

15

Claude Gautier sauta lestement à terre, et dit au
jeune gars :

— Demeure-là, Julou, et soigne les bœufs, hein ?

Julou

Et Gautier suivit Jeantoux, entrant avec lui au cabaret qui fait le coin de la place et de la Grand'-Rue.

Il n'y avait pas dix minutes que les deux jeunes gens étaient entrés, que Julou vit s'avancer vers lui Pierrille, dans un état d'agitation dont le petit gars s'aperçut facilement.

Pierrille était nu-tête et marchait vivement. En arrivant sur la grand'place, il jeta autour de lui un regard interrogateur, et ne voyant que Julou auprès de la charrette de foin, il s'avança vers lui et lui demanda s'il n'avait pas tout à l'heure aperçu le *grand Jeantoux*.

— *Oui bien*, répondit Julou . . et justement il vient d'entrer chez Lambert avec Claude . . . Si vous lui voulez parler, il y est encore, monsieur Pierrille !

Pierrille n'en entendit pas davantage et en deux bonds il fut à l'entrée du cabaret qu'il franchit rapidement.

Il entra dans une salle assez vaste, mais faiblement éclairée, où, assis devant des tables de bois blanc mal peintes, quelques groupes de paysans buvaient qui un pot de piquette, qui* de la bière ou des liqueurs.

D'un seul coup d'œil, il embrassa bien vite toute la salle et aperçut, dans un coin obscur, celui qu'il cherchait et son camarade.

Il alla droit à eux, les poings serrés, le regard en feu*.

Jeantoux, occupé qu'il était de causer avec Claude Gautier, ne le vit pas venir. Alors Pierrille s'approcha de lui et lui frappa brusquement sur l'épaule.

— Hein ! fit le garnement qui se retourna . . . Qui est-ce qui ose . . . ? 5

Il aperçut Pierrille, devint pâle et se leva brusquement.

— Que me veux-tu* ? demanda-t-il d'un ton de menace.

Pierrille le regardait fixement dans les yeux et ses 10 dents claquaient. — Il y avait une telle expression de haine et de mépris ^{et de haine} furieux dans ce regard, que, malgré lui, Jeantoux recula.

— Ce que je te veux ? dit Pierrille . . . Je veux te demander compte de l'emploi de ta matinée. Oui, tu 15 vas m'expliquer ce que tu venais faire à La Queyrie il n'y a guère longtemps, et ce que tu as dit à Millette Lorin, face à face, comme tu es là devant moi ! . . . Réponds.

— Diable ! fit Jeantoux en essayant de rire, — est-ce 20 que je te dois des comptes*, et as-tu plein pouvoir sur moi pour venir m'interroger ainsi, quand je ne songe guère à te répondre ?

— Jeantoux, Jeantoux, dit Pierrille, tu me répondras cependant, si je le veux . . . 25

— Où as-tu vu cela, toi* ?

— Bon Dieu ! s'écria Pierrille, tu me fais bouillir le sang ! Au fait, je n'ai pas besoin que tu parles, pour mentir ou pour avouer. Je sais ce que tu as dit, ce que tu as fait chez les Lorin ; et c'est parce 30

que je le sais que je suis ici, pour t'en demander raison, tu m'entends, et te forcer à m'en demander pardon, oui, pardon, lâche qui insultes les femmes !

— Lâche ! . . . Qu'est-ce que tu dis ? hurla Jeantoux, que Claude Gautier prit à bras le corps* au moment où il allait s'élancer sur Pierrille.

— Ah ! le misérable, le misérable ! . . . Laisse-moi, Gautier . . . ah ! le misérable !

— Eh ! dit Pierrille, laisse-le donc, Gautier ; peut-être qu'il aura plus de courage, maintenant. Laisse-le donc ! Ah ! tu croyais, toi, que cela ne se saurait pas ? Il y avait un enfant, un petit berger, dans la cour, et qui t'a entendu, brave Jeantoux . . . C'est lui qui m'a tout dit . . . tout . . . Et il te regardait par la fenê-
15 tre, et il avait mis une pierre dans sa fronde, et il t'en aurait cassé la tête, vois-tu, si tu avais voulu toucher à un cheveu de la Millette ! . . . C'est brave quelquefois, les enfants ! Tu te croyais seul ? Tu vois bien qu'il ne faut se fier à rien, puisque je sais la
20 chose ! Allons, allons, je suis venu ici pour toi . . . Ce que j'ai dit est la vérité, je crois ? Réponds ! . . . mais réponds donc ! s'écria Pierrille avec un grand geste de colère.

— C'est la vérité, répondit Jeantoux, qui s'était
25 dégagé de l'étreinte de Claude Gautier, et ce que j'ai fait, je le referais, entends-tu ! . . . Je le referais, car j'aime ta Millette, ta fiancée . . . ta promise . . .

Pierrille était blanc comme un mort*. Il poussa un cri rauque et, d'un bond, s'élança sur Jeantoux la
30 main levée. Le coup, en pleine face, fut rapide et

cruel, Jeantoux ^{chancela} chancela et s'appuya, pour ne pas tomber, contre une table, puis à son tour, il fit un bond vers son adversaire. Mais avant qu'il eût eu le temps de frapper, Pierrille l'avait repoussé de nouveau. 5

— Allons, allons ! s'écrièrent les assistants . . . point de lutte.

— Pas ici ! pas ici ! répétait le cabaretier aux abois. Oh ! ils vont tout briser !

Quelques-uns s'emparèrent de Pierrille et l'entraînèrent. Claude avait ceinturé Jeantoux* et l'étreignait avec force. Mais le jeune homme, d'un effort violent, se dégagea et bondissant sur une doloire* qui brillait à terre, appuyée contre la muraille, il la brandit rageusement au-dessus de sa tête. 15

Il y eut, dans le cabaret, un grand cri d'effroi, et les paysans reculèrent. Mais Claude, plus courageux, comprit qu'il fallait à tout prix arrêter le forcené, et, saisissant avec adresse la doloire, il l'arracha des mains de Jeantoux. En un instant, le jeune homme 20 fut entouré et comme serré dans un étau par un cercle de paysans qui le forcèrent à ne point bouger, pendant qu'au dehors d'autres jeunes gens entraînaient Pierrille loin de Saint-Alvère.

* * *

Quand la colère de Jeantoux se fut à peu près 25 calmée, le cercle qui l'enserrait s'élargit et on lui laissa la liberté de ses mouvements. Alors, quelques-uns essayèrent de lui parler et de le distraire. — Al-

lons, lui disaient-ils, il ne faut plus penser à cela. Que t'importe la *Millette*, après tout ? Laisse-la donc à Pierrille ; ils sont fiancés de cœur ; ils s'aiment. Que veux-tu faire ?

5 — Laissez-moi ! Je ne veux rien entendre. Je ferai ce qui me plaira.

— Je dis ce que je veux, ajouta-t-il, à voix haute, et ce que je dis, c'est que, de Pierrille ou de moi, il faut qu'il y en ait un qui cède, et je le jure, ce ne sera
10 pas moi ! . . . Non, quand même il devrait mourir de
ma main ! . . . *avec la main*

Claude haussa les épaules :

— Tu n'es qu'un malheureux, Jeantoux ! Le diable te tourmente*, mon pauvre !



CHAP. IX.



E lendemain, Placide se promenait pensif à quelques pas de La Queyrie. Il entendit derrière la haie qu'il longait un craquement de feuilles, et comme le bruit était trop fort pour être pro-

duit par quelque oiseau caché là, surpris, il écarta les branches épineuses de la haie, et aperçut, cherchant à se cacher, Jeantoux qui, se voyant découvert, se redressa alors brusquement. 10

— Que faisiez-vous donc là, vous ? dit l'ex-soldat avec une brusquerie un peu retenue*. Est-ce que c'est l'habitude de se tapir ainsi derrière les haies pour venir à la ferme ? 15

— Non, répondit Jeantoux froidement. Aussi, n'allais-je pas à la ferme.

— Et c'est avec raison que vous n'y allez pas, car vous y seriez mal reçu !

— Oui, par Monsieur Pierrille, sans doute ?

— Par Pierrille et par tout le monde, *monsieur* Jeantoux . . . Quand on n'apporte pas une figure amie, on ne trouve pas un accueil d'ami . . .

5 — Je vous remercie de l'avis . . .

— Il n'y a pas de quoi vraiment* . . . Ce n'est rien que cet avis-là ! Si vous en voulez d'autres, j'en ai encore à votre service.

— Et quels sont-ils, brigadier ? demanda Jeantoux
10 d'un air railleur.

— D'abord, de ne point aimer autant que cela les broussailles . . . Je suis fort chasseur, monsieur Jeantoux, et j'aime beaucoup à loger du plomb* dans les oiseaux des taillis ou des haies. Ensuite de vous
15 tenir assez éloigné de La Queyrie où j'ai posé quelques pièges à loup, et où, moi comme mon oncle Lorin, et Mathurin comme moi, avons le droit de considérer tout étranger sur nos terres comme un maraudeur, et, par suite*, de le traiter comme tel . . . C'est parler
20 français, hein ?

— Par ma foi, oui, répondit Jeantoux, qui essaya de plaisanter. — Si c'est au régiment qu'on apprend comme cela le beau langage, le Pierrille saura parler comme vous quand il reviendra, dans sept ans !

25 — Tiens, fit l'ancien chasseur d'Afrique, vous ne manquez pas d'esprit*, Jeantoux ! . . . Mais, cela tombe mal . . . Le pauvre Pierrille ne saura jamais le beau langage . . .

— Ah bah ! fit Jeantoux, sept ans ! . . . C'est si long,
30 sept ans !

— Oui, mais quand on passe ces sept ans-là au pays ?

Jeantoux pâlit et recula devant Placide.

Le jeune homme souriait et regardait le garnement de cet air profondément goguenard, particulier aux 5 soldats.

— Ah ! s'écria Jeantoux avec rage, vous partez à sa place, vous !

— Ce que c'est que la haine*, fit Placide, cela vous donne les mêmes idées que l'affection. 10

Jeantoux l'examina d'un air farouche, demeura un instant immobile, puis se retourna brusquement et s'éloigna.

— Il faudrait pourtant bien, se dit Placide en le suivant de l'œil, que je lui règle son compte, à ce 15 particulier*, avant de partir ! . . .

Lorsque Jeantoux eut disparu, il s'assit sur l'herbe et se prit à réfléchir.

* * *

Ce soir-là, autour du foyer de La Queyrie, ils étaient tous réunis, ceux de la famille. On était alors au 20 mois de mars. La mère Lorin et Millette tricotaient, en face l'une de l'autre, auprès de la table où brûlait une petite lampe de cuivre. Le vieux Pascal se tenait dans le coin de la cheminée, présentant ses gros souliers à la chaleur de quelques bûches qui se consumaient 25 doucement en lançant de temps à autres des petites fusées d'étincelles. Pierrille, debout, appuyé contre la huche au pain, regardait Millette dont le visage

avait pâli et qui était devenue un peu maigre, car, depuis quelque temps, elle avait bien pleuré, bien pleuré . . .

Personne ne parlait, personne ne bougeait même, si
5 ce n'est Mathurin, qui raccommmodait, dans un coin, des cercles de tonneaux et Placide, qui se promenait de long en large, dans la salle, en fredonnant parfois, mais tout bas*, quelque vieux refrain de caserne.

Il semblait qu'un bandeau de plomb pesait sur
10 toutes ces têtes et qu'un bâillon les empêchait de parler. Le silence était profond, et tous hésitaient à le rompre, parce qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient guère échanger que des paroles de tristesse.

Placide seul semblait vouloir placer un mot. Il
15 s'approchait, de temps à autre, de son oncle ou de Pierrille, ou de la mère Lorin, s'arrêtait, les regardait et reprenait tout à coup sa marche brusquement sans avoir rien dit.

Enfin, il n'y put plus tenir. Il s'arrêta et s'écria
20 bruyamment :

— Allons, allons ! Ça ne peut pas durer, ça ! . . .

Il faut en finir* !

Tous se retournèrent assez surpris, et le vieux Lorin dit à Placide :

25 — A qui en as-tu donc comme cela* ?

— A qui ? répondit Placide en s'avançant. Eh ! à moi, donc, qui demeure muet depuis *des temps**, quand je devrais avoir parlé vingt fois pour une !

— Comment ! qu'est-ce que ça veut dire ?

30 — Je ne te comprends pas, mon frère . . .

— Je me comprends, moi, et vous allez saisir la chose tout aussi bien que moi, dit Placide en s'asseyant. Ce n'est pas bien difficile. L'affaire, la voilà! . . .

Il se tourna vers son oncle et fit le geste de quel- 5 qu'un qui va parler, mais il s'arrêta et changeant sans doute le point d'attaque :

— Au fait, dit-il brusquement, j'allais chercher des détours* pour vous conter la chose : c'est une mauvaise manière. N'y allons pas par quatre chemins*. Ecou- 10 tez, mon oncle : Pierrille et Millette s'aiment. Bon. Ils seraient unis déjà si le sort n'était venu les empêcher d'être heureux, et si la mauvaise chance n'avait donné à ce brave garçon un numéro que je voudrais savoir à tous les diables* . . . Voilà donc 15 deux cœurs d'or dans le malheur ! Eh bien ! je veux qu'ils soient heureux, moi ! Je veux que ma petite Millette me doive sa joie, son bonheur, sa famille, tout. — Je partirai pour Pierrille! . . .

Les Lorin devinrent pâles. Pierrille courut à 20 Placide, et Mathurin se leva comme en sursaut.

— Placide ! Placide ! dit le fiancé, non, cela ne se peut pas ! je ne veux point. Le malheur m'en veut*, je partirai.

— Eh ! non, de par tous les diables de Kabylie*, tu 25 ne partiras pas, dit Placide. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, d'être soldat ? Rien ! Au contraire . . . c'est mon affaire, tandis que toi . . . allons donc ! la Millette en mourrait, foi de Dieu* ! . . .

La jeune fille regarda son frère et lui tendit la main 30

sans mot dire. Elle avait le cœur plus gros que les yeux*, ses yeux pleins de larmes.

Le vieux Lorin s'avança vers Placide.

— Garçon, lui dit-il gravement, ce que tu fais là
5 est d'un brave et fier garçon ; mais as-tu bien réfléchi
à toute la portée de ce sacrifice ?

— Si j'y ai réfléchi, mon pauvre cher vieux ? Jour
et nuit depuis quelque temps, et c'est un projet arrêté,
mûri, décidé. Je veux revoir les Bédouins, moi ! Je
10 m'ennuie depuis Zoutcha* !

— Placide, répétait Pierrille, cela ne se peut pas !

Placide souriait.

— Ah ! j'étais sûr de ces *façons-là** ! Aussi, je ne
savais comment aborder la chose. — Pourquoi cela
15 ne se peut-il pas, hein ? Est-ce que tu as peur d'être
mon obligé, Pierrille ? Ne crains rien, si, de nous
deux, quelqu'un, après cela, doit quelque chose à
l'autre, ce sera moi qui te devrai le bonheur de cette
petite sœur que j'aime tant !

20 — Cher enfant, dit Pascal. . . .

— Ah ! garçon ! fit la Catissou, que je t'embrasse !
C'est bien et beau ce que tu fais là ! Viens, mon
gars !

Elle le pressa dans ses bras. Le jeune homme
25 rayonnait. Il vint à Millette, lui prit le front et le
baisa. La pauvre enfant que les larmes étouffaient
ne put que laisser tomber sur la poitrine du soldat
sa jolie tête triste. . . .

— Allons ! lui dit-il gaiement, ne pleure pas ! Je
30 ne m'en irai qu'après la noce, petite Millette, ma sœur !

— Ah ! monsieur Placide, monsieur Placide ! répétait Mathurin qui sanglotait aussi, je n'ai jamais vu ça* de ma vie, parole d'honneur !

— J'avais longuement pensé à la chose, dit Placide, quand toute l'émotion se fut à peu près calmée. 5 C'était arrêté là ! (et il montrait son front) depuis le jour du tirage. Seulement il était difficile de l'en faire sortir. J'ai brusqué la chose aujourd'hui et je suis content de moi. Oui, je partirai. On me recevra bien au régiment, allez. Un vieux *sachem** comme 10 moi, ça fait un vide dans un escadron ! Il y aura fête à la cantine ! Et qui sait ? je vous reviendrai peut-être officier de la Légion d'honneur ! . . . Comme cela sonnera, hein ? papa Lorin ! . . . D'ailleurs, ma vie, à moi, ce n'est pas le calme, le travail des champs, la 15 moisson ou la vendange, c'est le bruit, c'est le *tam-tam**, les courses, les batailles, tout le gai tremblement de mon ancienne existence. Figurez-vous que je reverrai avec plaisir les faces noires et les burnous blancs des Arabes ! Allons, allons, soyez gais vrai- 20 ment. Je vous reviendrai après tout, mes vieux . . . je vous écrirai. Je demanderai des congés, souvent, et on me les accordera, j'en suis sûr. Je vous saurai heureux ici, et, alors, l'Afrique sera pour moi le paradis. Tenez, ma parole, je suis, ce soir, glorieux 25 comme tout et content de moi ! . . .

Comme chacun se séparait pour le coucher, Placide prit Mathurin à part et lui dit :

— Ecoute-moi bien ! Tu iras demain, au matin, à Saint-Alvère, tu annonceras tout haut que jeudi je 30

vais au Bugue avec Pierrille, et que j'y resterai. Pierrille reviendra seul, le soir, après m'avoir quitté. Seul. Tu entends ?

— Oui, fit Mathurin, surpris.

5 — Tu tâcheras ensuite de savoir ce que Jeantoux dira de ça, et surtout ce qu'il fera.

— Oui, dit encore Mathurin, en ouvrant de grands yeux.

— Puis, tu m'avertiras de tout ce que tu auras vu
10 ou entendu. C'est compris* ? Surtout ne parle pas
de cela à d'autre qu'à moi. *à voix basse* Motus !

Mathurin, de plus en plus étonné, répondit :

— Oui.

Placide alla prendre dans la salle à manger ses
15 pistolets d'arçon, les monta dans sa chambre et se mit au lit, le cœur tout joyeux : il s'endormit en murmurant le nom de Millette, Milletoune, sa petite Millette.



CHAP. X.



ES Lorin étaient bien
chagrins d'être ainsi
forcés de se séparer de ce
cher neveu qu'ils n'avaient

donc retrouvé que pour le perdre presque aussitôt. Mais 5
quoi ! ils se sentaient malgré cela soulagés en pensant
que leur petite Millette serait heureuse puisque,
Placide s'éloignant, Pierrille demeurait au milieu
d'eux. D'ailleurs, Placide les avait déjà quittés une
fois, et quelque dure que dût être la séparation*, elle 10
ne serait jamais aussi cruelle que s'il eût fallu voir
partir Pierrille emportant avec lui tout le bonheur
de la maisonnée.

Le vieux Pascal était grisé d'enthousiasme en
pensant à son neveu et ne se lassait point* de le 15
répéter.

— Quel brave garçon ! disait-il. Il n'y a que les
garnements pour être ainsi* !

Pierrille, d'un naturel trop haut et d'un caractère trop fier pour avoir tout d'abord accepté le généreux sacrifice de son ami, avait essayé de résister ; mais son refus ne put longtemps tenir contre les paroles
5 des Lorin, de Placide, et surtout contre la pensée qu'il lui faudrait se séparer de Millette et peut-être la laisser à un autre.

Il accepta donc, loyalement, franchement, en ouvrant son cœur à cet autre cœur mâle et résolu,
10 qui l'avait si bien compris.

— Tout ce que je te demande, Pierrille, lui dit Placide, c'est de lui payer ta dette à elle !

Et Pierrille :

— Oh ! sois tranquille, à Millette toute ma vie et
15 tout mon amour ! à toi toute mon amitié !

Leurs mains et leurs esprits se rencontrèrent dans une même étreinte. Leurs larmes coulèrent en même temps.

— Oui, répétait Pierrille, elle sera heureuse, et je
20 l'aime comme on n'aime pas !

— Merci, dit Placide, merci, frère !

* * *

Pendant que Placide travaillait au verger, ce jour-là, Mathurin le vint trouver et lui glissa dans l'oreille :

— J'ai fait ce que vous m'avez commandé, brigadier !

25 — Ainsi . . . ?

— J'ai racolé comme ça un assez bon nombre de jeunes gens, et je leur ai dit, selon votre ordre : ' Vous savez que Pierrille ne part point. Le neveu Lorin va soldat à sa place*.' Très bien ! Ils ont dit et causé.

.Le bruit s'est répandu. Claude Gautier l'a répété à Jeantoux son intime* . . . C'était sur la place, tout ça . . . A ce qu'il paraît que vous aviez parlé à Jeantoux, car il a fait comme cela* : ' Je le savais. Le Placide me l'a dit hier.' Etait-ce bien vrai ? . . . 5

— Oui, continue.

— J'ai alors écouté, sans trop me mettre en avant, les propos du compère* Jeantoux qui a mauvaise mine tous ces jours-ci, soit dit sans le flatter. ^{Et} Or, il s'est un peu déboutonné*, allez, comme un brutal qu'il est, 10 qui ne sait point celer ses affaires . . .

— Tant pis pour lui. Qu'a-t-il dit ?

— D'abord que Pierrille n'avait pas encore épousé la demoiselle . . . que d'ici là il passera bien de l'eau dans le ruisseau, et que, s'il voulait bien, Pierrille ne 15 l'épouserait même jamais, la demoiselle !

— L'imbécile.

— C'est justement comme cela que l'a appelé Gautier, en lui disant :—Tu te feras une mauvaise affaire* . . .

— Il a raison, ce Gautier ; après ? 20

— Après ! . . . Jeantoux s'est avancé vers le vieux Linarac, le fermier de la Porre, et lui a demandé s'il n'avait pas *par là* quelque vieux fusil . . .

— Ah ! ah !

— Je crois, Dieu me pardonne, que la canaille* 25 médite quelque mauvais coup.

— Va toujours*.

— Le père Linarac lui a dit :—' Qu'as-tu donc besoin de fusil ? Qu'est-ce que tu en ferais ?—J'en tuerais les loirs et les buses qui viennent saccager 30

dans notre endroit, dit Jeantoux, qu'il dit, dit-il.— Eh bien ! fit le *vieux*, on prend les loirs au piège, et on tue les buses à coups de pierres . . . Je ne prête point mon fusil.' — Alors Jeantoux s'est éloigné sans rien
5 ajouter, l'air pas content. Je suis revenu, et c'est tout ce que je sais.

— Bien. Cela suffit.—Tu dis que Jeantoux sait que nous devons partir pour le Bugue jeudi ?

— Il le sait.

10 — Que Pierrille reviendra seul le soir ?

— Il sait encore cela, oui, et même, je vous conseillerais . . .

— Eh ! je sais ce que j'ai à faire. Maintenant, Mathurin, je te remercie. Tu n'as plus besoin de sur-
15 veiller le Jeantoux. Je sais à quoi m'en tenir sur son compte*.

* * *

On était alors au mardi soir.—Le jeudi suivant, dès cinq heures du matin, Placide était sur pied dans sa chambre.

20 — Allons, dit-il, c'est aujourd'hui.

Il prit ses pistolets arabes, les chargea, en fit jouer les chiens* et y mit les capsules.

— Il y a bien longtemps, pensait-il, qu'ils ne m'ont point servi.

25 Il descendit dans la salle basse. Le père Pascal était levé.

— Mathurin, dit-il à son neveu, a sellé *Coco* et M. Pradel va tout à l'heure envoyer son cheval pour Pierrille. Vous allez partir après le déjeuner ?

— Oui, répondit Placide.

— Et vous reviendrez ?

— Demain soir, *mon père*. Ce soir nous serons au Bugue, demain j'irai faire ma déclaration ; sur le midi nous repartirons et vers le coucher du soleil nous serons de retour . . .

— Oui, fit le laboureur ; mais, toi, tu ne resteras point . . .

— Non, pas toujours, c'est vrai, mais assez cependant pour voir le mariage de ma Millette. 10

Vers les dix heures, on se mit à table. Le cheval de M. Pradel venait d'arriver, monté par Pierrille lui-même qui était allé le *quérir** à Saint-Alvère. Le repas fut un peu triste. Ce départ momentané faisait songer à cet autre départ qui devait lui succéder bientôt, et qu'une si longue absence allait suivre.

Placide essayait seul d'être gai, mais sans y réussir. Le déjeuner achevé, Mathurin amena les chevaux.

Placide monta aussitôt à sa chambre, glissa ses pistolets dans les poches de sa veste, et descendit lestement. Il était vêtu en paysan et coiffé d'un large chapeau.

Il sortit dans la cour. Pierrille était déjà en selle. Le vieux Pascal tenait *Coco* par la bride et les deux femmes restaient debout sur le pas de la porte. Placide embrassa avec effusion la Catissou et couvrit de baisers sa Millette. 25

— Mon frère, dit la jeune fille, qu'as-tu donc ? Tu vas revenir, n'est-ce pas ?

— Tiens, fit Placide en souriant . . . elle me demande 30

si je vais revenir ? Mais, demain, Millette . . . demain !

— Adieu, papa Lorin !

— Au revoir . . .

— Que je vous embrasse, mes *vieux* ! . . . Au revoir,
5 Millette !

Il était à cheval.

— Allons ! dit-il encore. A demain ! à demain !

Et donnant un grand coup d'éperon à *Coco*, il lui
fit prendre le galop vers les bois. Pierrille le suivit
10 aussitôt.

* * *

Les deux jeunes gens avaient assez à penser sans
entrer en conversation. Ils se taisaient et demeuraient
l'un et l'autre songeurs pendant que leurs chevaux
avançaient, les éloignant à chaque pas de la demeure
15 aimée. *rentrant* *home*

Il faisait beau, les bois s'emplissaient de soleil, et
les oiseaux chantaient joyeusement sur les châtai-
gniers. L'air était doux. Il faisait bon* sous ces
grands arbres. Placide se disait que Pierrille eût été
20 bien malheureux, oui, bien malheureux tout de même
de quitter tout cela.

Il regarda alors le jeune homme : Pierrille était
pensif et semblait triste.

— Allons, Pierrillou, te voilà tout rêveur. Est-ce
25 que c'est ce beau soleil qui te fait baisser la tête,
et les chants des oiseaux te donnent-ils envie de
pleurer ?

— Peut-être, fit Pierrille, car tout est joyeux autour
de nous, excepté nous. Cela me fait peine de penser

que tu dois nous quitter, Placide, et pour sept années. Sept ans !

— Ah bah ! dit le brave garçon en souriant, tu en es là, toi *. Oublie vite ça, Pierrille. C'est de l'histoire ancienne ça ! Assez de regrets ; il faudra rire et chanter 5 bientôt, car la noce approche.

Mais Pierrille restait muet, la pensée ailleurs.

Après une demi-heure de voyage environ dans un chemin droit, ils s'engagèrent au milieu des taillis et ^{des} garnissades, parmi d'étroits sentiers d'une terre 10 glissante, ^{sur} que ^{menaient} bordaient, comme autant de précipices, des ravines d'un terrain rougeâtre, détrempé par les eaux de pluie.

— Un bon endroit pour faire un mauvais coup, se dit Placide. 15

Puis les chemins devinrent moins mauvais. Ils rentrèrent dans les sentiers battus, au bord desquels, parmi l'herbe verte, apparaissaient, dans leur couronne blanche, les champignons ^{multicolores} oranges* semblables à des pommes d'or enchâssées dans l'herbe verte. 20

Une heure après ils étaient à Listraille, petit ^{maréchal} bourg placé presque à ^{égal} égale distance de Pézuls et du Bugue.

Ils s'arrêtèrent un moment. Placide se plaignait de douleurs de tête. Il alla s'étendre sur un lit 25 d'auberge, se releva, essaya d'une promenade dans les prés qui devait lui faire du bien, disait-il, se recoucha, et laissa passer ainsi deux ou trois heures.

Quand il fallut se remettre en route, Placide trouva encore une autre raison, et sous prétexte que *Coco* ne 30

pouvait supporter les mouches, il retarda le départ jusqu'au soir.

Ils dînèrent à Listraille. Placide mangea peu. Il se plaignait toujours de son mal de tête.

5 — Si nous retournions à La Queyrie? disait Pierrille.

— Non, non. Si je ne me sens pas mieux, nous coucherons ici. Ma satanée migraine*! . . .

Le jour se passa ainsi. La nuit vint.

10 — Il vaut mieux me reposer une nuit à Listraille, dit Placide, que de me mettre en route malade à travers les bois.

— Certainement, dit Pierrille.

Ils demandèrent une chambre, mais elles étaient
15 toutes* occupées. Pierrille partagea avec un roulier une espèce de pièce à deux matelas, et l'aubergiste offrit à Placide un lit, bientôt monté*, dans la salle du bas.

Placide accepta vivement.

20 Après neuf heures, tout le monde était couché, sauf le valet d'écurie qui attendait jusqu'à dix heures le passage de la diligence.

Placide se releva, demanda au valet son cheval, et lui recommandant de ne point faire de bruit, lui
25 mit dans la main une pièce d'argent pour solder la dépense.

Cinq minutes après il était en selle sur la route, et partait du côté de La Queyrie, pendant que Pierrille le croyait endormi dans la salle basse.

La nuit était noire, sans lune. On n'y voyait point à dix pas devant soi. Placide connaissait assez bien son chemin et pourtant il avait peur de se tromper ; une fois sorti de la route, il mit la bride sur le cou de *Coco* et se laissa guider par l'instinct du cheval. 5

Puis il s'assura que ses pistolets étaient toujours dans sa veste.

Il pensait :

— Si je connais bien mon particulier, l'air du soir sentira la poudre* ! 10

Il faut être né et avoir grandi au milieu des bois, pour savoir tout ce que l'âme du paysan conserve, malgré toutes les transformations qu'elle peut subir, de superstition et de croyance primitives. Or, Placide, le soldat d'Afrique, était un paysan. 15

Il avait été élevé dans ce pays, dans ces bois de châtaigniers que les récits de son aïeule peuplaient, il s'en souvenait, d'êtres étranges ; et, en se retrouvant, seul, au milieu de la nuit, dans ces chemins silencieux et noirs, il faisait, bercé par le pas de son 20 cheval, un retour involontaire* vers les visions, les fantômes d'autrefois. Cela l'amusait aussi de se resonger* à ses impressions d'enfant, parmi ces mêmes sentiers et ces grands bois.

C'étaient quelques battements d'ailes, au-dessus de 25 sa tête, et qui pouvaient être le bruit de l'oiseau de la nuit.

C'était un froissement ^{ronnement} de feuilles sèches qui se faisait entendre à ses côtés. Un cri de chouette dans le 30 lointain, un hurlement ^{roule} plaintif, quelque vague écho ;

tous ces bruits mystérieux de nuit qui troublent le repos des bois aux heures sombres.

En passant dans une clairière, il vit sur le ciel comme un point noir qui lentement tournait, 5 sans bruit. C'était peut-être quelque corbeau, quelque chauve-souris aux ailes cotonneuses. Mauvais augure.

Placide était brave et cependant il eut un petit frisson ; il fit, sans y songer, le signe de la croix.

10 — L'autre m'attend là-bas, pensait-il.

Et le cheval avançait toujours, marchant d'un pas régulier, trébuchant rarement, mais ne se faisant pas faute de * prendre les sentiers rocailleux où les branches de châtaigniers venaient battre durement 15 le visage de Placide.

— Nous devons approcher, se disait le cavalier. Le Jeantoux se sera posté près des fondrières que j'ai remarquées ce matin. C'est presque sûr. Ça sentait le guet-apens, cet endroit-là*!

20 Et, hochant la tête :

— Ah ! petite sœur Millette, c'est bien pour ton bonheur que je tente le sort, cette nuit !

Ou encore :

— Jeantoux est averti de notre départ. Il sait que 25 Pierrille doit revenir par ici aujourd'hui même. Il le croit sans armes. Il doit l'attendre. Le gredin n'aura pas reculé, j'en suis sûr. Comme Pierrille ne part plus, il faut que Pierrille meure ; je comprends cela.

Compère* Jeantoux, vous aurez, par ma foi, compté 30 sans votre hôte.

— Et si Mathurin s'était trompé? si Jeantoux avait attendu encore... s'il choisissait un autre moment? Allons donc, impossible. Il y avait une pensée de meurtre dans l'œil du drôle, l'autre jour! L'occasion, qui fait le larron, est trop belle cette fois. ^{croûtière} Le coquin, 5 doit être tapi par là-bas, dans quelque ornière, avec son fusil ou sa hache. Ah! misérable, si je te tenais!...

Puis une autre idée lui venait; car tout s'entre-choquait dans sa tête, comme dans les heures de fièvre, 10 et il se disait:

— S'il me tuait, pourtant? Est-ce que je sais où il guette, moi; s'il est dans ces broussailles? Il tirera le premier: il attaquera à l'improviste, peut-être, et s'il ne me manque pas... s'il m'étend là, 15 raide... du coup*... qui donc remplacera Pierrille?... Ne partira-t-il point? Et Millette, ma Millette? Ah! triple sot, qui va jouer sa vie* contre le plaisir de casser la tête à ce scélérat!

Et il lui venait, alors, la pensée de faire volte-face 20 et de ne point pousser à bout* cette étrange entreprise. Mais, à ses yeux, reculer eût été une lâcheté, il ne le pouvait pas. Il fallait aller en avant, quelle que dût être* l'issue de cette sorte de duel qu'il allait engager avec Jeantoux—avec le hasard. ^{combattre}

— C'est tenter Dieu, se disait-il; mais la cause de tout cela n'est-elle pas sacrée? Allons!

Il prit un de ses pistolets et l'arma. Ce bruit, sec comme celui d'un os qui se brise, lui parut singulier dans la nuit.

— Maintenant, dit-il, nous approchons. A la garde du sort*!

**

Il éperonna son cheval qui prit un trot d'allure gaillarde et, regardant l'ombre d'un œil fixe, il attendit que le moindre indice pût* lui faire reconnaître, auprès de lui, là, dans l'ombre, la présence de l'invisible ennemi qui devait l'attendre.

Mais il ne voyait rien.

L'ombre semblait s'épaissir et Placide suivait en ce moment un chemin creux sur lequel de grands chênes faisaient comme un dôme de branchages et de feuilles.

— Nous avons pourtant passé les fondrières, se disait-il. Est-ce qu'il n'aurait pas* attendu? Serait-il trop tard?

Puis:

— Ce Jeantoux a cependant de la ténacité. Il n'est guère que dix heures, je suis fou. Il est par ici, il attend, le doigt sur la gâchette. Et aussi pressé que moi d'en finir, l'assassin!

L'endroit était désert et si noir que Placide ne voyait même pas devant lui la tête de son cheval, aucune lueur ne trahissait le ciel, à travers les branches ou les troncs d'arbres.

Coco faisait, en marchant, un bruit sec. Quelquefois des étincelles jaillissaient sous ses fers, au heurt de* quelque caillou.

Puis, rien.

Tout à coup le cheval s'arrêta brusquement.

Placide le sentit frissonner sous lui et dresser sa tête d'un coup raide.

— C'est là, pensa-t-il. Bien.

Au même instant il entendit un bruit de feuilles froissées devant lui, et comme le choc mat d'un fusil 5 contre l'épaule*.

— Salut, Pierrille ! s'écria, dans la nuit, la voix de Jeantoux . . .

Et aussitôt un éclair de feu sillonna l'ombre avec une détonation qui se répercuta, dans ces bois silen- 10 cieux, comme le bruit du tonnerre.

Placide blessé, poussa un cri et, à son tour, tirant *au juger**, il déchargea son pistolet vers l'endroit d'où le coup était parti.

Cela s'était passé si rapidement que les deux coups 15 de feu avaient semblé n'en faire qu'un.

Placide sauta à bas de son cheval qui s'enfuit au galop à travers bois, en hennissant de terreur.

Le brigadier entendait comme des râles du côté où il avait tiré. Il s'approcha. 20

Dans l'ombre, un homme se tordait, secoué par les dernières convulsions de l'agonie, laissant échapper des mots sans suite*, battant du pied la terre, et se roulant comme un serpent blessé.

Placide apercevait vaguement cette forme noire 25 qui se tordait là . . .

— Ah ! le malheureux ! dit-il.

Puis il appela.

— Jeantoux ! Jeantoux !

Il se pencha sur le moribond et sentit une main 30

crispée le saisir par le bras. Il essaya de se dégager. La main l'attirait comme pour l'abattre à terre ; la face convulsée voulait se dresser, comme pour mordre. Bientôt cette main s'ouvrit, tout bruit cessa. Placide, 5 alors, se pencha sur le cadavre, puis, reculant, les cheveux hérissés :

— Ah ! s'écria-t-il, c'est jugé maintenant ! Je l'ai tué ! . . .

Et un moment le justicier se fit horreur*.





CHAP. XI.

Il y avait grande rumeur à la Queyrie, le lendemain de cette nuit. Et quel effroi ! On avait vu Coco revenir seul, la selle vide, et on ne savait quel affreux malheur déplorer.

Le vieux Pascal était pâle et la Catissou tremblait. Mais tout fut bien pis* quand Mathurin vint annoncer qu'on avait entendu des coups de feu, là-bas, du côté des bois.

— Je parierais, dit le valet de ferme, que le Jean-toux a fait quelque mauvais coup ! Il avait demandé un fusil, et je crains . . .

— Comment ! s'écria le laboureur, tu savais cela et tu ne nous as point avertis. Malheureux !

Et il se leva brusquement comme s'il eût voulu assommer Mathurin ; mais le paysan s'était enfui.

Sur les huit heures, il vit un petit garçon de la ferme des Belles-Dignes annoncer au père Pascal

que le *Monsieur Placide* avait passé la nuit chez eux.

Le vieillard embrassa l'enfant.

— Au milieu de la nuit, dit le petit, le monsieur
5 *Placide* a frappé chez nous. Mon frère *Joanny*
a ouvert et, comme *M. Placide* était blessé, là (il
montrait son bras), ma maman *Françoise* l'a soigné
et bien, allez* !

— Comment, dit *Pascal*, *Placide* est blessé ?

10 — Ah ! ce n'est point une bien grande blessure,
répondit l'enfant. Il a dit comme ça* que ce ne serait
rien.

— Femme, dit *Pascal*, je vais aux *Belles-Digues* !

— C'est cela ! fit *Millette*. Mais est-ce que *Pierrille*
15 n'était point avec *Placide* ?

— Non, non, dit le petit, il est resté à l'auberge
là-bas et n'a rien eu, lui !

Au moment où *Pascal* sortait, *Placide* arrivait
suivi de *Joanny*, le fils du fermier des *Belles-Digues*.

20 Il portait son bras gauche en écharpe.

Lorin et la *Millette* se précipitèrent vers lui et
l'embrassèrent.

— Eh bien ! garçon, qu'est-ce qu'il y a donc ?
demanda *Pascal*.

25 — Souffres-tu ? dit *Millette* avec inquiétude, pen-
dant que la *Catissou* couvrait son neveu de baisers.

— Ah ! répondit *Placide*, ce n'est rien—pour moi,
du moins,—la blessure est légère et les balles me
connaissent*. Celui qui a le plus souffert dans tout
30 cela, c'est le *Jeantoux* . . . Il est mort !

— Mort !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils tous.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit Placide, et sa colère l'a été atteindre dans l'ombre où mes yeux ne pouvaient le voir. J'ai tiré sur son coup de feu. Tué ;
raide !

Quand Pierrille revint à la Queyrie, il savait déjà tout ce qui s'était passé, et courant à Placide :

— Il ne manquait plus que ça*, tu risquais ta vie pour moi ! 10

— Dame, un peu ! fit Placide.

— Et, demanda Pierrille avec inquiétude, ta blessure ?

Placide sortit de son écharpe son bras demi-nu, et, souriant d'un air triste : 15

— Mon pauvre Pierrille, si le Jeantoux m'avait aussi bien touché l'os qu'il a atteint la chair, le bras se cassait*, et voilà qu'il t'eût fallu quitter Millette tout de même !

* * *

Placide alla, le lendemain, faire sa déposition*, 20
se constituer prisonnier entre les mains de la gendarmerie.

L'instruction de l'affaire* ne fut pas longue. L'inculpé était, au moment du meurtre, dans le cas de légitime défense. Il avait été blessé, et pour tout le 25
village, il était constant* que Jeantoux s'en était allé avec préméditation l'attendre au passage.

Les propos de Jeantoux, rapportés par tous les témoins, l'accusaient jusqu'au delà de la tombe, et

cette affaire ne fit que hausser d'un degré dans l'estime du village celui qu'on appelait avec respect *le brigadier*.

Placide fut bientôt remis en liberté. La première
5 fois qu'il reparut en public à Saint-Alvère, tous, et Claude Gautier le premier, se firent un honneur de* lui serrer la main avant son second départ pour l'Afrique.

— J'ai tué un homme, disait le brigadier, mais
10 celui-là ne valait pas cher ! A El Aghouat j'en ai sabré de plus innocents ! Bah ! ajoutait le soldat, le duel ou la guerre, ça se vaut* ! L'important est de faire son devoir !

* * *

Il y a longtemps que Pierrille est le mari de
15 Millette, la bonne ménagère. Ils ont acheté une petite ferme derrière La Queyrie et la cultivent laborieusement. M. Plumarie a, dit-on, aidé son ancien serviteur Pierrille dans l'achat de cette propriété.

Les deux époux sont encore jeunes et voient grandir
20 sous leurs yeux de beaux enfants qui s'en vont eux aussi, petit frère et petite sœur, pêcher au Riou les écrevisses, quand le ciel est bleu et que le soleil luit dans les aulnes verts.

Les Lorin vivent toujours, et leur Placide, qui
25 atteint sa quarantaine à l'heure qu'il est*, dirige leur ferme. Il a quitté le service après l'expédition de Crimée, et ne regrette pas trop, dans sa verte campagne du Périgord, la plaine blanche de l'Algérie et les tranchées de Sébastopol.

La Queyrie est toujours la maison du bon Dieu* : aux pauvres qui tendent la main, des œufs et du pain ; au voyageur harassé, un verre de vin et quelque pot de quartiers d'oie*.

J'y voudrais passer quelque bonne longue veillée*, 5 comme celle où j'ai fait, jadis, la connaissance des modestes héros de cette simple histoire.



*Paris
Mars 1893*

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Page 1. 1. Au pays, en Périgord. 'At home'; 'In our home-
stead.' *Le pays* for the French peasant is his home, the place
where he was bred and born, and which he seldom leaves. Cf.
in *Quatrevingt-Treize*, p. 10, Tu dis?—Siscoignard—Ce n'est
pas une *patrie* ça—C'est *mon pays* (i. e. the place where I was
bred and born). *Périgord*. A former province of France, in-
cluded in the military government of Guienné, now forms the
department (or county) of Dordogne, and part of Gironde.
Its capital was Périgueux.

6. **tout**. i. e. *tout-à-fait*, an adverb, hence invariable. *Tout*
(adverb) is always invariable unless followed by an adjective in
the *feminine* beginning with a consonant or *h* aspirate. Cf. These
ladies were *quite* surprised to see him. It may be translated by
either: Ces dames furent *tout* étonnées, or *toutes* surprises, de le
voir. Thus exemplifying the rule.

10. **maïs**, 'Indian corn,' 'maize.' Introduced from Spanish
mahis. Translate *territoire* by 'appendage.'

12. **Il fait bon vivre là**, 'It is pleasant living there.'
Arrosant de piquette, 'washing down with rape-wine' (or thin
wine).

Page 2. 2. le père Pascal. So in *La Belle-Nivernaise* le père
Louveau. Do not translate it. It is a term of familiar endear-
ment among the peasant and labouring classes. If you translate

it by 'father' it would mean a 'priest' of the Roman Catholic faith, which would be an absurdity here.

4. *promenant*, here 'casting.' Translate *à retourner la terre* (l. 7) by 'to plough the ground.'

13. *qu'il avait élevée*. Note the agreement of *élevée* with *que* referring to *orpheline*, because it is the object or *accusative* preceding the active verb *élever* used in a compound tense. The *past participle* of an active verb, or any verb conjugated with *avoir*, NEVER changes unless so preceded. Cf. *j'ai vu les enfants* (*vidi pueros*); no accord, because the object, *les enfants* (*pueros*), comes AFTER the verb. But *Les enfants que j'ai vus* (*pueri quos vidi*): here *vus* takes an *s* to agree with the object or *accusative que* (*quos*) which precedes the verb *j'ai vus*.

22. *qu'il eût regardé . . . s'il l'eût*, 'which he *would* have . . . *supposing* he had'; hence the *subjunctive*. For the accord of *commise* with *l'* referring to *faute* (f.), see preceding note.

24. *roideur*, 'stiffness'; *au fond*, in the main, at bottom. Note that all nouns in *eur* are feminine except *three*: *honneur*, *deshonneur*, and *labeur*, which are masculine.

28. *leur bête-en-train*, 'the "life and soul" of their party.' Lit. *bête-en-train* is a stallion in breeding studs; in ornithology a 'piper' (i.e. a bird that excites others to sing).

Page 3. 1. *Au physique*, 'In outward appearance, he was' . . . Translate *vouté* by 'round-shouldered.'

6. *l'avait prise*. For accord of *prise* with *l'* referring to *nièce*, see Note to 2. 13.

7. *venait de*, 'had just.' *Venir*, followed by *de* in the *present* and *imperfect* tenses of the verb, serves to form *near perfects* (i.e. expressing a *past* action that has *just* taken place). Cf. *Il venait de partir* (i.e. he *had* set out, but only *just*).

11. *mauvais gas* (i.e. *mauvais garçon, garnement*), 'a scape-grace.'

23. *reporta*, here 'lavished.' *fillette* is 'god-child.'

28. *brave*. Here 'worthy,' because it *precedes* the noun. *Un homme brave* is a brave, valliant man.

Page 4. 2. *un peu à la dure*, 'somewhat strictly.'

7. *la mettre à la besogne*, 'set to work.' *Besogne* is a

doublet of *besoin*, 'need, want, desire.' *Want* compels a man to work to supply his needs.

9. *Va*, 'believe me.' Translate *quelques rudes corvées*, 'a little drudgery,' or 'a few hard knocks.'

10. *c'est autant de pris*, 'it is so much to the good.'

17. *Blonde d'un blond doré*, 'of golden fairness.' Translate *hâlée* by 'tanned.'

20. *sa taille était bien prise, sa démarche*, 'her figure was well-set (well-knit), her carriage' . . .

23. *elle se fait joliment fière*. Provincial for: 'she is getting awfully pretty.'

25. *Il se fera temps* (i. e. *Il sera bientôt temps*).

30. *bien*, 'pretty,' 'winsome.'

Page 5. 7. *à leur tendre des pièges*, 'to lay snares for them.'

11. (*Côte Rase*), 'flat, open country.' Cf. *en rase campagne*, 'in the open field'; 'in the plain.'

12. *un bon sujet*, 'a good lad.' Cf. 'a broth of a boy.'

19. *Cela* (for *Il*). Cf. *c'est, ça* two lines further down. A very common provincialism in speaking of a certain person. It is certainly very *emphatic*. Translate: *c'est soumis comme tout* by: 'he is obedience itself.'

22. *se fera un sort*, 'will make a position for himself.'

25. *méchante*, here, 'wretched,' 'tumble-down.'

Page 6. 3. *boire au Riou*, 'to water at the stream.'

12. *defors*, i. e. *dehors*.

12. *quoique elle n'edt*. Note the *subjunctive* *edt* after *quoique*. The conjunctions most in use that ALWAYS govern the subjunctive are: *afin que*, *pour que*, 'so that,' 'in order that'; *bien que*, *quoique*, 'although'; *jusqu'à ce que*, 'until'; *pour peu que*, 'if only'; *sans que*, 'without that'; *quoi que, quelque . . . que, si . . . que*, 'whatever'; *de peur que, de crainte que*, 'for fear that,' 'lest.' (The last two requiring *ne* before the subjunctive.) All these should be committed to memory.

16. *Prends garde à . . .* for *Prends soin de*. *Prendre garde* is 'to beware.' The distinction is not recognised by 'peasants.' Besides there is a distinct idea of *protection*, safe-keeping in *garde*.

20. *priront fantaisie*, 'took it into their heads.' Cf. *se mirent en tête*, with the same meaning.

24. un arrêt de terre, 'an embankment.'

26. Qu'est-ce que ça fait ? 'what does it matter ?'

Page 7. 5. mûres, 'blackberries.' Cf. *mur* (Lat. *murus*), 'a wall,' and *mûr* (Lat. *maturus*), 'ripe.'

7. Tu vas te faire du mal, 'you will make yourself ill.'

12. je vais faire ma . . . 'I shall be confirmed.'

17. c'est ça qu'aurait été gentil, 'that would have been nice'

25. une communion, 'a sacrament.'

27. Au fait, 'after all.'

28. que tu as de l'esprit, toi, 'that you are a sharp girl, you.'

Page 8. 12. la bourrique de chez lui, 'his master's donkey,'

14. vue. For the accord see Note to 2. 13.

20. qu'il y ait. Why the subjunctive *ait* ? After the *superlatives* *le plus*, *le moins*, and *superlative* adjectives *le premier*, *le dernier*, *le seul*, *l'unique* (expressing relation to or comparison with another object) the *subjunctive* is used. But if the sense is an *absolute* one, the *indicative* must be used. Example : He is the *only one* of the family who *has* any brains. C'est *le seul* de la famille qui a de l'esprit (i. e. who *absolutely* has).

26. qu'il dit, dit-il. Cf. English working class phraseology *he says, says he*, when relating anything.

29. c'est une fière mauvaise tête, 'he's a regular bad 'un,' 'a regular pickle.'

Page 9. 12. ne l'eût troublé. Subjunctive with *ne* after verbs of *fearing*. Cf. Lat. *vereor ne veniat*. See Note to 6. 12.

14. du chanvre à rouir, 'hemp to ret' (to steep).

Page 10. 4. Il faut que je m'ennuie, 'And, so, I must mope.'

14. Ce que tu veux, tu le veux bien, 'You *will* have your own way.' 'There is no denying you.'

19. le jour, here 'daylight.' *Le jour*, *le matin*, *le soir*, *l'an* are merely the *abstractions* (i. e. *day* as opposed to *night*, &c.). *Journée*, *matinée*, *soirée*, *année* are said of *portions* of such times relating to *events* occurring in them.

22. comme elle frétille, 'how it wriggles.'

25. ma part, 'my share.' Distinguish between *part* (f.) (rem partitam), 'a share,' *partie* (f.) (*partem*), 'a part'; *parti* (m.), 'a faction,' 'a political party' (past participle of Old French *partir*, 'to divide').

27. *pâtour*. Provincial for *pasteur*, Lat. *pastorem*. The modern term is *berger*, 'shepherd,' 'cowherd.' The nominative *pastor* has produced *pâtre*.

Page 11. 4. *qui se sauvait*, 'which made off.'

12. *perçait la feuillée*, 'peeped, filtered through the foliage.'

13. *tout en se jouant*, 'while sporting.'

17. *comme s'il eût roulé*. Note the subjunctive *eût* roulé after *comme si*. It is the only case in which *si* ever takes that mood. *Si*, meaning IF, and implying in itself doubt, uncertainty, possibility, does not require a mood of doubt after it, and ALWAYS takes the *indicative*, except in this case.

27. *Elles ne doivent pas s'amuser*, 'They can't be having "a good time" of it.'

Page 12. 7. *fait quelque mauvais coup*, 'committed some crime,' or 'got into some scrape.'

27. *pour des riens*, 'for mere trifles.' Translate: *c'est égal* by 'never mind.'

Page 13. 3. *il valait bien la peine*, 'what was the use of'...

25. *Mêle-toi de ce qui te regarde, toi!* 'Mind your own business, you.'

27. *un batailleur et un mauvais méchant*, 'a quarrelsome fellow and a bad, wicked boy.'

Page 14. 6. *loup-garou*, 'were-wolf,' or, better perhaps here, 'surly-dog.'

13. *devenu blême tout à coup*, 'who had suddenly turned livid.'

14. *lui répondre à celui-là*, 'give "the fellow" his answer.'

Page 15. 3. *à toutes jambes*, 'with all his might.' For *eût* suivi after *comme si*, see Note to 11. 17.

10. *éloignée du ruisseau*..., 'distant from the stream at least 4000 yards' (assuming gunshot range to be 1000 yards).

23. *Pauvre de toi*, 'poor little man,' 'poor dear.' *Avoir mal* is 'to be hurt.'

30. *T'a-t-il fait du mal?* 'Has he hurt you?'

Page 16. 4. *nous en retourner*, 'return home.' Provincial for *rentrer à la maison*.

7. *un fier vaurien*, 'a rare good-for-nothing,' 'scapegrace.'

11. *Ça vous abat*, 'It knocks one down.' Translate *il n'y*

paraître plus, 'it wont show any more' (i. e. all trace of it will have disappeared).

30. **quand elle eut renouvelé.** *Eut* here, and not *avait*, because it has the force of *après que*. After *après que*, *aussitôt que*, *dès que*, *pas plutôt . . . que*, and *quand* and *lorsque* having the force of the *first four*, the *past anterior* (or compound of the *past tense*) must be used instead of the *pluperfect* (or compound of the *imperfect*). In fact it is the only case in which the *past anterior* is ever used in French. Take for example this sentence in English : When I had finished my lesson, we went out. It may be translated in the six different ways, viz.

Quand j'eus fini ma leçon, nous sortîmes.

Lorsque j'eus fini

Après que j'eus fini

Aussitôt que j'eus fini

Dès que j'eus fini

Je n'eus pas plutôt fini ma leçon que nous sortîmes.

Page 17. 9. Quand il eut atteint. For *eut* *atteint*, and not *avait* *atteint*, see previous note.

II.

Page 18. 14. Il aura tombé. Should be *il sera tombé* ; but peasants are not particular with respect to grammar. All *neuter* verbs of motion (i. e. indicating *change of place*, *change of condition*, or *rest in a place*) take *être* instead of *avoir* in their compound tenses.

19. **qui revenait à lui peu à peu**, 'who was gradually recovering consciousness.'

Page 19. 12. rien de rien. Provincial for *rien du tout*, 'nothing at all.'

16. **va, d'un pas**, 'will go at once.'

27. **Ne t'y fie point au camarade**, 'don't trust the rascal.' It is the *imperative* of the verb *se fier à*, 'to trust.' Cf. *fido* with the *dative* in Latin.

29. **à moi** (i. e. across my path).

Page 20. 4. grand'salle. Grand coming from Lat. *grandis*, *grandis*, *e*, took no *e* in the feminine, and people wrote *une*

grand femme. This is a remains of the old spelling. The apostrophe was falsely inserted to mark the supposed suppression of the *e*.

5. *aux murs à peu près nus*, 'with walls almost bare.' Note here the *à* of *descriptions* as against the Eng. *with* usually accompanied by a *possessive* adjective. Cf. *les maisonnettes aux toits de tuile rouge*, et *aux murs blanchis à la chaux*. The cottages *with their* red-tiled roofs, and *with their* whitewashed walls. (Lamartine, *Le Tailleur de Pierres*, p. 1). Cf. also *le bras en écharpe*, 'with his arm in a sling'; *les yeux fermés*, 'with his eyes closed.' Translate: *ne se faisaient pas faute*, 'made no bones about'...

10. *de la tisane*, 'an infusion of herbs.'

19. *ne dut pas*... 'must not have'...

Cf. *je dois* (followed by an *infinitive*). 'I am to,' 'I must.'

je devais 'I was to.'

je devrais 'I ought to.'

j'aurais dû 'I ought to have.'

Je dus, j'ai dû, j'avais dû 'I must have.' These tense idioms should be carefully studied.

20. *La brune venue*, 'at nightfall,' 'at dusk.' Cf. the Lat. *ablative absolute*. Hoc facto, his rebus gestis.

26. *ce qu'est le mal*, 'what an illness may turn out.'

Page 21. 2. *et vaqua* . . . *à*, 'and attended . . . to.' Cf. Latin *vacare* with the *dative*.

6. *il n'y paraissait plus*. See Note to 16. 11.

12. *les a coupés*. For the accord of *coupés* with *les*, see Note to 2. 13.

21. *eut le dessous*, 'got the worst of it.' Cf. *avoir le dessus*, 'to gain the mastery.'

30. *On renverra le garnement*, 'the scapegrace will be sent back.' Notice the *active* construction with *on* so peculiarly French as against the English passive, *will be sent*. *Garnir* ('to train,' 'to furnish') had in Old French the sense of 'to take care,' 'to defend,' 'protect.' Hence *mauvais garnement* (that which defends badly, is worthless), thence by extension as here *a bad fellow*, a scapegrace. Cf. *garrison* (f.) ('garrison') in its first sense of *to defend*.

Page 22. 3. Cela, 'They,' here. See note to 5. 19.

5. Plus haut qu'une meule, vrai de vrai! 'Heaps, and heaps of it, true as I'm here.'

15. C'en était fait . . . de, 'it was all over . . . with.' Translate *entraîn* by 'good humour,' 'conviviality.'

24. Pourquoi ne donnait-il jamais de ses nouvelles? 'Why did he never write?' 'Why did they never hear from him?' Cf. *Donnez-nous de vos nouvelles*, 'write to us,' 'let us hear from you.' *Nebou* is provincial for *neveu*.

Page 23. 3. C'était une tête brûlée, 'he was a wild sort of fellow.' Cf. *cerveau brûlé* with the same meaning. For *il a dû*, see Note to 20. 19. Translate *décoré* by 'with the Cross of the Legion of Honour.'

11. grand'peur. For spelling, see Note to 20. 4.

21. y peut porter le doigt, 'may touch upon it' (i.e. refer to it).

26. ne savait au juste, 'could not quite make out.'

Page 24. 16. acharnés, 'obstinate,' 'persistent,' 'not to be put off.'

17. de savoir répondre en justice, 'of being able to give counsel,' 'a Roland for their Oliver.'

25. mettait, here 'brought.'

30. retournés à l'enfance, 'become children again.'

Page 25. 2. élan, 'eagerness.' In a military sense it means 'dash.' Example: Les soldats avec beaucoup d'élan enlevèrent la position (i.e. carried the position with a dash).

20. Elle ferait taire monsieur le curé au sermon, 'She would silence the parson in his pulpit.'

28. Les deux diables, 'the two little rogues.' Take care of la veille; it is not *vieille*, the fem. of *vieux*.

Page 26. 1. garnissade. Provincial for a 'rabbit-warren.' *Garenne* (à lapins) is the real word. Translate: qu'ils s'étaient bien promis, 'which they had fully made up their minds to' . . .

15. Tiens donc, quand il le faut! 'Of course I am, when there's no help for it!'

16. ça porte malheur, va, d'aimer à se tirailler avec les autres, 'it bodes no good, I tell you, to be always wanting "to go" for others.'

20. ami des colères, 'of a quarrelsome disposition.'

Page 27. 4. ils n'ont l'air de rien à côté de Joliet, 'they can't hold a candle to Joliet.'

21. qu'ils font cas de, 'and take notice of' (i. e. esteem).

Page 28. 15. m'ont loué. Provincial for 'took me into their service'; *louer* is here from *locare*, 'to hire out.' *Louer* 'to praise,' is from Lat. *laudare*.

16. quittée. For the accord, see Note to 2. 13.

19. Joliment heureux, 'a jolly lucky fellow, you.'

21. qui me dit qu'il dit, 'he says, says he.'

26. qui ne tient pas aux cajoleries, sans mensonge, 'who doesn't like flattery, I warrant you.'

30. Ça lui fait un mois, 'That keeps her going for a month.' Translate *qui me passe*, by 'which I cannot understand,' or 'which passes my comprehension.'

Page 29. 13. qui n'en pouvait plus, 'who could stand it no longer'; tant . . . 'so much did she try.'

24. du bon Dieu, 'after God's own heart.' Note the adjective *bon* with which simple country-folk always connect the word *Dieu*, as if they could not think of Him apart from His goodness. So in German, 'Der liebe Gott.'

Page 30. 1. la chôme montagneuse, 'the steep hill side leading to'; *chôme* is possibly the local word for *côte*.

9. A la bonne heure! 'Capital!' 'Bravo!' 'That's something like.'

III.

Page 31. 6. On ne pensait plus à Jeantoux. Give this the English *passive* construction, and say, 'Jeantoux was quite forgotten.' Cf. it with the literal translation, 'One thought no more of Jeantoux' and you will see the difference.

9. à le caser, 'to place him.' From *case*, Spanish, *casa*, 'a little house,' 'a hut.'

18. bien-être, 'comfort.' A mesure qu'il prenait de l'âge. Note that 'as' implying *gradation*, is always translated by *à mesure que* (i. e. as gradually as he grew older).

19. pleinement=véritablement, 'really and truly.'

Page 32. 8. et elle se carrait au bras de son fils, 'and she strutted along, leaning on her son's arm.'

12. *C'est que, vérité vraie*, 'the fact is, and there was no mistake about it.' Why *était* devenu and not *avait* devenu? See Note to 18. 14.

16. *et ses attaches, comme disent les messieurs, étaient fines*, 'and, as gentlemen say, there was an "aristocratic" look about him.'

18. *friponne à qui conter fleurette*, 'village lass to flirt with,' 'to make love to.'

23. *toute trouvée*, 'ready found.' *Tout* (quite) adverb is. invariable unless followed by an adjective or participle in the feminine beginning with a consonant or *h* aspirate, as here, when it agrees. The following example will show you clearly the difference. These ladies were quite surprised to see him. *Ces dames furent tout étonnées, or toutes surprises, de le voir.*

27. *gars* = garçon, 'lad.'

29. *et comme ils donnaient plaisir à voir*, 'and what a pleasure it was to see them.'

Page 38. 1. *eut accompli*. For *eut* and not *avait*, see Note to 16. 30.

6. *un teint de demoiselle*, 'the complexion of a "high-born" lady.'

9. *et telle qu'il sied à*, 'and such as becomes,' 'befits.' *Sied* is from Old French *seoir*, itself from Lat. *sedēre*, by loss of medial consonant (*d*) and change of *ēre* into *oir*.

18. *Aussi parlait-elle bien*, 'therefore she spoke well and correctly.' Note the pronoun *after* the verb with *aussi*. After *aussi*, *peut-être*, *encore*, *du moins*, *au moins*, *toujours*, *en vain*, *ne . . . pas . . . plutôt*, at the beginning of a sentence the pronoun is elegantly placed *after* the verb in French, as here. But you cannot say 'Tels sont les conseils auxquels peut-être sommes-nous redevables (indebted) de notre tranquillité; but auxquels nous sommes peut-être, i.e. its ordinary place as an adverb *after* the verb.'

22. *avait tenu à ce qu'elle soignât*, 'had insisted upon her looking after the house.' Note the subjunctive *soignât* after *tenir à ce que*. Cf. also *je veux absolument que vous le fassiez*, 'I insist on your doing it.'

23. *pour qu'elle se rendit*. For subj. after *pour que* see Note to 6. 12, which should be committed to memory.

25. les fins plats, 'dainty dishes.' Tortillons = *merveilles*, 'Jersey-wonders (i.e. twisted cakes), cooked swimming in lard.'

Page 34. 3. baptisée, vue, instruite. For accord of these participles see Note to 2. 13, which carefully study.

11. l'eussent bien fait prier par son fils, 'had sent her a pressing invitation through her son.' For subj. *eussent* see Note to 6. 12.

13. si bien plantée, 'so graceful.'

17. s'établir = *se marier* in provincial dialect.

23. qui se tinssent. It comes from *tenir*, 'to keep.' Note the subj. 'tinssent' after the negative *Il n'y avait guère* followed by the relative pronoun *qui*. Cf. Latin, where the construction is exactly similar, *Nullum est animal, praeter hominem quod rationis particeps sit* (Cicero). Translate *mauvaises langues* by 'slandorous tongues.' *Méchantes langues* is also used.

29. A coup sûr, il avait du souci, 'there was undoubtedly something on his mind.' Distinguish between *souci* (m.) *harassing* care, and *soin* (m.) *nurturing* care.

Page 35. 4. et désira qu'il fût fini, 'and wished it was over.' Note the subj. *fût* after verbs of *desiring*, *commanding*, *approving*, and their contraries, except however verbs of *decreeing*, as *arrêter*, *décider*, *décréter*, *statuer*, &c., which generally take the *future* or *conditional* (the result being considered *certain*). Cf. Latin *Optavit ut in curram patris tolleretur*.

9. monde, here 'people.' Cf. *Voyez-vous beaucoup de monde?* 'Do you see much company?' *Allez-vous beaucoup dans le monde?* 'Do you go much into society?'

21. il fallait à tout prix qu'elle sût... 'she felt she must know, at any cost, what was in Pierrille's mind.' Note the subj. *sût* after *Il fallait*. *Falloir que* ALWAYS takes the subjunctive. Cf. Latin, *Oportet ut te videam*. *Se douter de* is 'to suspect,' 'to have one's suspicions.'

Page 36. 1. Tiens, tiens, tiens! 'Holloa! what's this!'

7. au fait, 'by the bye.'

10. lot, here 'fate.'

14. Pourquoi faire? 'Why should I?' or 'Not at all.'

19. écouteur, 'eaves-dropper.'

23. Aussi bien . . . c'est que j'ai . . . 'The fact is . . . I have something on my mind.'

Page 37. 7. je te remercie, 'I like that.'

13. Cette demande! 'What a question!'

18. comme on n'aime pas, 'as no one ever loved before.'
'It is the old, old story.'

25. aie. For subj. see Note to 35. 21.

Page 38. 6. voilà où tu ne vas plus . . . 'here is the point at which you will now fail to understand me.'

24. et de je ne sais quoi, 'and of a thousand other things.'
The *je ne sais quoi* is the *indescribable* in French. It is to be found in almost every page of V. Hugo.

Page 39. 1. à marier, 'in "a position" to marry.' Of girls it means 'marriageable,' 'of age to marry.'

9. Contre qui = Avec qui.

24. tu m'en veux, 'you owe me a grudge.'

Page 40. 5. fanadora, provincial for 'busy bodies.'

10. dans les yeux, 'straight in the face.'

IV.

Page 41. 1. la Saint-Jean, 'Midsummer's day.' *la* not *le*, because of *la fête de* understood.

5. d'ouvrir le cortège, 'to lead the procession.'

14. repassée d'hier, 'sharpened and furbished up the day before.'

Page 42. 3. qu'il avait recueillis, why the *s*? See Note to 2. 13, which carefully study.

5. où le chaud du jour s'éveillait . . . 'where the heat was rising with the day.'

18. la part. See Note to 10. 25.

22. et bonhomme, 'and good-natured.'

28. chère, here 'blessed.'

30. tout illuminée. See Note to 32. 23.

Page 43. 4. leur *lire lire* continuel, 'their never-ending melody.' As Shelley puts it in immortal verse:

'And singing still dost soar, and soaring ever singest.'

17. transie, here 'shivering,' 'quaking with fear.'

27. *qui criait famine*, 'which hungered after food.' Cf. also *crier la faim*.

30. *Quand elle eut gardé*. For *eut* not *avait* see Note to 16. 30, which thoroughly master.

Page 44. 11. *Bras nus, le front en sueur, le visage animé*. Note in French the absence of the English *with his* in descriptions of persons or places. It is a very characteristic idiom.

21. *Obé!* provincial dialect for *Eh bien!* Here 'of course.'

24. *d'affilée* (i. e. with *one* sharpening of the sickle), 'at one stroke.'—*des temps* = *des heures, des jours*.

27. *je vous réponds*, 'I'll warrant you' . . . — *bien montée*, 'well-appointed,' 'well-stocked.'

Page 45. 1. *Si cela se pouvait, oui*, 'If it could come about, certainly he would.'

4. *aiment encore les ambages*, 'like to beat about the bush.'

11. *de quoi il en retourne*, 'how matters stand.'

12. *et m'est avis*, 'and my opinion is.' It was formerly spelt in two words, *à* and *vis*, the latter from Lat. *visum*, the way of 'seeing' anything. Translate *à trop t'en imposer* by 'of laying too heavy a burden on your shoulders.'

16. *c'est répondu, ça*, 'that's a straight answer,' or perhaps better still, 'that's answered *like a man*.'

26. *Vielliesse et jeunesse ne vont point ensemble*. Shakespeare has it: 'Crabb'd age and youth cannot live together.' *Ayez*, provincial for *eussiez*.

Page 46. 3. *satisfait à la conscription*. It was the mode of recruiting the army established by Bonaparte when Consul. *Tirer à la conscription*, or as here *satisfaire à la conscription*, was this = A commune was taxed (we will suppose) at 25 men, and there were 50 *conscripts* or youths of 19 born in the same year; 50 numbers were placed in an urn; those who drew the numbers 1 to 25 were taken, and the others exempted. Since the disastrous war of 1870 *la conscription* has been abolished, and all able-bodied youths in France, no matter in what class of society, are bound to serve under the colours for 3 or 7 years, when they are placed in the reserve. In case of war France, under this system, which is the German one, could bring into the field over 2,000,000 men.

15. *aies satisfait à la loi*, 'obeyed the law.' Cf. Lat. *satisfacio* with the *dative*: hence *à la loi*. Note the subj. *aies* after *Il faut que*. Cf. Lat. *Oportet ut te videam*, 'I must see you.'

19. *gages*, 'wages.' *Gage* (m.) in the singular means 'a pledge.'

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Page 47. 9. *Cette uniformité*, 'this hum-drum existence.'

12. *se borner*, 'to curb themselves' (i. e. to cut their cloth according to their measure).

Page 48. 13. *dépiquer*, 'to sort,' 'sift,' the ears of corn. *vanner*, 'to winnow.' *Dépiquer* (*figuratively*) is to put into good humour again. *Il commence à se dépiquer*, 'he is beginning to come round.'

Page 49. 6. *valet*, farm-servant.—*gagés*, 'working at a fixed wage.'

29. *comme* = 'à peu près,' pour ainsi dire, presque.—*piquette* (f.) is the 'rape-wine' obtained by a second pressing.

Page 50. 1. *C'est ça un terrain!* 'That's a fine bit of ground, if you like!'

6. *qu'on lui attribuât plus qu'il n'avait*, 'that people should think him richer than he was.' Note the subj. *attribuât* after the negative *il n'était pas fâché* followed by *que*. Cf. Lat. *Dies nullus est quin (ut non) veniat*. (There is no day that he does not come.) Note also the redundant *n'avait* after *plus que*. After *plus que*, *moins que*, *aussi que*, *mieux que*, *pis que*, or any comparative adverb followed by a second verb-clause (if there be no negative in the first clause) *ne* is used redundantly before the second verb. Cf. *Il est plus malade que vous ne pensez*. But: *Il n'est pas aussi malade qu'il croit*.

8. *la renommée dorée*, 'a reputation for "money-bags".'

9. *tout sensé qu'il fût*. *Tout* here = *quelque* (i. e. in spite of his sound common sense). Note that *quelque . . . que*, *tout . . . que* always require the subjunctive.

22. *Le couvert était mis*, 'the table was laid.'

27. nous nous en prendrons à nous-mêmes, 'we will blame ourselves.' Cf. *Ne vous en prenez pas à moi*, 'don't lay it to my door.'

Page 51. 2. *parce que la faim n'est point difficile*, 'because there's no sauce like hunger.'

Page 52. 15. *ses bons gros yeux*, 'his large honest eyes.'

18. *mit . . . à la main*, 'doffed.'

Page 53. 7. *comment il écrit*, 'what his handwriting is like.'

18. *Je n'en puis plus. J'ai les jambes coupées*, 'I am quite overcome (upset). My legs are shaken under me.'

21. *Tu perds la tête!* 'What nonsense!' or 'Are you mad?'

23. *prenait sa course*, 'took to her heels.'

24. *affaissée*, 'overcome.'

26. *à perdre haleine*, 'at the top of her speed' (i.e. fast enough to lose breath).

Page 54. 6. *un peu tremblée*, 'somewhat shaky.'

18. *Que diable*, 'What in the name of fortune.' . . .

Page 55. 2. *et calmé*, 'and sobered down.'

Page 56. 12. *Sans rancune, Jeantoux*, 'No grudge, I hope, Jeantoux.'

Page 57. 13. *qui lui avait couru sur le corps*, 'which had crept over him.'

14. *Aussi ne fixait-il*. For pronoun *il* after the verb see Note to 33. 18, which carefully master.

29. *pour faire le pendant du Soldat laboureur*, 'to exchange the soldier's uniform for the peasant's blouse (smock).' A very large portion of the French army being recruited from the peasant class, they, after serving with the colours, mostly return to their duties as farm-labourers.

Page 58. 7. *un brigadier de chasseurs d'Afrique*, 'a sergeant of cavalry.'—*La Légion d'honneur*, the most coveted of French distinctions. It was instituted by Napoleon I. The military knights, officers, commanders of the Order are alone entitled to a pension with the distinction. (Knights £10, officers £20, commanders £40, &c.) The civil Knights of the Order, of which there are a very large number, receive no pecuniary benefit.

24. *le gas* = *le gars*, *le garçon*. Translate *viédasse* by 'con-found it.'

Page 59. 7. Et il fit mine de, 'and he made a pretence' . . .

10. tu es revenu, toi aussi (i. e. from the wars).

Page 60. 5. Quand vinrent à peu près les dix heures, 'On the stroke of ten or thereabouts.' Translate monde by 'guests' here.

9. bien = certainement.

20. Il n'y a pas de quoi, vrai, 'Don't mention it, indeed.'

II.

Page 61. 5. son tour de vigne, 'the round of his vineyard.'

10. au moment de sa qualité, 'at its best.'

14. il s'épanouissait, 'he beamed all over with delight.'

17. tombait d'aplomb, 'darted down.' *Aplomb* from *ad* and *plumbum* means 'perpendicularly' (i. e. as with a plumb-line), hence figuratively 'self-possession,' 'self-assurance.'

Page 62. 1. au gîte, 'in his form.' arrêter is here 'to point,' of dogs; hence *chien d'arrêt* 'pointer,' *chien couchant* 'setter.'

5. quelque jour, 'some day or other.' The French peasant is by no means a keen sportsman.

6. fusil à pierre, 'flint-gun,' 'flint-lock musket.'—*faisait grand cas*, 'prized very much.'

17. mal venue, 'which had grown awry.'

28. encore aux prises, 'fighting again.'

Page 63. 8. d'une trentaine d'années, 'some thirty years of age.' Cf. Une vingtaine, some score, une quarantaine, some forty, une centaine, some hundred, quelques milliers, some thousands, used to denote *approximation* only.

25. leur avaient coupé la parole, 'had deprived them of speech.'

Page 64. 7. que tu m'as fait du bien, mon garçon, 'what good you have done me, my lad,' or 'how happy you have made me.'

15. taillé en Hercule, 'a very Hercules.'

16. d'Algérie. The territory of *Algiers* is bounded by the Regency of Tunis on the E., by the Empire of Morocco on the W., by the Desert of Sahara on the S., and the Mediterranean

on the N. The conquest of Algeria by the French was finally effected in December 1847. The force usually kept in Algeria was 60,000 men. In case of an European war, the African army was supposed to be a valuable reserve of well-disciplined soldiers inured to campaigning. Experience showed the fallacy of that notion, and the struggle with Germany, 1870-71, abundantly demonstrated the fact that desultory warfare against savages was the very worst school of training the French soldier could have.

19. *Comme te voilà fait, sapristi*, 'What a face you've got, confound it, why, it's as tanned as a wolf's skin.'

21. *c'est crâne*, 'it is splendid, by Jove!'

23. *tout flambant*, 'a regular swagger one.'

Page 65. 1. *elle ne parle que par toi*, 'she swears by you, and you alone.'

8. *dans le fin fond de l'Atlas, au diable vert*, 'in the very heart of the Atlas mountains, a devil of a way' (i.e. you might say 'to the end of the world,' 'ever so far'). *Atlas* is the historical and geographical name of an extensive mountain-system which covers with its ranges, branches, and table-lands the north-western part of Africa. Covering half a million of square miles, it encloses the countries of Fez, Morocco, Algiers, and Tunis. Up to the boundary between Morocco and Algiers, the principal range is often called the Greater Atlas; while further eastward it is known as the Little or Lesser Atlas.

10. *tout au plus, depuis le temps*, 'at the most, for all these years.'

15. *comment cela a-t-il marché?* 'how have you fared?' (i.e. how have things gone with you?). Translate *Tout droit* by 'Straight as a die.'

21. *mais les armoires sont garnies*, 'but the linen-presses are full.' The one great aim of the French peasant is not so much to have a well-filled larder, but linen 'enough and to spare' stored away in mahogany presses.

23. *Nous le sommes tout à fait*, 'we are quite happy.' Cf. *Etes-vous les ministres*. 'Are you the ministers?' *Oui, nous les sommes*. But *Etes-vous ministres?* (used *adjectively*) *Oui, nous le sommes*.

Page 66. 5. Je l'ai là tout entier, 'I know every stone of the way' (i. e. I have it *stamped* upon my brain).

11. Tutoie-moi, '*Thee* and *Thou* me' (i. e. address me familiarly in the second person *singular*). It is the person of *endearment* and *familiar acquaintance* in the French language. The solemn *thee* and *thou* of the Bible gives place in French to *vous* in addressing the Deity. The *tu, toi* would, according to the genius of the language, almost amount to blasphemy. And yet it is very curious that in the *French* version of the *Anglican* Church Service, in use in the Channel-Islands, the solemn *thou* and *thee* of the English has been preserved.

23. C'est bien comme cela que je me la figurais, 'That was precisely how I *pictured* her to myself.'

Page 67. 2. à se rompre, 'to breaking point.'

11. Il ne pouvait dire que des mots sans suite, 'He could only stammer out incoherent words.'

18. L'avez-vous vue? For accord of *vue* with *l'* relating to *femme* see Note to 2. 13, which *carefully* master.

27. Sont-ils adorables tous les deux! 'What a charming picture they make!'

30. gas = gars = garçon, 'fellow.'

Page 68. 2. d'être fier, 'to be a *fine* fellow.'

10. ce frère, 'that *famous* brother of yours.' It is the *only* translation to give *point* to the *ce*. It is these distinctions that will lift your translation above the level of mere *slavish reproduction*, which will teach you nothing.

11. qu'elle est bien, 'that she is a "bonnie lass".' Translate **Je n'y tiens plus** by 'I am beside myself.'

21. Tu es venue grande = Tu as grandi. *Venir* is said of the growing of corn or other *cereals*, and is, we think, very *graphically* extended by peasant-folk to *persons*. So thoroughly *bound up* is everything for them in the word '*le pays*' (see Note to 1. 1) that they do not care to dissociate their *kingsfolk* from all their *natural* surroundings. That is *why* they constantly apply to 'living persons' terms used to designate the products of their fields.

26. est-ce que je te conviens? 'am I to your liking?' (i. e. do I *suit* you?). Note that *convenir*, meaning 'to agree, takes *être*

in its compound tenses. Ex.: Nous sommes convenus des conditions, 'We have agreed upon' . . . But Il a convenu à ce monsieur et il l'a pris à son service, 'He suited that gentleman.' . . .

Page 69. 13. qui joue de moi comme elle veut, 'who does with me what she likes' (i. e. who turns me on her little finger).

26. on te demande par ici, 'you're wanted this way.'

Page 70. 12. La voilà toute pâmée, 'She's gone off in a dead faint.' For spelling of toute see Note to 1. 7.

17. Sapristi! 'By Jingo!' Cf. Saprelotte! with the same meaning.

III.

Page 71. 7. oet ignorant, 'that ignoramus.'

11. allaient jusqu'à grimper, 'took the trouble to climb the hill leading to' . . .

Page 72. 8. pour racheter son attelage d'hiver, 'to pay for his winter team of oxen' (i. e. the team which, during the winter and early months of the year, did the ploughing, &c., and were fattened afterwards for the market).

14. astiqué, 'furbished up,' 'polished.' It is to polish leather with a glazing-stick called an *astic*. Translate galons by 'stripes.'

29. Il a dû, 'He must have.' (See Note to 20. 19.)

Page 73. 2. Savoir, Placide, s'il va te plaire? 'It's a question (or It remains to be seen), Placide, whether you will like him (i. e. are going to).

14. D'abord, il me cède toujours tout, 'In the first place, he always gives in to me.'

25. j'ai eu assez de journées dures à avaler pour que, . . . 'I have had enough "hard nuts to crack" to be able to enjoy that day to the full.'

28. Où as-tu vu ça? 'where did you get hold of that?'

Page 74. 8. Il ne s'agit plus que de partir, 'Off we go now.' Cf. De quoi s'agit-il? 'What's the matter?' Il ne s'agit pas de cela, 'That's not the question.'

14. comment tu as attrapé ça, 'how you won it.'

16. un dur-à-cuire, 'a tough fellow.' Translate campagne by 'about battles, fighting, campaigning.'

20. au foirail, i. e. 'in the *space* reserved for cattle at the fair.'

Page 75. 16. Je ne sais quel, 'an indescribable.' See Note to 38. 24.

27. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé du mal, 'I am afraid some harm has happened to him.' For *ne* and *subj.* after *j'ai peur que* cf. Lat. Vereor *ne* (ut non) *veniat*.

29. quelque chose de. Note the *de* after quelque chose, rien *de*, quoi *de*. Cf. Lat. nihil boni, quid novi.

Page 76. 3. de quoi il en retourne, 'how matters stand.' Provincial for *de quoi il s'agit, ce qu'il y a*.

12. au passage, 'his return.'

Page 77. 1. qui le tiennent de, 'who have got it from.'

IV.

Page 78. 6. vive et craignant la mouche, 'skittish and off at the slightest touch of the whip' (like it is said of horses who cannot bear flies). Cf. *Prenez garde*, il prend bientôt la mouche, 'Take care, he soon takes offence, he is very touchy.'

17. tout méchant propos à part, 'all joking aside.'

Page 80. 4. lou nebou dé o pat Lorin = le neveu du père Lorin.

8. Si . . . Si meaning here *supposing* he had been, hence the *subjunctive*. Translate *de se faire prendre en mauvais œil* by, 'to incur dislike.'

11. ce que l'allure du . . . de rogue, 'the "too-marked" bumptiousness of père Lorin's demeanour.'

17. d'avoir froid aux yeux, 'to be afraid of his shadow.'

29. une prise, 'a pinch of snuff.' Translate *si diable* by 'such a rogue,' 'such a scapegrace.'

Page 81. 8. Il fallut absolument . . . cédat. 'Placide was compelled to' . . . See Note to 35, 21.

11. en règlement de compte, 'by way of payment.'

20. Il avait cela d'excellent, 'The best of it all was' . . .

25. le solide, 'the "oof".'

Page 82. 4. tout notre monde, 'all our friends.' See Note to 35. 9.

15. *cheval de trait*, 'draught-horse,' 'cart-horse.' Cf. d'un seul *trait*, 'at a stretch' (i. e. without stopping).

18. *le Pierrille en question*, '*our Pierrille*' (i. e. *the Pierrille* who is betrothed to your sister).

Page 83. 8. *les maintint*, 'held them quiet.'

19. *eût pu*, 'might have.' Hence the *subjunctive*. Note that *pouvoir*, *devoir*, *savoir*, *vouloir*—*aller*, *sembler*, *oser*—*venir* NEVER take a *preposition* before the infinitive following them.

Page 84. 8. *gagnait peu à peu*. Say 'was closing in' if you would be idiomatic. Remember that all translation that is mere *reproduction* is worse than useless, and mere waste of time. You must try and find the corresponding English idiom to suit the *French idea*, and the *French surroundings* of the *dramatis personae*, and in nine cases out of ten you can, if you try.

11. *donnait à tout*, 'lent to everything.' 'Gave' would not suit the idea.

27. *amicalement*, here 'in a friendly tone.' Carefully get up the formation of adverbs in *ment*, answering to the English *ly*.

Page 85. 12. *à chaux et à sable*, '*with lime and sand*.' See Note to 44. 11.

Page 86. 5. *passer* = *trépasser*, 'to die.' Cf. Eng. '*to pass away*.' *Trépasser*, Lat. *transpassare*, properly 'to cross-over,' then 'to die.' It is, says M. Brachet, almost the exact rendering of the popular phrase *faire le saut*. Cf. the military expression with the same meaning: *passer l'arme à gauche* so often met with in Erckmann-Chatrian's novels.

7. *se dessinait*, 'stood out.'

Page 87. 18. *je n'ai plus rien*, 'I am better now.'

22. *où ils l'avaient trouvée*. Note the *graphic où* used instead of *dans lequel*. Cf. *L'instant où nous naissons est un pas vers la mort* (Voltaire) (i. e. 'the moment *in which* we are born'...). *La maison où je demeure*, 'The house *in which*'... *Les pays par où il a passé*, 'The countries *through which*'... For accord of *trouvée* with *l'* preceding see Note to 2. 13.

Page 88. 4. *du labeur*. Note that *labeur*, *honneur*, and *déshonneur* are masculine. All other nouns in *eur* are FEMININE.

These nouns, coming as they do from Lat. nouns in *or*, genitive *oris*, should be masculine; but they changed gender in passing into French. This change vexed the Latinists of the 14th century, who tried to make them revert to their former gender. They only succeeded in the case of the *first three* mentioned above.

21. *que j'ai préparée*. For the accord of *préparée* with *que* see Note to 2. 13, which thoroughly master.

25. *et le bruit se perdit . . .*, 'and the sound of the horses' hoofs gradually died away in the distance.'

Page 89. 7. *qui tenait du sanglot et du rire*, 'which was sobbing and laughter combined.' Cf. *Il tient de sa mère*, 'He resembles his mother' (i. e. 'takes after').

V.

Page 91. 6. *prêtée*. For accord see Note to 2. 13.

11. *parcourue*. For accord see Note to 2. 13.

18. *qui tient à*, 'which is due to.' . . . See Note to 89. 7.

Page 92. 2. *s'engageaient dans le sentier de*, 'entered the path leading to.' Note the *e* after the *g* in *s'engageaient* before the *a*. Verbs in *ger* take *e* after *g* before *a* or *o*.

19. *Il se fit alors entre*, . . . 'Then there fell upon' . . .

30. *d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée*, 'in a voice which he strove to steady.'

Page 93. 7. *c'est l'arrêt de là-haut*, 'it is the will of the Almighty.'

14. *Que veux-tu ?* 'So it is,' 'The fact remains.'

Page 94. 1. *le gagnait aussi*, 'was overtaking him' ('getting the better of him too').

4. *Voilà le devoir!* 'Therein does duty lie!' Cf. in V. Hugo's *Quatre-vingt-Treize* (School Edition, p. 168), *Lequel de ces deux gouffres était le devoir?* 'In which of these two abysses *did duty lie?*'

VI.

Page 95. 10. *ces voix d'outre-tombe*, 'those voices "from another world"' (i. e. 'from beyond the grave').

19. *vus*. For accord see Note to 2. 13. Note all these *on*

(from l. 15) with the third person SINGULAR, and ALWAYS repeated before each verb. You should translate them by 'we.'

19. On peut y porter la main, 'We may prove it' (i.e. 'dwell upon it,' 'refer to it').

Page 96. 26. langage enjoué, 'playful banter.' Translate s'applaudissait by 'rejoiced.'

Page 97. 5. serré, 'tight-fitting.'

9. avait voulu absolument que son neveu gardât, 'had insisted on his nephew's wearing.' Note the subj. ALWAYS after vouloir que. Cf. Lat. construction after volo ut.

19. suspendus. For accord see Note to 2. 13.

23. au service, 'in the army' (or 'when serving with the colours'). Cf. Eng. 'service' with the same meaning.

Page 98. 11. quand le père Bugeaud m'a posé la croix, là, 'When Marshal Bugeaud pinned the cross on my breast.' Translate Vrai de vrai! 'By Jove, I am!' Bugeaud was born at Limoges in 1784. Promoted to the rank of corporal on the battlefield of Austerlitz for conspicuous bravery, he rapidly advanced through the various grades of his profession until he attained in 1832 the rank of general. He is a conspicuous example in proof of the French proverb which says that every French soldier carries a field-marshal's bâton in his knapsack. The French occupation of Algeria afforded ample scope for his talents. The decisive battle of *Isly*, where he displayed great military skill, led to the eventual overthrow of the daring chieftain, Abd-el-Kader, who had cost them so much blood and treasure. After the victory Bugeaud was created Duke of *Isly*, and received the bâton of field-marshal. He died of cholera in Paris in 1849. He was so beloved by his soldiers for his paternal care of them that they gave him the familiar and endearing sobriquet of *père*.

15. pour entrer en ménage, 'to begin house-keeping with.'

18. Ce n'est pas le diable, 'It's not much.' Cf. *Ce n'est pas le Pérou* with the same meaning. 'It's not a mountain.'

21. la huche au pain, 'the bread-pan.' Translate tu peux bien le penser by 'you can well believe.'

26. Et si tu tombais au sort, 'and what if you drew a bad number at the conscription.' See Note to 46. 3.

Page 99. 1. Un homme coûte gros, 'A substitute costs money.' A substitute in the old 'conscription' days used to cost about 3000 francs (£120).

5. **que j'aurai un bon lot,** 'that I shall draw a "good" number.' See Note to 48. 3.

11. **à part lui,** 'to himself.'

15. **nous n'en sommes pas encore là,** 'we havn't come to that yet.'

23. **toute transie,** 'quite overcome.' For spelling of *toute* see Note to 1. 7.

27. **à s'étourdir sur,** 'to forget,' 'to drive away the thought of.'

Page 100. 6. d'amener, 'to bring up.'

9. **bien se pourrait qu'elle ne t'attendit pas,** 'she might not *perhaps* be willing to wait for you.'

12. **Ils n'y entendaient peut-être point raillerie,** 'They did not perhaps mean it *in jest*.' Cf. Entendre la raillerie, 'To be able to take a joke.' Translate *déchiraient* here by 'wrung.'

18. **voilà le moment!** 'now's the time!'

26. **de bonhomie qui ne lui allait point mal,** 'of good-nature which was not ill-suited to him.' Cf. Cette robe *ne lui va pas*, 'That dress does not *become* her.'

30. **Eh! parbleu, les camarades,** 'Well, the boys! of course.' *Parbleu* (formerly *pardieu*) = *par le ciel bleu*, 'I swear by the blue sky.'

Page 101. 5. Tu le soutenais à tort, 'your contention was uncalled for.' Translate *les laisser dire* by 'let them have their say.'

11. **trouvent mauvais,** 'disapprove of.'

15. **de mettre leur main,** 'to have a finger in.'

Page 102. 5. qui n'en imposera pas à la chance par sa bonne mine! 'who will not propitiate fortune by his good looks!'

12. **Le Pierrillou ne fait plus son fendant à l'heure qu'il est!** 'There's not much of the "swagger" about the Pierillou *now*!'

15. **il n'en est pas encore là!** 'he's not so bad as all that *yet*!'

18. il s'agit de, 'it is a question of' ... (or 'when serious matters *have to be faced*').

Page 103. 10. je régale et je paie bouteille! 'I stand treat and I pay drinks!' *Frontignan*, i.e. *wine* from the 'Frontignan' vineyard.

20. et la révision? 'and what about the "appeal"?' Every conscript was entitled to have his case 'revised' before a properly constituted 'board of appeal' to ascertain whether there were any circumstances, 'physical' or otherwise, which would entitle him to be exempt from serving with the colours.

24. qu'on se coupe un doigt, 'men cutting off a finger.'

Page 104. 8. un coup dans le cœur, 'a heart-crushing blow.'

15. est-ce que je sais, 'and a thousand other things.'

17. et il peut se trouver un hasard, un bonheur, 'some lucky, unlooked-for incident may crop up.'

26. et, quelque troublé que fût Pierrille, il, 'and in spite of his utter despair he (Pierrille) had,' ...

30. Ah ça! Placide, tu as quelque chose, 'Look here! Placide, there's something in your mind.'

Page 105. 4. Que veux-tu que j'aie? 'What can there possibly be on my mind?'

10. Une idée comme ça! 'An idea, that's all!'

24. que c'est par moi qu'elle saura l'affaire, 'that she will know the worst through me.'

27. à ses moments, 'at times,' 'when he liked.'

VII.

Page 106. 6. petit blé d'Espagne, 'small maize.' It is also called *blé d'Inde* or *blé de Turquie*.

Page 107. 2. Elle se laissa aller ... à, 'She indulged ... in,' 'She entered ... upon.'

16. oubliés. For accord with *les* preceding see Note to 2. 13.

Page 108. 9. éclair, 'expression.' Translate *fauves* by 'lurid.'

VIII.

Page 109. 13. *va*, 'I tell you.'

Page 110. 23. *qui ... qui*, 'This one ... that one.' For *piquette* see Note to 49. 29. Cf. in Béranger's *Les Souvenirs du Peuple*—

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers *piquette* et pain bis,
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite,

which Mr. Robertson of Haileybury so admirably translates—

'I am hungry,' he says, and I get him
A hunch, and a *posset* to drink;
Then he dries his clothes, and the blink
Of the fire to sleep soon set him.

28. *le regard en feu*, 'with flashing eyes.'

Page 111. 8. *Que me veux-tu?* 'What would you with me?' *me* is here the *ethic* dative.

21. *des comptes*, 'any explanation.' Translate *Diable!* by 'Confound it!'

26. *Où as-tu vu cela, toi?* 'Answer you, indeed! why should I?'

Page 112. 5. *prit à bras le corps*, 'seized round the waist.'

28. *comme un mort*, 'as a sheet,' 'as a ghost.'

Page 113. 11. *avait ceinturé Jeantoux*, 'had clasped Jeantoux round the waist.' It is formed from *ceinture* (f.), 'a belt,' or 'girdle'; itself from *cinctum*, the supine of *cingo* ('to surround').

13. *une doloire*, 'a hatchet,' 'cooper's adze.'

Page 114. 13. *Le diable te tourmente!* 'The devil is in you.'

IX.

Page 115. 14. *avec une brusquerie un peu retenue*, 'with somewhat cautious bluntness.'

Page 116. 6. *Il n'y a de quoi, vraiment*, 'Don't mention it, indeed.'

13. *à loger du plomb*, 'to send a charge of buck-shot.'

19. *par suite*, 'consequently.'

25. vous ne manquez pas d'esprit, 'you're not wanting in wit.' Translate *Mais, cela tombe mal*, 'But it is out of place here.'

Page 117. 9. *Ce que c'est que la haine*, 'What a thing hatred is, to be sure.'

14. *Il faudrait . . . que je lui règle son compte, à ce particulier*, 'I really must do for my gentleman.'

Page 118. 8. *mais tout bas*, 'but under his breath,' 'in a whisper.'

19. *il n'y put plus tenir*, 'he could stand it no longer.'

22. *Il faut en finir*, 'We must out with it.'

25. *A qui en as-tu donc comme cela?* 'Whom are you angry with now?'

27. *qui demeure muet depuis des temps*, 'who have been silent for days.' Note the *present* tense in French instead of the past *indefinite* after *depuis*, 'since,' 'for the last' (expressing *continuity* of time). Cf. *Nous habitons cette maison depuis dix ans*, 'We have lived in . . . for the last.' *Nous habitons cette ville depuis six mois*, 'we had lived (pluperfect) in this town for the last six months.'

Page 119. 8. *j'allais chercher des détours*, 'I was going a roundabout way' . . .

10. *N'y allons pas par quatre chemins*, 'Don't let us beat about the bush.'

14. *que je voudrais savoir à tous les diables*, 'which I should like to see "over the moon."'

23. *Le malheur m'en veut*, 'Fortune is against me.'

25. *de par tous les diables de Kabylie*, 'by all the powers.' *Kabylie*, the country of the Kabyles or Berbers, one of the seven races (exclusive of the French colonists) that inhabit the territory of Algiers.

29. *foi de Dieu*, 'as true as I stand here.'

Page 120. 1. *Elle avait le cœur plus gros que les yeux*, 'Her heart was in her mouth.'

10. *Zoutcha*. One of the battles gained by Bugeaud over the Moors led by Abd-el-Kader.

13. *de ces façons-là*, 'that you would take it like this' (i. e. make all these objections).

Page 121. 3. ça, 'the like of this.'

10. *sachem*. Translate by 'fire-eater.' It is the name given to an American Indian chief.

16. *c'est le bruit, c'est le tamtam*, 'it is the din and thunder of battle.'

Page 122. 10. *C'est compris ?* 'That's settled, aye ?' Translate *Motus !* by 'Mum's the word.'

X.

Page 123. 10. *quelque dure que dût être la séparation*, 'however hard the separation must be.' Note the subjunctive *dût* after *quelque . . . que*. See Note to 6. 12, which thoroughly master. For *Devoir* used as a *tense* idiom, see Note to 20. 19.

15. *et ne se lassait point*, 'and was never weary of.'

18. *pour être ainsi*, 'who can act like this.'

Page 124. 28. *va soldat à sa place*, 'is going as his substitute.'

Page 125. 2. *son intime*, 'his *chum*,' if you would be idiomatic.

4. *car il a fait comme cela*, 'for he remarked' . . .

8. *du compère*. Translate here by 'of master' . . .

10. *déboutonné*, 'unburdened himself.'

19. *Tu te feras une mauvaise affaire*, 'You will get yourself into trouble.'

25. *que la canaille médite quelque mauvais coup*, 'that the scoundrel is bent upon some crime.'

27. *Va toujours*, 'Go on with your story.'

Page 126. 15. *à quoi m'en tenir sur son compte*, 'what to be at concerning him.'

21. *en fit jouer les chiens*, 'tested the hammers.'

Page 127. 13. *quérir*, 'to fetch.' An old French verb from *quaerere*, only used in the *infinitive* as here. The modern word is *aller chercher*.

Page 128. 18. *Il faisait bon*, 'It was pleasant.'

Page 129. 3. *tu en es là, toi ?* 'that's what you're thinking of, is it ?'

19. *oranges*, possibly *oranges*, 'yellow.'

Page 130. 8. *Ma satanée migraine*, 'That confounded sick

head-ache of mine.' *Ma* here, because *habitual*. Cf. *Sa goutte* l'a repris, 'His attacks of gout have come on again.' But j'ai mal à la tête, 'my head aches' (not, mal à *ma* tête).

15. toutes, here, 'all of them.' It is an *adjective*, not an *adverb*; hence the accord.

17. monté, 'set up.'

Page 131. 9. Si je connais bien mon *particulier*, l'air du soir sentira la poudre. 'If I know my *gentleman* well, there will be a smell of powder in the air to-night.'

20. il faisait . . . un retour involontaire, 'his mind involuntarily harked back.'

22. de se resonger, 'to revert.'

Page 132. 12. mais ne se faisant pas faute de, 'but invariably choosing.' (Lit. it means 'not to refrain from.')

18. Ça sentait le guet-apens, cet endroit-là, 'The very place savoured of foul play.'

29. ~~Compère~~, here, 'Friend' . . .

Page 133. 15. s'il m'étend là, raide . . . du coup, 'if he should lay me dead there, killed . . . on the spot.'

18. qui va jouer sa vie . . . 'who is about to hazard his life.'

20. faire volte-face . . ., 'to turn tail, and not to persevere to the end.'

23. quelle que dût être, 'whatever was to be.' See Note to 6. 12. Quel . . . que, 'whatever,' followed by the verb *être* is written in two words, the first of which agrees with the *subject* of *être*, which follows it. *Quelle* here, because of *issue* (f.) following *être*.

Page 134. 1. A la garde du sort! 'Let's leave all to fate.' Cf. *A la garde de Dieu!* *A la grâce de Dieu*, 'In God's hands,' 'In God's keeping.'

5. que le moindre indice pût. For subjunctive pût after superlative *le moindre*, see Note to 8. 20.

14. Est-ce qu'il n'aurait pas . . . 'Can it be that he has not.'

26. au heurt de, 'as he struck.'

Page 135. 5. et comme le choc mat d'un fusil contre l'épaule, 'and as it were the dull thud of a gun brought up against the shoulder' (to the present).

13. *au juger*, 'at a guess.'

22. *laissant échapper des mots sans suite*, 'uttering incoherent words.'

Page 136. 9. *Et un moment le justicier se fit horreur*, 'And for a moment the self-constituted judge looked with horror upon himself.' Translate *c'est jugé* (l. 7) by 'it's all over now' (the *fiat* has gone forth), 'the judge has spoken.'

XI.

Page 137. 10. *Mais tout fut bien pis*, 'but imagine their despair.'

Page 138. 8. *allez*, 'I warrant you.'

11. *comme ça*. All peasants add the words *comme ça* in announcing or telling anything.

28. *et les balles me connaissent*, 'bullets and I are "old friends."'

Page 139. 9. *Il ne manquait plus que ça*, 'Well, this crowns all' (or 'is the finishing stroke').

17. *le bras se cassait*, 'snap went the arm.'

20. *déposition*, here, 'statement.' *Déposer en justice*, 'is to give evidence.' Cf. in *Les Misérables*, vol. i. p. 89, l. 1 (School edition), *sitôt ma déposition faite, je reviendrai ici*, 'as soon as my evidence has been given' . . .

23. *L'instruction de l'affaire*, 'the enquiry into . . . did not last' . . . Cf. *Juge d'Instruction*, 'Examining,' or 'Police Magistrate.'

26. *il était constant*, 'it was patent,' in the sense of the Latin *constat*.

Page 140. 6. *se firent un honneur de*, 'made it a point of honour to.' Cf. *Tenir à honneur de* with the same meaning.

12. *ça se vaut*, 'it's all of a piece,' 'much of a muchness.' *El-Aghouat*. Another of the battle-fields in the French campaigns against the Moors.

25. *à l'heure qu'il est*, 'at the present time.'

Page 141. 1. *la maison du bon Dieu*. So in *Les Misérables*, vol. i. p. 35, *Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ*.

4. *quelque pot de quartiers d'oie*, 'some succulent stew.'

5. *veillée*, 'evening.' Cf. in Béranger's *Les Souvenirs du Peuple* (Boëlle's French Poetry for Schools) published by Longmans :—

Là viendront les villageois
Dire alors à quelque *vieille*,
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre *veille*!

which Mr. Robertson so admirably translates—

Village folk shall come and gaze—
Cry to some old dame or other :
With a tale of other days
Come and *kill the gloaming*, mother!

THE END.

A SELECT LIST OF Whittaker and Co.'s Works for the Study of Modern Languages.

ELEMENTARY FRENCH READER. By JOHN F. DAVIS, D.Lit., M.A., Assistant-Examiner in English in the University of London; and FERDINAND THOMAS, B.A., B.Sc., Assistant Examiner in French in the University of London. With Vocabulary. Crown 8vo, cloth. 160 pp., 2s.

ARMY EXAMINATION PAPERS. FRENCH QUESTIONS set at the Preliminary Examinations for Sandhurst and Woolwich, from November, 1876, to June, 1890. With a comprehensive Vocabulary by J. F. DAVIS, D.Lit., M.A., Assistant Examiner in the University of London. Crown 8vo, 2s. 6d.

A GRADUATED FRENCH EXAMINATION COURSE. By PAUL BARBIER, Lecturer in French Language and Literature in the South Wales University College, and the Cardiff Technical School; Examiner to the Intermediate Education Board for Ireland, the Cambridge and Oxford Universities Syndicates, &c. Crown 8vo, 3s.

THE PUBLIC EXAMINATION FRENCH READER. With a Vocabulary to every extract suitable for all Students who are preparing for a French Examination. By A. M. BOWER, F.R.G.S., late Master in University College School, &c. Cloth, 3s. 6d.

BOSSUT'S FRENCH PHRASE BOOK. New Edition. 1s.

BOSSUT'S FRENCH WORD BOOK. New Edition. 1s.

DEILLE'S NEW GRADUATED FRENCH COURSE.

The Beginner's Own French Book.

2s. Key, 2s.

Easy French Poetry for Beginners. 2s.

French Grammar. 3s. 6d. Key, 3s.

Repertoire des Prosateurs. 3s. 6d.

Modèles de Poésie. 3s. 6d.

Manuel Etymologique. 2s. 6d.

Synoptical Table of French Verbs. 6d.

Whittaker's French Series.

For the use of Schools and Private Students. Edited by Professor A. BARRÈRE, F. E. A. GASC, and others. Each number with a literary Introduction and Arguments in English, foot-notes explaining the more difficult passages, and translations of the idiomatic expressions into the corresponding English idioms. *Now ready*, fcap. 8vo, sewed, each number, 6d.; limp cloth, 9d.

SCRIBE. Le Verre d'Eau. BARRÈRE.

MOLIÈRE. Le Bourgeois Gentilhomme. GASC.

MOLIÈRE. L'Avare. GASC.

SOUVESTRE. Sous la Tonnelie. DESAGES.

MOLIÈRE. Le Misanthrope. GASC.

GALLAND. Ali Baba. CLARE.

CORNEILLE. Le Cid. GASC.

LAMARTINE. Jeanne D'Arc.

BARRÈRE. (1s.)

PIRON. La Métromanie. DELBOS. (1s.)

RACINE. Andromaque. GASC.

RACINE. Iphigénie. GASC.

MOLIÈRE. Les Précieuses Ridicules.

GASC.

RACINE. Athalie. GASC.

RACINE. Les Plaideurs. GASC.

OLLENDORFF'S (DR. H. G.) METHOD OF LEARNING FRENCH in Six Months. 12mo, 6s. 6d. Key, 8vo, 7s.

GERMAN.

Whittaker's Series of Modern German Authors.

First Series.—FOR BEGINNERS.

Edited, with a Grammatical Introduction, Notes, and a Vocabulary, by PROFESSOR F. LANGE and Dr. H. HAGER, Examiner in German at the London University.

HEY'S FABELN FÜR KINDER. Illustrated by O. SPECKTER. Cloth, 1s. 6d.

THE SAME. With a Phonetic Introduction, Phonetic Transcription of the Text. By Professor F. LANGE, Ph.D. Cloth, 2s.

Second Series.—FOR INTERMEDIATE STUDENTS.

Edited, with Biographical Introduction, Notes, and complete Vocabulary, by
Professor F. LANGE and Dr. H. HAGER.

DOCTOR WESPEL. Lustspiel in fünf Aufzügen von JULIUS RODERICH
BENEDIX. Edited by Professor FRANS LANGE, Ph.D. 2s. 6d.

Third Series.—FOR ADVANCED STUDENTS.

Edited, with a Critical Introduction and Notes, by Professor F. LANGE, 'in co-operation
with F. STORR, B.A., A. A. MACDONELL, M.A., and H. HAGER, Ph.D.

MEISTER MARTIN, der Küfner. Erzählung von E. T. A. HOFFMANN.
Edited by Professor F. LANGE, Ph.D. Price 1s. 6d.

"An exceedingly well-written story of burgher life in the sixteenth century. Besides the
interest of the plot, the pure and simple style and the faithful picture of middle-class mediæval
life make the story admirably suited for use as an advanced reading book."—*Saturday Review*.

HANS LANGE. Schauspiel von PAUL HEYSE. Edited by A. A.
MACDONELL, M.A., Ph.D., Taylorian Teacher, Oxford University.
Authorised Edition. Price 2s.

AUF WACHE. Novelle von B. AUERBACH.—**DIE GEFRORENE KUSS.**
Novelle von O. ROQUETTE. Edited by A. A. MACDONELL, M.A. *Authorised
Edition.* Price 2s.

Two novelettes of great literary merit. They are very successful pictures of various phases
of German social life.

"The story is original, the interest is well sustained, and the easy every-day style makes
it very suitable reading for students who wish to become familiar with colloquial German.
The notes in lucidity and intelligence are much above the average."—*Saturday Review*.

DER BIBLIOTHEKAR. Lustspiel von G. VON MOSER. Edited by
Professor F. LANGE, Ph.D. *Authorised and Second Revised Edition.*
Price 2s.

NEIN FRAGE. Idyll von GEORG EBERS. Edited by F. STORR, B.A.,
Chief Master of Modern Subjects in Merchant Taylors' School. *Authorised
Edition.* 2s.

DIE JOURNALISTEN. Lustspiel von GUSTAV FREYTAG. Edited by
Professor F. LANGE, Ph.D. *Authorised Edition.* Fourth Revised Edition.
2s. 6d.

"If ever modern languages are to make good their claim to form a mental discipline and
gymnastic, which may be advantageously substituted for classical training in the case of those
whose formal studies end with school life, an editor of modern works must follow the lead
Whitney has shown in his masterly compilation of a German-English Dictionary, i.e. he must
point out to the student the correspondences of the two languages, and make him acquainted
with the gradual growth of word, meaning, and phrase, and with the practical side of com-
parative philology."—*Preface*.

ZOFF UND SCHWERT. Lustspiel von KARL GUTZKOW. Edited by
Professor F. LANGE, Ph.D. 2s. 6d.

"The notes abound in useful information, giving the literal meaning and grammatical
construction as well as suitable renderings of idiomatic phrases. The etymology of words is
also traced out at length."—*Athenæum*.

GERMAN EPIC TALES. DIE NIBELUNGEN. Erzählung aus A. F. C.
VILMAR's Deutscher National Literatur. WALTHER UND HILDEGUND.
Erzählung von ALBERT RICHTER. Edited by KARL NEUHAUS, Ph.D.
Authorised Edition. 2s. 6d.

HEKKEHARD. Erzählung des zehnten Jahrhunderts, von VICTOR VON
SCHEFFEL. Abridged Edition, with Introduction and Notes by HERMANN
HAGER, Ph.D., Lecturer in the German Language and Literature in the
Owens College, Victoria University, Manchester. 3s.

**FLÜGEL'S COMPLETE DICTIONARY of the German and English
Languages.** New Edition. 2 vols., 8vo, £1 1s.

ABRIDGED EDITION, royal 18mo, 6s.

OLLENDORFF'S Method of Learning German in Six Months. Crown
8vo, 7s. Key, 8vo, 7s.